

Christophe Colomb : drame
en sept actes (dix-sept
tableaux) / [Gustave
Pradelle]

Pradelle, Gustave. Auteur du texte. Christophe Colomb : drame en sept actes (dix-sept tableaux) / [Gustave Pradelle]. 1867.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

CHRISTOPHE COLOMB

DRAME EN SEPT ACTES

(DIX-SEPT TABLEAUX)



PARIS

TYPOGRAPHIE WALDER, RUE BONAPARTE, 44.

1867

620

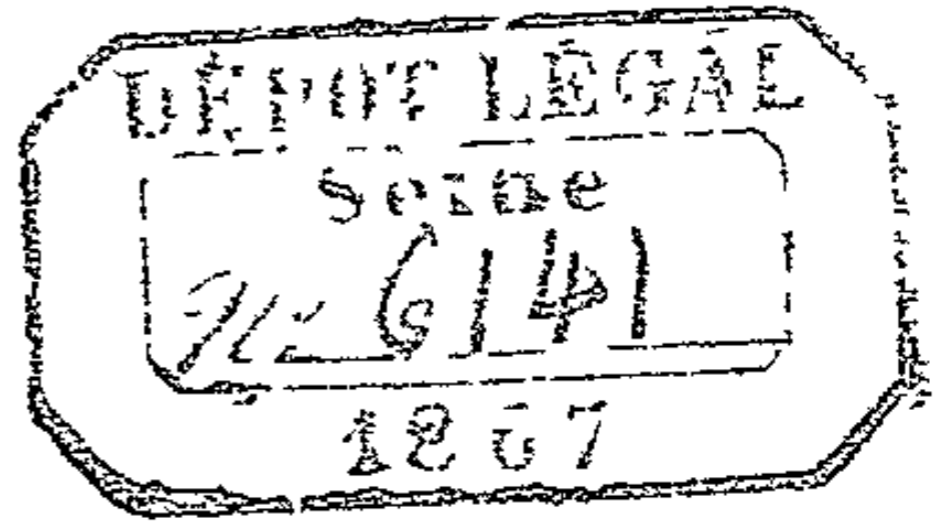
CHRISTOPHE COLOMB

Yp. 10718

CHRISTOPHE COLOMB

DRAME EN SEPT ACTES

DIX-SEPT TABLEAUX



PARIS

TYPOGRAPHIE WALDER, RUE BONAPARTE, 44.

1867

25 15

PERSONNAGES DU PROLOGUE

CRISTOPHE COLOMB.

DIÉGO COLOMB.

BARTHÉLEMY COLOMB.

FRÈRE JUAN PERÈS DE MARCHENA, de l'ordre de saint François,
prieur du monastère de Santa-Maria de la Rabida.

DON FRANCISCO DE BOBADILLA, comte de Palos, commandeur
de Saint-Jacques.

GARCIA HERNANDEZ, médecin.

MARTIN-ALONZO PINZON, négociant armateur.

VICENTE-YAÑEZ PINZON.

FRÈRE CHRISTOVAL SANTILLAN, de l'ordre de saint François.

FRÈRE RUY NAVASKUÈS, de l'ordre de saint François.

PALOS. — 1480



PROLOGUE

PREMIER TABLEAU

LE MONASTÈRE DE RABIDA

Un monastère de Franciscains. — Un bâtiment en angle droit; il occupe la droite de la scène et la moitié du fond. — Cloître sous les deux ailes. — Dans l'angle, une tourelle avec une porte sur la scène. — Au premier plan, le long de l'aile droite, un banc. — Au second plan, une fontaine. — Au fond, à gauche, un sentier se continuant en pente après le couvent. — Dans le lointain, le port de Palos. La mer. — Au lever du rideau, le frère Ruy, portier du monastère, se promène sous les cloîtres.

SCÈNE PREMIÈRE.

[FRÈRE CHRISTOVAL, FRÈRE RUY

Se promenant, un trousseau de clés à la ceinture. — Frère Christoval arrive par le sentier qui vient de Palos.

RUY. Qui porte la lettre?...

CHRISTOVAL. Personne.

RUY. Êtes-vous passé chez Bajacca ?...

CHRISTOVAL. Je sors de chez lui.

RUY. Et chez Massaniego ?...

CHRISTOVAL. C'est par là que j'ai commencé.

RUY. Et ni l'un ni l'autre ne veut aller à Cordoue ?... Six jours de marche, pourtant, ne sont pas...

CHRISTOVAL. Cela vous étonne, frère Ruy ?...

RUY. Je sais bien, oui... la campagne n'est pas très-sûre...

CHRISTOVAL. Pas très-sûre !... Vous êtes bien bon... Des Maures en faction, tout le long de la route, avec des tuyaux d'orgue qui, de cinquante pas, vous jouent un air aux oreilles !... Pas très-sûre !... Ah ! ah ! Mais où est le révérend prieur ?... que je lui rende compte...

RUY. Le révérend prieur est à son observatoire, comme d'habitude. (Il lève la tête en l'air en mettant la main en abat-jour au-dessus des yeux.) Tenez, il vous a vu, et il descend pour que vous ne montiez pas surprendre ses secrets. (Mystérieusement.) Savez-vous, entre nous, qu'il change tous les jours, le père Juan ?

CHRISTOVAL, ironiquement. Ah ! bah !...

RUY. Faites l'étonné. Vous n'êtes pas sans l'avoir remarqué comme moi. C'est à n'y pas croire, le pauvre saint homme. Depuis qu'il étudie les plans, les cartes, les globes, et qu'il a toujours l'œil fourré dans les longues-vues, je ne le reconnais plus. Le seigneur Hernandez pourrait bien garder pour lui ces sornettes-là !...

CHRISTOVAL. Vous savez qu'en allant à Palos je suis encore passé chez lui, pour le prier de venir sur l'heure à la Rabida.

RUY. Chez qui ?

CHRISTOVAL. Chez le seigneur Hernandez.

RUY. Que vous disais-je, vous voyez !... Et où l'avez-vous laissé, qu'il ne soit pas arrivé avec vous ?

CHRISTOVAL. A mi-côte du monastère, chez le commandeur Bobadilla. Le commandeur désirait lui parler avant de partir pour son gouvernement de Galice.

RUY. C'est vrai, le commandeur part ce soir. Je l'oubliais.

CHRISTOVAL. Oui. Et ce n'est pas moi qui le regretterai beaucoup...

RUY. Ah! ni moi, certes! ni moi!... Du moment qu'il n'em-mène point sa pupille!... Mais vous allez vous moquer à coup sûr; j'ai soixante ans sonnés, et la petite doña Maria en a six tout au plus... eh bien, si je ne voyais plus cette fillette venir tous les jours à la messe du couvent, comme par le passé, à présent que j'en ai l'habitude, je mourrais d'ennui ici.

CHRISTOVAL. La belle affaire!... Et le père Juan, et le frère apothicaire, et moi, et tout le monastère, donc!... Je voudrais bien savoir qui, à la Rabida, ne raffolè pas de cette enfant!... Pauvre petit chérubin!... et mignonne, et gentille, et caressante!... et toujours la main dans la pochette de sa duègne pour faire la charité au pauvre monde! ..

RUY. Ah! ellè ne ressemble pas à son grand'père!

CHRISTOVAL. Ah! non!... Ah! pour ça, non!... Il ne fait l'aumône qu'aux hidalgos ruinés, lui!... et encoère faut-il pour ça qu'ils remontent au roi Pélage... sans quoi!... Croyez-vous, par exemple, que si le seigneur d'Arméga, son écuyer, était de moins bonne maison, il se dérangerait pour venir le voir, tout malade qu'il est?... jamais!... Mais, au fait, va-t-il un peu mieux, ce seigneur don José?

RUY. Eh! eh! pas beaucoup mieux... (Il prête l'oreille.) Mais... oui... c'est le père Juan, qui descend l'escalier de la tourelle... Je m'en vais... Vous savez qu'il n'aime pas plus à me trouver à bavarder, qu'il n'aime à vous trouver à la cave, frère Christoval. (Il rit.) Enfin! ça va lui faire bien de la peine que vous n'avez pas réussi. Il semblait ajouter beaucoup d'importance à cette lettre.

CHRISTOVAL. Et moi, donc! Si vous croyez que ça ne m'ennuie pas que ça l'ennuie! Par saints Jacques mineur et majeur!... le plus digne homme de toute la chrétienté!...

(Frère Ruy s'enfonce sous le cloître. Perès arrive par la porte de la tourelle.)

SCÈNE II.

FRÈRE JUAN PERÈS DE MARCHENA, FRÈRE CHRISTOVAL
SANTILLAN.

PERÈS. Eh bien?...

CHRISTOVAL. Révérend prier, je n'ai pas trouvé de messager.

PERÈS, vivement. Pas de messager!... vraiment, vraiment!... Il faut pourtant que cette lettre parte! A qui t'es-tu adressé?

CHRISTOVAL. Aux personnes que vous m'avez désignées.

PERÈS, même jeu. Tu n'es pas allé chez d'autres gens?

CHRISTOVAL. Non, révérend prier... J'ai fait exactement selon vos ordres.

PERÈS, même jeu. Mes ordres!... il ne s'agit pas de mes ordres! il s'agit de cette lettre, qui doit partir ce soir!... Vous verrez qu'elle ne partira point!... Mon Dieu! mon Dieu!... Mais tu es resté à Palos plus d'une heure, Christoval, qu'as-tu donc fait?...

CHRISTOVAL, avec embarras. Ma foi, révérend prier...

PERÈS. Eh bien?...

CHRISTOVAL, même jeu. Eh bien, j'ai...

PERÈS. Tu as?... Mais parle-donc?

CHRISTOVAL. Eh bien, j'ai regardé mouiller une caravelle qui arrivait en rade.

PERÈS. Christoval!... ne perdras-tu donc jamais tes mauvaises habitudes, mon fils! Jamais! jamais!...

CHRISTOVAL. Je suis né à Carthagène, Révérende Seigneurie, et aimer la mer est plus fort que moi! Quand on a barboté là-dedans de quatre à dix ans et navigué là-dessus de dix à vingt, voyez-vous!... Enfin!... Ah! si, lors de mon grand naufrage, je n'avais pas fait le vœu d'endosser le froc de saint François au cas où j'en échapperais!... par l'aviron de saint Pierre, je ne...

PERÈS, sévèrement. Frère Christoval! vous oubliez...

CHRISTOVAL. Certes! ce n'est pas pour vous offenser, seigneur prier! Vous savez que je vous aime comme un père, que je me jetterais au feu pour vous, que... que... Mais ce fut une fière bê-

tise, tout de même, que ce maudit vœu!... Au surplus, n'en parlons pas davantage, c'est fait, faut s'en consoler. D'ailleurs, j'aurai pu avoir pis. D'ici encore on voit la mer. C'est toujours ça!...

PERÈS. Et quel est le navire qui vous a si fort agité l'esprit, frère Christoval?

CHRISTOVAL. Seigneur, c'est la *Niña*.

PERÈS, avec étonnement. La *Niña*!... Alonzo Pinzon est revenu de son voyage à Lisbonne?

CHRISTOVAL. Oui, seigneur prieur, et son frère Vicentè-Yañez aussi... Sans doute qu'ils ont vendu leurs marchandises plus tôt qu'ils ne l'espéraient.

PERÈS. Mais ne t'es-tu pas trompé!

CHRISTOVAL. Oh! révérend prieur! Me tromper sur la *Niña*!... Je connais tous les navires de Palos comme mon capuchon!... du reste, j'ai vu les patrons descendre du bord. Martin-Alonzo vous apporte même de Portugal des cartes marines... faut voir!... et un globe! gros comme ça!... Il avait le paquet à la main en descendant à quai...

PERÈS. Un globe! dis-tu... C'est peut-être la dernière sphère de Toscanelli! peut-être une œuvre de maître Christophe!... il te fallait le prendre. Pourquoi ne l'as-tu pas pris?...

CHRISTOVAL. Que Votre Grâce m'excuse! J'ai demandé, mais le seigneur Pinzon n'a pas voulu. Il a dit qu'il viendrait vous voir dans la soirée et qu'il vous l'apporterait lui-même.

PERÈS. Allons!... Va aider le frère apothicaire à soigner les malades, va...

CHRISTOVAL. J'y cours, seigneur prieur. Mais... Votre Révérence me pardonnera... Ne décidez-vous rien pour la lettre?...

PERÈS, avec anxiété. Oui, oui... tout à l'heure!... Mon Dieu!... il faut que je voie Hernandez... Etait-il chez lui?

CHRISTOVAL. Oui, mon père. Je lui ai dit d'accourir en toute hâte, qu'il s'agissait de choses très-pressées. Il arrivera dans un instant. Le commandeur l'a fait entrer au château comme nous venions, mais il m'a promis de s'y arrêter à peine.

PERÈS. Alors je lui demanderai... Peut-être aura-t-il une idée... Va...

(Christoval entre dans le couvent. Au même moment arrivent, par le sentier du fond, le commandeur Bobadilla et le médecin Hernandez.)

SCÈNE III.

FRÈRE JUAN PERÈS DE MARCHENA, GARCIA HERNANDEZ,
LE COMMANDEUR DON FRANCISCO DE BOBADILLA.

HERNANDEZ, vivement. Eh bien, Perès, que se passe-t-il d'extraordinaire?... parlez!

PERÈS, avec trouble. O don Garcia, mon ami, le doigt de Dieu est dans tout cela!...

HERNANDEZ. Mais pourquoi cette agitation!... expliquez-vous!...

PERÈS. Vous savez la nouvelle?... (A Bobadilla.) Seigneur de Bobadilla, que Votre Excellence me pardonné, je ne vous avais pas aperçu; votre écuyer ne va pas mieux. (Appelant.) Frère Ruy, conduisez le seigneur commandeur auprès du lit de don José. Ruy s'approche. A Hernandez.) Vous savez la grande nouvelle?

(Bobadilla s'apprête à suivre Ruy, et s'arrête pour écouter.)

HERNANDEZ, avec étonnement. Quelle nouvelle?...

PERÈS, même jeu. Maître Christophe est brouillé avec le Portugal!

HERNANDEZ, même jeu. Colomb!... Colomb a rompu avec don Juan II! Cela se peut-il!...

PERÈS, même jeu. N'est-ce pas!... J'étais comme vous, Hernandez, je ne voulais pas y croire! mais le fait est vrai, je le tiens d'un voyageur arrivé à la Rabida ce matin, et qui même n'est pas encore reparti.

HERNANDEZ, avec tristesse. En vérité, en vérité, des larmes m'en coulent sur ma barbe blanche!... Ainsi, voilà un homme qui va aux princes les mains pleines de découvertes, de découvertes certaines, infaillibles, palpables, et on le repousse!... On le repousse à Gênes, à Venise, à Lisbonne, partout... partout!... Ainsi, les mondes ignorés, les races inconnues, les plantes, les animaux de l'hémisphère lointain qu'il a deviné, tout cela est perdu, perdu de nouveau, et je mourrai sans voir ces merveilles!...

PERÈS, avec anxiété. Don Garcia, encore une fois, ne craignez-vous pas d'apercevoir en tout ceci une volonté suprême!... Ces

découvertes sont-elles bien possibles, ne sont-ce point là chimères et rêves!... Oh! mes doutes, mes doutes!... La Bible semble opposée à de telles pensées, vous le savez bien; Hernandez...

HERNANDEZ. Ô homme de trop de foi!... ne vous ai-je donc pas fait voir la vérité, ne vous ai-je pas fait sentir, toucher du doigt les certitudes que vous appelez chimères!... me mentiez-vous donc lorsque, dans nos longues soirées d'hiver, penchés tous deux sur notre sphère, vous me disiez comprendre mes paroles!... Ah! j'avais cru jusqu'ici que le devoir du prêtre est de gagner des âmes à Dieu et non de chercher si le bien est ou non contenu dans les textes!...

PERÈS, même jeu. Oh! voir et ne pas oser voir!... Eh bien, oui, je crois comme vous, Hernandez! oui, je me dis que la Bible étant tout lumière et l'homme tout ignorance, ce que vous m'avez prouvé être le vrai est dans la Bible, mais que mon œil trop fatigué ou trop impur ne l'y voit pas!... Si j'ai tort, que Dieu me pardonne, je ne veux point pécher contre lui!... Pour la gloire de l'Eglise, il faut que Colomb tente son entreprise.

HERNANDEZ. Pour la gloire de la science aussi!...

(Bobadilla, qui a écouté jusque-là, parlant brusquement.)

BOBADILLA. En réalité, messieurs, je n'entends rien à vos discours! Etes-vous Castellans ou êtes-vous Maures, que le mot patrie ne sorte pas de vos lèvres! La gloire de nos souverains vous touche-t-elle si peu, le sol qui vous a vus naître vous est-il si étranger que dans vos propos vous n'y songiez même pas! .. Perès, vous êtes d'une famille de hidalgos, et votre langage me surprend. Ce n'est point celui d'un Marchena. J'ai porté le harnois avec votre père, j'ai eu vos frères sous mes ordres, j'ai sauvé la vie à votre oncle Ramon sous les murs de Fontarabie, et je vous le dis, par saint François mon patron! ils parlaient d'autre sorte! Ce ne sont pas eux qui se seraient préoccupés ainsi d'un fou sans cervelle, d'un aventurier sans patrie!... Savez-vous seulement si ce Colomb est bon gentilhomme pour vous intéresser si fort à lui?...

PERÈS. Seigneur, un moine ne voit que son Dieu. J'aime mon pays, mais je place au-dessus la gloire de l'Eglise.

HERNANDEZ. La science n'a point de patrie délimitée, car l'univers est son domaine.

BOBADILLA. Si j'e m'explique peut-être la pensée du prier, je ne comprends du moins pas la vôtre, Garcia. Qu'on mette Dieu au-dessus du roi, passe encore, mais vous, qu'y mettez-vous?

HERNANDEZ. La science, seigneur. D'où qu'elle vienne je la bénis, et je préfère en voir l'éclosion hâtée par un autre pays que le mien, que retardée pour que ma patrie en ait l'honneur.

BOBADILLA. Et c'est vous que la reine a anobli avec le médecin Torella, qui parlez ainsi!... Où allons-nous, sang de mes aïeux! où allons-nous! Le monde s'abâtardit, les intelligences s'étiolent, les cœurs se racornissent; qu'est-ce que tout cela nous prépare!... Ruy, conduisez-moi, j'ai assez de ce langage!...

PERÈS, appelant le frère Ruy, qui se promène sous le cloître. Frère Ruy, conduisez le seigneur commandeur auprès du lit de son écuyer don José.

(Ruy et Bobadilla entrent dans le couvent.)

HERNANDEZ, regardant Bobadilla s'éloigner. Pauvre humanité! pauvre humanité!... (A Perès.) Mais quelle décision avez-vous prise, Perès, vous ne m'avez pas dit quelle décision vous avez prise...

PERÈS, vivement. Ne l'ai-je pas dit? je croyais l'avoir dit. S'il est par delà les mers des âmes dans l'ignorance, hâtons-nous de les délivrer! Voilà la grande chose, voilà le devoir! Tout le reste n'est rien auprès de cela! J'ai donc agi d'après cette pensée.

HERNANDEZ, avec anxiété. Et qu'avez-vous fait?

PERÈS, même jeu. Je me suis souvenu qu'avant d'être l'humble prier de la Rabida, j'avais été le confesseur de doña Isabelle. J'ai écrit à Sa Seigneurie don Fernand de Talavera, mon successeur à la cour de Castille. Je le supplie de s'adresser à Son Altesse, de lui parler au nom de Dieu, de lui dire que son salut éternel est intéressé à la découverte. Elle a reçu le glorieux surnom de Catholique, qu'elle s'en souvienn!

HERNANDEZ. Mais cette lettre! cette lettre, Perès, comment l'enverrez-vous?

PERÈS. Voilà, Hernandez, voilà où j'ai cru deviner le doigt de

Dieu ! voilà qui m'a rendu mes doutes ! Pas un messager ne veut la porter à Cordoue !...

HERNANDEZ. Je le comprends !... Six jours de marche à travers mille périls ! Partout des Maures battant la campagne !... Partir, c'est courir à une mort certaine... Il faudrait quelqu'un qui sût la langue de ces païens, Perès ; en se déguisant il passerait au milieu d'eux sans danger... Ah ! si Pedro de Velasco était ici !...

PERÈS. Velasco !... vous avez dit Velasco ! C'est juste ! je l'avais oublié !...

HERNANDEZ. Hélas ! hélas ! oublié ou non, peu importe, il est à Lisbonne avec les Pinzon.

PERÈS. Les Pinzon sont de retour.

HERNANDEZ. Les Pinzon !... Ce n'est pas possible ! On ne les attend à Palos que dans quinze jours.

PERÈS. Je vous affirme qu'ils sont arrivés. Le frère Christoval vient de les voir à l'instant même.

HERNANDEZ. Nous sommes sauvés ! Pedro fera la route !...

PERÈS. Envoyons-le chercher ! (Il appelle.) Christoval !... Christoval !...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FRÈRE CHRISTOVAL SANTILLAN.

CHRISTOVAL, accourant. Vous m'avez appelé, révérend prier ?

PERÈS, vivement. Oui, mon fils. Retourne à Palos. Il faut aller chez les Pinzon, qu'ils envoient à la Rabida leur pilote Velasco ! qu'ils l'y envoient sur-le-champ !

CHRISTOVAL. Seigneur prier, j'y cours et je reviens.

(Il sort.)

SCÈNE V.

FRÈRE JUAN PERÈS DE MARCHENA, GARCIA
HERNANDEZ.

PERÈS. Hernandez, mon âme magnifie le Seigneur !

HERNANDEZ. Puissent mès yeux, usés par les veilles, conserver assez de vigueur pour être témoins des prodiges qui se préparent! Puisse mon cœur ne se point consumer en espérances vaines! O Perès! Perès! je sens au-dessus de nos fronts trembler dans l'air de grands coups d'aile!...

(Christoval rentre précipitamment.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FRÈRE CHRISTOVAL SANTILLAN.

PERÈS, vivement. Tu reviens!...

CHRISTOVAL, avec trouble. Révérend prier, vous m'excuserez, il y a du sortilège là-dessous... C'était pour la lettre, n'est-ce pas? Le pilote Velasco est resté à Lisbonne!...

PERÈS, même jeu. Resté à Lisbonne! Qui te l'a dit?...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARTIN-ALONZO PINZON et VICENTE-YANEZ PINZON.

MARTIN, entrant avec Vicente; il tient à la main une sphère et des cartes. C'est nous... Bonsoir, père Juan... don Garcia, je vous salue.

PERÈS, serrant la main aux Pinzon. Chers amis!... excellents amis!...

HERNANDEZ. Bonsoir, Martin-Alonzo. Bonsoir, Vicente-Yañez... Ainsi, vous revenez de Lisbonne?... Et Velasco ne vous a pas suivis!...

MARTIN. Oui, nous sommes partis seuls, mon frère et moi. Pedro ne rentrera que dans quinze jours avec la *Pinta*. Mais cette nouvelle a l'air de vous terrifier?... Que se passe-t-il donc?...

PERÈS. Ah!... Pinzon! Pinzon!... si vous pouviez comprendre! malheureusement vous êtes un marchand, mon ami, et ces choses-là ne vous touchent pas... Que le commerce soit lucratif, que les belles étoffes se vendent bien, qu'il y ait toujours des acheteurs,

voilà tout ce qu'il vous faut, à vous, et vous ne demandez rien de plus!... Ce qui nous terrifie, don Garcia et moi, à quoi bon vous le dire, vous vous en étonnerez sans nul doute, ce qui nous terrifie, c'est de voir nous échapper, au moment où elle semblait près de se réaliser, cette entreprise surhumaine qui, dans nos entretiens de l'hiver passé nous enthousiasmait, Martin, et vous faisait sourire.

MARTIN, vivement. Vous voulez parler des projets de Colomb?

PERÈS. Oui.

MARTIN, même jeu. Vous savez que Maître Christophe a rompu avec le Portugal?

PERÈS. Oui.

MARTIN, vivement. Mais cela passe raison! Comment l'avez-vous appris? J'ai appareillé la *Niñá* quinze jours plus tôt pour venir vous le dire...

HERNANDEZ, vivement. Vous, Pinzon!...

MARTIN, même jeu. Oui, moi. Cela vous surprend, n'est-il pas vrai?...

PERÈS. Je l'avoue. N'avons-nous pas lieu d'être étonnés?

MARTIN, même jeu. Ah! père Juan, j'ai bien changé, voyez-vous! J'ai vu Colomb à Lisbonne, je l'ai entendu développer ses idées... Quel homme! .. Ah! si vous aviez assisté comme moi à la junte de Porto!

HERNANDEZ. Vous étiez à la junte de Porto?...

MARTIN. Oui, j'y étais, et j'en remercie Dieu. J'en suis sorti convaincu, enthousiasmé, ébloui! N'est-ce pas, Yañez? Tu peux le certifier, toi qui pleurais d'admiration.

VICENTE-YAÑEZ. C'est la vérité pure. Nous pleurions tous les deux.

PERÈS. Vraiment, Martin! que me dites-vous là!

MARTIN. Je vous dis qu'il convaincra tous ceux qui voudront l'écouter. Il n'est si fieffé ignorant qui ne comprenne la justesse de ses théories.

PERÈS. Mais alors, pourquoi est-il parti?...

MARTIN. On ne vous l'a pas dit?

PERÈS. En aucune façon. J'ai su le fait par un voyageur. Quant

aux motifs de la rupture, je n'en connais pas le premier mot. L'ignorance de la junte n'a donc pas tout fait?...

MARTIN. L'ignorance de la junte! Je vous répète que Colomb a convaincu tout le monde, entendez-vous, et c'est de là qu'est venu le mal. On a trouvé ses plans si simples, si lumineux, si limpides, si irréfutables, qu'on a cru pouvoir se passer de lui pour les exécuter. Voilà les faits. Cela est incroyable, mais cela est! On lui a demandé ses cartes et ses sphères sous prétexte de les soumettre à un examen avant de prendre parti pour ou contre, puis, en secret, la nuit, on a envoyé une caravelle en avant dans la mer Océane...

PERÈS. O mon Dieu! de telles infamies sont-elles possibles!...

MARTIN. N'est-ce pas? c'est ce qu'on se demande. Cependant, il est des hommes pour donner de tels ordres et il en est aussi pour les exécuter!... Le pilote a poussé jusqu'au Cap-Vert. Arrivé là, il a eu peur, il est revenu sur ses pas, et rentré à Lisbonne, pour faire excuser sa frayeur et sa lâcheté, il a inventé des fables et écrit une relation mensongère. Le roi, malgré qui s'était commise cette ignominie, a mandé Colomb. Colomb, outré de la trahison, n'a plus voulu entendre parler de traité. On l'a prié, supplié, menacé, il n'a rien dit, rien, pas un mot, et il est sorti du palais, rouge de honte. Le soir, on l'a fait chercher par la ville, il n'y était plus; il en était parti à la tombée du jour, en cachette, comme un voleur, allant on ne sait où. C'est alors que j'ai mis à la voile pour venir à Palos. Il faut qu'on donne à cet homme le moyen de faire ses découvertes! Vous-avez été le confesseur de la reine, père Juan! écrivez à Son Altesse qu'elle ne laisse pas sortir Colomb de l'Espagne! s'il en est temps encore, qu'elle l'y retienne!

HERNANDEZ, vivement. S'il en est temps encore!... Que voulez-vous dire par là?...

MARTIN. Oui, don Garcia. Peut-être demain serait-il trop tard! Hélas! peut-être ce soir l'heure d'agir est-elle passée!...

PERÈS, avec trouble. Mais comment! voyons, comment!

MARTIN. Colomb l'a dit maintes fois à Lisbonne: s'il échouait auprès du roi don Juan, son intention n'était pas de venir faire

des offres à l'Espagne ; il pensait que Leurs Altesses, occupées de la conquête de Grenade, refuseraient de l'écouter.

HERNANDEZ. Découvrir un monde est une entreprise plus grande que tenter l'expulsion des Maures!...

MARTIN. Oui, cent fois oui ! Mais il a dit cela, et, selon toute probabilité, il a envoyé son frère Barthélemy dans l'île d'Angleterre, et lui-même, à l'heure qu'il est, il doit se diriger vers le royaume de France...

PERÈS, vivement. Pinzôn ! ..

MARTIN. Plaît-il, seigneur ?

PERÈS. Pourriez-vous relater, en détail, ce que vous venez de nous raconter ? Il faudrait en certifier l'authenticité comme témoin oculaire et auriculaire...

MARTIN. Quand il plaira à Votre Révérence, père Juan.

PERÈS. Eh bien, à l'instant même. Entrez au parloir, et rédigez un procès-verbal de la junte portugaise.

HERNANDEZ, bas à Perès, avec anxiété, Mon ami... je crois vous comprendre...

PERÈS, à Garcia. Paix, don Garcia, paix!... (Haut.) Je joindrai ce procès-verbal à ma lettre. (A Garcia.) Quant à vous, Hernandez, faites-moi aussi une grâce. Attestez par écrit que non-seulement les opinions de Colomb ne sont pas contraires à la science, mais encore qu'elles découlent de la science même ! Il me faut tout cela pour agir, votre profession de médecin donnera à ce que j'affirme une valeur que n'ont pas les paroles d'un pauvre moine. On me prendrait pour un exalté qui cherche la gloire de Dieu sans souci des obstacles matériels. Votre écrit sera la preuve de ma raison.

HERNANDEZ, bas à Perès. Voyons, Perès...

PERÈS. Je vous dit qu'il n'est pas de temps à perdre.

MARTIN, entrant dans le couvent. Père Juan, je suis à vous dans un quart d'heure.

PERÈS. Merci, Martin. Allez, Garcia, je vous en prie...

(Hernandez et Vicente entrent aussi dans le couvent.)

SCÈNE VIII.

FRÈRE JUAN PERÈS DE MARCHENA, puis FRÈRE CHRISTOVAL SANTILLAN.

PERÈS, seul. Oui, j'irai moi-même à Cordoue ! Le grand mérite à cela !... O mon Seigneur et Dieu, quand tu daignes faire naître dans l'esprit d'un de tes serviteurs la pensée du sacrifice, c'est que tu veux que le sacrifice se fasse !... frère Christoval !... (Il appelle. Christoval accourt.) Va préparer mon hâvre-sac, tu y mettras un pain entier et tu rempliras ma gourde d'eau fraîche. Je monte chercher dans ma cellule mes vieilles cartes et ma sphère. (Dépliant les cartes apportées par Pinzon.) Je ne saurais lire aussi commodément sur celle-ci... Tu réserveras la place de ces objets.

CHRISTOVAL. Vous allez en voyage, révérend prier ?...

PERÈS. Oui, et hâte-toi, l'heure presse.

CHRISTOVAL. Vous allez à Cordoue ?...

PERÈS. Oui.

CHRISTOVAL. Seigneur prier, c'est de la folie !... à votre âge !... Ah ! mort de mort de mille morts !... Encore si la journée était finie !... mais il n'est pas nuit, et il passe souvent des voyageurs à une heure plus avancée !...

PERÈS. Les voyageurs qui demandent asile aux pauvres moines de saint François sont ceux qu'on a chassés des auberges : des voleurs ou des mendiants. Ma lettre est d'importance, il faut un homme sûr pour la porter.

CHRISTOVAL. Le voyageur qui est venu ce matin a l'air d'un honnête homme ; Votre Seigneurie ne peut dire le contraire.

PERÈS. C'est une exception. Mais ce voyageur ne prend pas la route de Cordoue... Faites, mon fils.

(Il sort.)

CHRISTOVAL, seul. Il ne prend pas la route de Cordoue... Et si je le décidais à la prendre, moi !... on ne peut pourtant pas laisser tuer le prier comme ça !... Allons parler à cet homme !...

(Il sort. Au même moment, arrive par le sentier du fond, un voyageur portant sur ses épaules un enfant de huit ans qu'il fait asseoir sur le banc.)

SCÈNE IX

UN VOYAGEUR, UN ENFANT.

LE VOYAGEUR, faisant asseoir l'enfant à demi-évanoui. Assieds-toi là, mon enfant, je cours te chercher un peu d'eau.

L'ENFANT. Oh ! ne me quitte pas, mon père.

LE VOYAGEUR. Chut ! je reviens. Je vais seulement à cette fontaine puiser un verre d'eau. (Il s'approche de la fontaine et puise un gobelet d'eau qu'il apporte à l'enfant.) Tiens, Diégo, bois.

L'ENFANT. Reste-là, je t'en supplie!... J'ai eu si grand'peur quand on nous poursuivait.

LE VOYAGEUR. Tais-toi, malheureux enfant ! Ne parle jamais de cela ici, tu me trahirais... Souffres-tu toujours ?

L'ENFANT. Oui, il me semble que je vais mourir...

LE VOYAGEUR. Tu as la fièvre...

L'ENFANT. Je ne sais pas. Mais toi qui me portes depuis trois jours sur tes épaules, tu es bien fatigué, n'est-ce pas ?

LE VOYAGEUR. Oh ! je suis fort, moi ! C'est différent! . . et puis... ne songe pas à moi, mon enfant... (Une pause.) Tu n'as plus soif ? Si tu n'as plus soif, nous allons partir.

L'ENFANT. Non, j'ai fini.

LE VOYAGEUR. Eh bien, partons, Diégo ! viens, mon fils.

(Il se lève.)

L'ENFANT. Oh ! encore un instant ! Laisse-moi rester assis encore un instant!... Je suis si fatigué, si tu savais!...

LE VOYAGEUR. Nous arriverons bientôt... La frontière d'Espagne ne peut être loin à présent. Je n'ose rien demander de peur de me dévoiler, car on a dépêché des courriers à ma poursuite!... Enfin ! dès que nous ne serons plus en Portugal, si nous rencontrons un monastère, nous nous y arrêterons. Il nous suffira ensuite de deux jours pour arriver à Huelva, chez ton oncle Muliar.

L'ENFANT. Mais cette maison est un monastère, mon père. Vois la croix... Oh ! je voudrais bien rester ici, moi!...

LE VOYAGEUR. Hélas ! c'est impossible ! Lève-toi, Diégo, lève-toi et monte sur mes épaules. Je te porterai.

L'ENFANT. Non, tu es trop fatigué... Je marcherai. Partons!..

LE VOYAGEUR. Pauvre petit!...

(Ils se lèvent. Au moment où ils arrivent au fond de la scène, au bout du sentier, entre Christoval, qui ne les aperçoit pas d'abord.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, FRÈRE CHRISTOVAL SANTILLAN.

CHRISTOVAL, tenant à la main un sac à demi-plein où il met une gourde. Impossible de parvenir à décider le brave homme!... Force m'a été de remplir le sac!... Enfin... le voilà, et bien garni!... c'est moi qui m'en vante... de l'eau!... à d'autres!... Avec ça que ça soutient, l'eau!... j'ai fait comme pour moi, quoi!... pauvre père Juān!... il ne se doute seulement pas du tour que je vais lui jouer... Comme si un homme de son espèce était né pour se faire tuer!... Mieux vaut que ce soit moi qui y passe que lui!... Ça n'empêche pas, tout de même... si je pouvais m'éviter d'y passer, moi aussi... ça ne serait pas de refus... Eh! eh! on tient à sa peau, Caramba! moins qu'à celle du prier, sans doute, mais on y tient. C'est presque naturel, que diable!... (Pendant que Christoval parle seul, l'enfant s'affaisse : son père le hisse sur le tertre et se penche pour le placer sur ses épaules. L'enfant monte et noue ses bras autour du cou du voyageur ; à ce moment Christoval se retourne.) Mais, mais... mais... je suis sauvé! voilà un voyageur!... c'est mon affaire!... Ah! par Notre-Dame de Rabida! celui-ci ira à Cordoue, où il dira pourquoi!... (Appelant.) Hé, là-bas! seigneur ami, dites-donc, hé! vous êtes un voyageur!...

LE VOYAGEUR. Oui, révérend père; nous nous sommes reposés une minute et nous repartons.

CHRISTOVAL. Mais, vous savez, c'est un couvent de saint François, ici; faut pas vous gêner, c'est gratis.

LE VOYAGEUR. Merci, nous sommes pressés, et nous reprenons notre chemin.

CHRISTOVAL. Sans même boire un verre de vin?...

LE VOYAGEUR. Nous avons bu, seigneur frère, merci.

CHRISTOVAL. De l'eau!... Entrez donc! quand je vous dis que c'est gratis.

LE VOYAGEUR. Encore une fois, mille grâces, révérend frère.

CHRISTOVAL. Avec cet enfant malade!... où donc allez-vous, que vous ayez si grand'hâte d'arriver?...

LE VOYAGEUR. A Huelva.

CHRISTOVAL, vivement. A Huelva! sur la route de Cordoue!...
Bravo! (Le voyageur descend le sentier et disparaît. Christoval courant au bout du sentier.) Hé! dites donc! ne filez pas comme ça! Je suis à vous dans deux secondes!... Il a le diable au corps!... Non... Le voilà qui s'assied de nouveau. L'enfant est à bout de forces... où est le prieur! où est le prieur!

(Il se retourne vivement et court vers le couvent. Le père Juan Perès entre en scène avec une sphère et des cartes. Il ramasse le sac qui est sur le banc et y place ces objets.)

SCÈNE XI.

FRÈRE JUAN PERÈS DE MARCHENA, FRÈRE CHRISTOVAL
 SANTILLAN.

CHRISTOVAL, vivement. Seigneur père, j'ai ce qu'il vous faut! Un gentilhomme qui vient de passer tout à l'heure et qui va à Huelva. (Allant au bout du sentier.) Tenez! il n'est pas encore au bas de la côte, je cours après lui!...

PERÈS, avec anxiété. Donnez-moi mon bâton, Christoval!

CHRISTOVAL, vivement. Mon révérend père ne veut donc pas de ma proposition?... absolument?...

PERÈS, même jeu. Donnez-moi mon bâton, vous dis-je! et allez prévenir le seigneur Pinzon et don Garcia que je les attends.

CHRISTOVAL. Mais mon révérend père sait qu'il sera tué?...

PERÈS. Si je suis tué et que ma lettre arrive, qu'importe!

CHRISTOVAL. Ah! permettez, seigneur prieur, permettez! Pour vous qui irez en paradis tout droit, c'est possible; mais pour moi qui ne vous aurais plus pour m'y conduire, la thèse change...

Ah! mais!... Alors voici ce que je vais vous dire, puisque, à aucun prix, Votre Grâce ne veut d'un voyageur, je lui proposerai d'en revenir à l'idée que j'avais tout à l'heure...

PERÈS. Laquelle idée est?...

CHRISTOVAL. Laquelle idée est de faire moi-même la route et d'aller à Cordoue porter la lettre.

PERÈS, avec effusion. Toi, mon fils!... Mais je ne puis accepter ton offre! ne serais-tu pas tué aussi bien que moi!...

CHRISTOVAL. Euh! euh!... après?... Je ne fais pas un fameux moine, vous me le dites tous les jours, et la perte que ferait le couvent ne serait pas...

PERÈS. La perte serait irréparable! Celui dont l'âme est ouverte à toutes les générosités est un excellent serviteur de Dieu.

CHRISTOVAL. Oh! pour bon chrétien, je ne dis pas!... Mais puisque cela ne suffit point dans notre métier!... Et... je sens là que je n'acquerrai jamais le surplus! d'ailleurs, je vas vous dire, mon calcul n'est pas d'un sot: si vous vouliez, je prendrais la vieille arquebuse, et il se pourrait fort bien qu'avant qu'un de ces mécréants m'eût descendu, - j'en eusse descendu quatre ou cinq. Alors, voyez-vous, si cette chance m'arrivait, j'irais trouver le pape et je lui dirais comme ça: « Très-Saint-Père, je n'ai peut être pas sauvé beaucoup d'âmes, mais j'ai envoyé cinq sarrazins en enfer, si vous croyez que ça vaille la peine d'être relevé de mes vœux, eh bien, là... franchement... ma foi... j'accepterais volontiers!... » Vous comprenez qu'ainsi c'est tout profit pour moi.

PERÈS, lui prenant les mains. Mon fils, je ne puis accepter tes offres, mais donne-moi tes mains, que je les presse dans les miennes!...
(A Hernandez qui entre.) Vous avez fini, don Garcia?...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, GARCIA HERNANDEZ.

HERNANDEZ, donnant à Perès un papier. Oui, mon ami, voici ce que vous m'avez demandé. Martin-Alonzo termine son procès-verbal...

Mais voyons, Perès, voyons, où allez-vous dans cet équipage?...

PERÈS. A Cordoue. Ne m'avez-vous pas deviné?

HERNANDEZ. Si, mon ami, je vous ai deviné... Cependant, c'est de la folie! il le faut avouer!...

CHRISTOVAL. Parfaitement, seigneur don Garcia! voilà mot pour mot ce que je disais tout à l'heure, et cela avec d'autant plus de raison qu'à l'instant même un...

PERÈS, sévèrement. Christoval! il serait bienséant à vous, mon fils, de garder ici le silence, je suis résolu à partir!... (Christoval à ces mots se baisse et attache solidement ses sandales, ramasse son bâton, puis serre sa corde comme s'il s'apprêtait à s'en aller.) Eh bien! que veut dire cela?... Je ne parle pas en plaisanterie!...

CHRISTOVAL, vivement. Seigneur prieur, je m'appête à vous suivre! Puisque vous ne voulez pas me laisser faire seul la route, nous la ferons tous deux ensemble! vous ne me refuserez pas encore cela, j'espère!...

HERNANDEZ, vivement. Sans doute, et vous avez raison, frère Christoval! Cependant, de ceci il peut résulter un voyage inutile et malheureusement aussi votre mort à tous deux!

CHRISTOVAL. Oh! ça c'est certain. Et, à coup sûr, le voyageur qui allait à Huelva aurait mieux... (Le voyageur entre portant son enfant évanoui.) Tenez, justement, le voici qui revient, révérend prieur! le voici! (Au voyageur.) Votre enfant s'est évanoui, seigneur voyageur?... Voilà ce que c'est que de ne pas vouloir s'arrêter un instant...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE VOYAGEUR.

LE VOYAGEUR, à Christoval. Oui, seigneur frère... Puis-je entrer dans le couvent? Je voudrais parler au révérend prieur.

PERÈS. Mon ami, je suis le prieur. Vous auriez dû rester tout à l'heure, puisque, à ce que je vois, vous êtes déjà passé devant notre maison.

LE VOYAGEUR. J'espérais que l'enfant pourrait supporter encore une heure de fatigue... (Baissant les yeux.) Seigneur, voulez-vous me

faire la charité de garder mon fils un jour ou deux ? Mon beau-frère, qui est de Huelva, le viendra prendre...

PERÈS. Très-volontiers. Mais qu'a cet enfant ? Ce n'est pas de lassitude qu'il est tombé évanoui, puisque vous le portiez dans vos bras... Hernández, vous qui êtes médecin, regardez-donc si cet enfant n'est pas malade?...

HERNANDEZ, examinant l'enfant. Cet enfant n'a rien mangé depuis deux jours...

(Le voyageur baisse la tête.)

PERÈS, au voyageur. Oh ! mon ami !... l'orgueil vous rendrait-il mauvais père!...

LE VOYAGEUR, les yeux baissés. Seigneur, c'est la première fois que je mendie. Je... je... vous prie de m'excuser. Oui, pour mon fils, j'aurais dû...

PERÈS. Pour votre fils et pour vous !... Seigneur, entrez au réfectoire. (Il appelle du geste le frère portier Ruy Navaskuès qui se promène sous le cloître. Le frère portier vient et prend l'enfant des bras du voyageur.) Précisément, vous y rencontrerez compagnie. Un voyageur s'y trouve en ce moment qui, avant de se remettre en route, fait une collation. Vous voyez que vous n'êtes pas le seul qui vous arrêtez dans les couvents de cordeliers... Frère Christoval, guidez le seigneur cavalier.

LE VOYAGEUR. Mon père, je vous remercie de vos offres, mais je ne puis y souscrire. Si, cependant, vous voulez me donner... un morceau de pain... je l'accepterai.

PERÈS, lui donnant son sac. Oh ! mon fils !... prenez ce sac, il est plein de vivres, prenez !... Et mettez le comble à votre faveur, seigneur, acceptez un asile.

LE VOYAGEUR. Seigneur prieur, vous êtes bon !... Malheureusement j'ai affaire en Espagne, et il faut que je gagne ce soir la frontière.

PERÈS. En Espagne ! mais vous y êtes.

LE VOYAGEUR, avec joie. Je ne suis plus en Portugal !...

HERNANDEZ. Non, depuis deux lieues.

LE VOYAGEUR. Oh ! grâces soient rendues au ciel !... Et quel est donc ce petit port ?

HERNANDEZ. Seigneur, c'est Palos.

LE VOYAGEUR. Palos ?

PERÈS. Oui, Palos de Moguer, en Andalousie. Vous voyez que vous avez fait plus de chemin que vous ne l'espérez. Rien donc ne s'oppose à ce que vous passiez ici la nuit.

LE VOYAGEUR. Non, non, je remercie Votre Seigneurie, ce serait mal reconnaître les bontés de Dieu !... S'il m'a permis de sortir sans encombre du Portugal, s'il n'a pas encore épuisé mes forces, à moi de le seconder !... Seigneur, combien me faut-il d'ici à Cordoue ?...

CHRISTOVAL, très-vivement. D'ici à Cordoue ? six jours, seigneur, tout au plus... dans six jours vous y serez largement.

PERÈS, sévèrement à Christoval. Frère Christoval !...

CHRISTOVAL. Mais, révérend prieur, que Votre Grâce me pardonne ! je réponds par politesse, voilà tout.

LE VOYAGEUR. Six jours en marchant continuellement, n'est-ce pas ?...

CHRISTOVAL. Ah ! bien entendu... vous avez peur des Maures ?... on ne vous en peut blâmer ; les coquins ne sont pas commodes.

LE VOYAGEUR. Il n'est point dans mes habitudes de m'effrayer du danger. Ma seule crainte, c'est d'arriver à Cordoue trop tard pour y rencontrer le nonce du Pape, qui, m'a-t-on dit, se dispose à retourner à Rome. Italien, et ne connaissant personne en Espagne, je ne puis espérer ici d'autre protection que celle du révérend seigneur Antonio Geraldini... Allons ! que j'embrasse mon fils !... (Il embrasse son fils, que le frère portier tient dans ses bras.) Mon père, merci de votre aumône... c'est la première que je sollicite, puisse-t-elle être la dernière !... (saluant.) Dieu vous garde, seigneurs...

(Il se dirige lentement vers le fond, puis revient embrasser encore l'enfant ; le frère portier l'accompagne avec l'enfant dans ses bras jusqu'au sentier, pendant que Perès et Hernandez causent ensemble.)

HERNANDEZ, à Perès, vivement. Prieur, servez-vous de cet homme si vous n'êtes pas fou !...

PERÈS. Mais...

HERNANDEZ. Brave, déterminé, obligé par intérêt à la plus grande hâte, ce serait insensé que de ne pas l'employer !...

PERÈS. Ainsi, vous croyez...

HERNANDEZ. Je crois qu'il est plus capable que vous de porter le message à destination.

PERÈS. Oui... peut-être... il se pourrait que vous eussiez raison...

HERNANDEZ. Il se pourrait! .. dites-donc : il est certain! .. Perès, rappelez-le!...

PERÈS. Mais... ma lettre, je ne l'ai plus sur moi, puisque je comptais m'expliquer verbalement, j'ai seulement les lignes que vous avez écrites. (Appelant.) Christoval, va dans ma cellule, mon fils, et apporte-moi une lettre que tu y trouveras.

CHRISTOVAL, avec joie. Nous ne partons plus!... ah! bien tant mieux! car je n'étais pas sûr de mes cinq infidèles, moi! oh! mais là, pas du tout! et j'aime autant les remettre à l'an qui vient.
(Il sort.)

HERNANDEZ. Je l'appelle, voyons! faut-il que je l'appelle?...

PERÈS. Comme vous voudrez, puisqu'il vous semble...

HERNANDEZ, au voyageur. Seigneur voyageur, vous nous voyez en conférence, le révérend prieur et moi, au sujet d'un grand service que nous voudrions vous demander. Vous pouvez nous le rendre, est-ce trop espérer que de croire que vous ne refuserez pas?...

LE VOYAGEUR. Seigneurs, je suis tout à vous. En quoi puis-je vous être agréable?...

HERNANDEZ. Il faudrait vous charger d'une lettre. Y avez-vous quelque répugnance?...

LE VOYAGEUR. D'une lettre pour Cordoue?

PERÈS. Pour Cordoue. Elle est de très-haute importance, et de plus de valeur que je ne saurais dire. La gloire de l'Eglise est intéressée à ce qu'elle arrive heureusement.

LE VOYAGEUR. Seigneur, je n'ai qu'un mot à répondre. Les Maures tiennent la campagne, je puis tomber entre leurs mains. Quelque vœux que je fasse pour leur expulsion, je ne dois, à l'heure présente, les avoir ni pour amis ni pour ennemis... Etranger, je passerai au milieu d'eux sans être inquiété, mais porteur de votre lettre, je serais traité en ennemi, puisque, d'après ce que vous venez de me dire, elle me semble avoir trait au triomphe de la religion chrétienne...

PERÈS. - Seigneur voyageur, vous n'avez rien à redouter de cet écrit. Il y est question des Maures, il est vrai, mais pour prier les Rois de mettre fin à la croisade. Loin de vous compromettre, ceci, joint à votre qualité d'étranger, vous peut être une vraie sauvegarde.

HERNÁNDEZ. Au surplus, vous lirez notre lettre avant de l'accepter. On va l'apporter tout à l'heure.

LE VOYAGEUR. Messieurs, il me suffit de votre affirmation.

PERÈS. Non, il faut que vous soyez pleinement rassuré. D'ailleurs, c'est de notre part devoir de juste déférence et vous nous le laisserez accomplir.

CHRISTOVAL, apportant une lettre. Révérend prier, voilà.

PERÈS, offrant, après l'avoir dépliée, la lettre au voyageur. Seigneur, veuillez prendre connaissance du contenu.

LE VOYAGEUR, repoussant doucement la lettre. Mon père, n'insistez pas. Gélā est inutile. Je m'en fie à votre parole.

PERÈS. Non, de grâce... vous me désobligeriez. (Le voyageur fait un geste dénégatif.) Eh bien, nous allons la lire tout haut.

(Pour chercher ses lunettes, il donne à tenir la lettre à Christoval qui la déplie dans toute la longueur et fait comme s'il allait la lire.)

CHRISTOVAL, déployant la lettre. Attendez, attendez... Hem! hém!... (Se frottant le front.) Ah! par saint François! j'oublie toujours que je ne sais pas lire!...

(Il rend la lettre au prier. Pendant ce temps, Bobadilla paraît dans le fond, sous le cloître, et reste là seul à regarder la scène.)

PERÈS, prenant la lettre. Il n'est là-dedans pas un mot de dangereux. C'est au révérend prier du Prado, don Fernand de Talavera que la requête est adressée. Don Fernand est le confesseur de doña Isabelle, et, à ce titre, mon successeur. Voici. (Lisant.) « Mon révérend prier, pardonnez à un pauvre moine de se rappeler au souvenir de votre Illustre Seigneurie. C'est à l'inspiration de Dieu que, sortant de l'obscur retraite où je vis depuis dix ans, je viens aujourd'hui vers vous. Il s'agit du triomphe de l'Eglise, du salut de peuples innombrables. De grâce, intéressez nos vaillants princes à cette tentative divine! Vous connaissez, comme je la connais moi-même, la grande âme de notre pieuse reine, adressez-vous à doña Isabelle, don Fernand, intéressez-la

comme chrétienne à un projet qui lui gagnera la vie éternelle ! Puisque le Portugal a fait la folie de repousser cette occasion radieuse d'attirer sur lui les bénédictions du ciel, c'est que la Providence avait des desseins sur nos princes. Vous avez deviné, sans doute, Révérend Seigneur, de quoi je veux parler, car il n'est pas que le projet d'aller à la découverte d'un nouveau monde ne soit parvenu jusqu'à vous. Ce projet certain, irréfutable, que l'Espagne, si elle est vraiment la fille de l'Eglise, s'en empare aussitôt ! que Leurs Altesses oublient pour quelque temps toute autre entreprise, car aucune ne peut être mise en parallèle avec celle-là ! Qu'elles mandent venir sur-le-champ le Génois Christophe Colomb...

(Le voyageur qui, inattentif d'abord par déférence, a peu à peu prêté l'oreille avec curiosité, puis avec stupéfaction, passe, à ces derniers mots, sa main sur son front et pousse un cri.)

LE VOYAGEUR. Christophe Colomb !... vous écrivez pour moi à la Reine !... oh !... mon père !...

PERÈS et HERNANDEZ. Christophe Colomb !... Vous êtes Christophe Colomb !...

COLOMB, à demi-évanoui. Oui... Excusez-moi... la fatigue... la faim... le... excusez-moi !

PERÈS. Seigneur ! Cela est-il possible !... oh !...

HERNANDEZ. Quelle insigne félicité pour moi, pauvre serviteur de la science !...

PERÈS, levant les mains au ciel. Oh ! mon humble toit, qui t'eût prédit que tu aurais un jour la gloire d'abriter un tel serviteur de Dieu !... Seigneur ! ne partez pas !... Restez ! restez cette nuit à Palos !...

HERNANDEZ, suppliant. Oui... oui... voyez comme vous êtes pâle !... Vous ne pouvez marcher !...

COLOMB, revenant à lui. Non... c'est fini... je n'ai plus rien... Ah ! l'émotion... Je vous ai dit que c'était la fatigue, la faim, ne le croyez pas, je mentais !... (s'animant.) Mais vous figurez-vous un homme qui, dans son cerveau, porte un monde, un monde de science, de gloire, de richesse ; qui voit son rêve, qui le touche, qui le palpe sous ses doigts ! vous le figurez-vous, cet homme, chassé de partout, honni, conspué, abreuvé d'avanies, mourant

de désespoir, n'ayant plus ni amis, ni épouse, rien, rien, que le souvenir de l'infamie, de l'abjection, de la honte, que le dégoût du sarcasme et du mépris, vous le figurez-vous, tombant au milieu de dévouements ignorés, tout à coup, lorsqu'il voit sous ses yeux, faute d'un morceau de pain, mourir son fils!... O amis, amis, amis!...

PERÈS. Seigneur! vous ne pouvez partir. Restez!

COLOMB. Non, laissez-moi m'en aller!... Ah! je sens que ma foi me revient toute! je réussirai... je réussirai, vous dis-je!.. Seigneur Prieur, je vous confie mon enfant jusqu'à demain.

PERÈS. Jusqu'à demain!... dites jusqu'à l'heure de votre triomphe!...

COLOMB. Seigneur, merci! Ah! je n'ai plus de fierté avec vous, j'accepte tout. Gardez mon fils... son onclé est pauvre...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MARTIN-ALONZO PINZON, VICENTE-YANEZ PINZON.

MARTIN, à Perès. Père Juan, voici le procès-verbal. Je crois qu'il relate scrupuleusement les faits dont j'ai été témoin. Mon frère a aidé ma mémoire et signé au-dessous de mon nom. (Apercevant Colomb.) Colomb! Colomb ici!...

COLOMB. Oui, Colomb, seigneur. Vous me connaissez?...

MARTIN, avec enthousiasme. J'étais à la junte de Porto!

PERÈS, présentant Martin. Encore un ami, et un ami enthousiaste, seigneur!...

(Barthélemy Colomb, en voyageur prêt à partir, sort du couvent et va pour prendre congé du prieur. Colomb pousse un cri.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, BARTHÉLEMY COLOMB.

COLOMB. Mais... quoi!... Barthélemy! mon frère!...

PERÈS, avec étonnement. Votre frère!... Le voyageur qui m'a appris votre rupture avec le roi don Juan?..

COLOMB. Comment te rencontré-je en Andalousie, mon frère?... N'as tu donc pas pris, comme c'était convenu, le chemin de l'Angleterre?...

BARTHÉLEMY. Frère, pardonne-moi! je n'ai pas pu.. j'étais poursuivi, il m'a fallu échapper aux espions. Mais je réparerai...

COLOMB. Non, non! Plus d'Angleterre à présent, viens avec moi, nous partons pour Cordoue ensemble!... Dieu nous protège!... Adieu, seigneurs, mes amis, adieu, adieu!..

(Colomb et Barthélemy s'éloignent. — Bobadilla sort de dessous le cloître et s'avance à pas lents)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LE COMMANDEUR DON FRANCISCO
DE BOBADILLA.

BOBADILLA, avec colère, montrant le cloître. Perès, Garcia, j'étais là!...

PERES et HERNANDEZ. Eh bien, seigneur?...

BOBADILLA, même jeu. J'étais là, vous dis-je! et je rougirais de vous si je n'en avais pitié!... Sang du Christ, messieurs, qu'auriez-vous fait de plus pour vos souverains que de vous prosterner comme devant cet aventurier!... vous prostituez les égards dus à la Majesté royale!...

HERNANDEZ, vivement. Seigneur, le génie est roi plus encore que la puissance!...

BOBADILLA, même jeu, s'en allant. Bénissez Dieu pour ce mendiant, de ce que je pars ce soir pour Oviedo.

(Christoval qui, au moment où Colomb partait, était entré dans le monastère, en revient avec un arquebuse sous son froc.)

CHRISTOVAL, à Perès. Seigneur père! c'est l'homme qui veut naviguer sur la mer Océane, ce voyageur?...

PERES. Oui, pourquoi?...

CHRISTOVAL. Je vais vous dire. La mer me fait toujours un brin

d'envie, et si je tuais mes cinq païens... Voulez-vous, seigneur père, me laisser escorter ce cavalier à Cordoue? Je serai de retour dans quelques jours...

PERÈS. Ah! je suis trop heureux pour te rien refuser...

CHRISTOVAL, joyeux. Vrai!... vous permettez!... C'était écrit, les cinq Maures y passeront!... Puis à nous deux la mer Océane!...

(Il met son arquebusé sur l'épaule, court au haut du sentier et descend.

— La toile tombe.)

FIN DU PROLOGUE.

ACTE 1^{er}.

SAVOIR

PERSONNAGES DU PREMIER ACTE.

CHRISTOPHE COLOMB.

DIEGO COLOMB.

DON FERDINAND, roi d'Aragon.

DOÑA ISABELLE, reine de Castille.

DOÑA MARIA DE TOLÈDE.

DON PEDRO GONZALEZ DE MENDOZA, archevêque de Tolède, grand cardinal d'Espagne, grand chancelier de Castille.

DON FRANCISCO DE BOBADILLA, comte de Palos, Commandeur de Saint-Jacques, Gouverneur de Cordoue.

DON FERNANDO DE TALAVERA, de la congrégation des Hiéronymites, prieur de Notre-Dame du Prado, à Valladolid, archevêque de Grenade.

DON RODRIGO MALDONADO DE TALAVERA, docteur en droit Regidor de Salamanque.

DON MIGUEL HAZANAS, évêque de Gener.

DON ALONZO DE QUINTANILLA, intendant général des Finances du royaume de Castille.

DON LUIZ DE SANTANGEL, receveur, pour le royaume d'Aragon, des droits ecclésiastiques.

DON ALVAR DE CORVERA, marquis de Orbegazo.

DON PEDRO BAZOFIA, greffier royal.

FRÈRE PEDRO D'AMERIA, de l'ordre de saint Dominique, supérieur du collège de Saint-Etienne à l'université de Salamanque.....

FRÈRE DIEGO DE DEZA, de l'ordre de saint Dominique, professeur de théologie au collège de Saint-Etienne.....

DON JUAN CARPETA.....

DON JOSE DE LEÑA.....

DON RAMON LIBREJO.....

DON JUAN DE PORILLO.....

DON LUIZ POLLERO.....

DON FERNANDO COLUMPIO.....

} Théologiens.

PABLO NIEGA.....	}	Erudits.
JOSE DE BRAÑIA.....		
RAMON CHICUELO.....		
LUIZ MAZORA.....	}	Gentilshommes.
DON GARCÍA CEPILLO.....		
DON HENRIQUE DE MEDILLA.....		
PEDRO RESORTE.....	}	Cosmographes.
LUIZ BARDAJO.....		
EUGENIO MANCERA.....		
JOSE QUESERO.....		
LUIZ DE RANIELLA, géomètre.		
FRANCISCO BOLINA, astronome.		
HENRIQUE NOCLOS, navigateur.		
MARTIN ALONZO PINZON, navigateur.		
JOSE LLAVERO, géographe.		
FERNANDO DE RÓJÁS, jurisconsulte.		
FRERE CHRISTOVAL SANTILLAN, de l'ordre de saint François.		

Gentilshommes. — Dames de la Cour. — Hérauts. — Soldats. —
Bourgeois. — Hommes du peuple. — Ecoliers, etc., etc.

CORDOUE-GRENADE, 1492.

DEUXIÈME TABLEAU.

LA MISÈRE.

A Cordoue. — Une vaste salle gothique dénudée. — Ça et là des cartes, des plans, des sphères. — Une table. — Portes au fond. — Fenêtre ogivale à droite, au premier plan. — Au lever du rideau, Colomb est assis auprès de la table. — Le jour baisse par degrés.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTOPHE COLOMB, seul.

Partir!... quitter Cordoue! Recommencer encore, errer toujours, battre les chemins, les champs, les rues, sans répit ni trêve!... Eh bien oui!... Mais après, aussi!... Après?... Après, rien! rien que les risées, les insultes, les hochements de tête!... O mon Dieu! Dieu de bonté! Mon Dieu!... Et où aller?... où?... En France?... (Il hausse les épaules.) Quoi faire? A qui parler?... En Angleterre?... Barthélemy y est depuis neuf ans... (Une pause.) Neuf ans... Il y en a bien douze que je suis à Cordoue, moi!... O Père! quand un soir, mourant de faim et de fièvre, portant sur mes épaules mon fils malade, je te rencontrai, tu ne me dis pas cela! Tu me promis le succès, le triomphe!... Et au lieu de

me servir, celui-là même à qui tu m'adressais, Talavera, me persécute, l'ignorant! Mes idées effraient sa foi!... (Une pause.) Mendoza, Quintanilla, Santangel, des amis sans force, sans courage!... (Il prend sur sa table une lettre qu'il froisse et rejette.) « Attendez la prise de Grenade, » m'écrivent ils. Attendre!... Mais voilà des siècles, voilà une vie entière que j'attends!... Pourquoi me trompais-tu, Juan! Que t'avais-je fait! .. (Une pause) Non! j'ai tort! pardonne, ami, je te dois tout! je te dois mon fils qui serait mort de ma misère... (Il regarde ses vêtements.) Oh! les longues nuits sans feu, sans sommeil! les nuits lugubres, avec les dents qui claquent et les genoux qui se heurtent!... Juan, tu lui as sauvé cela. Et je vais le revoir tout à l'heure, beau, fier, vigoureux, vaillant... Mon Diégo, toi ma seule espérance aujourd'hui! .. Tu sauras tout .. tout! tu auras le secret! je puis mourir demain. C'est folie de garder cela en moi... je ne veux pas périr tout entier!... je te dirai mon rêve ce soir, dès ton arrivée. (Il promène son doigt sur un globe.) Voilà la route, vois-tu, la seule, là, là... toute autre est mauvaise. . il ne faut pas s'écarter de celle-ci, jamais! et au bout tu trouveras... tu trouveras... (Il laisse tomber sa tête dans ses mains et sanglote.) Oh! oh! oh! oh!... sentir! toucher du doigt! presser sous son pouce, être sûr, n'avoir ni crainte ni doute! et ne pas pouvoir! être lié, enchaîné!... Oh! de l'or! un peu d'or! qui me donnera de l'or?... de l'or, c'est-à-dire la vie, c'est-à-dire des ailes!... Métal sacré, divin métal, saint métal, épée souveraine, force première, qu'on fait bien de t'adorer!... car tu vaux tout, toi, tout, et tu es tout!... (Une pause.) Dire pourtant que j'ai là un monde... (Il se frappe le front.) Là! tenez, mettez la main. Sentez-vous?... (Une pause) Ah! je deviens fou! ma tête se perd!... Aussi, pourquoi tout contre moi! pourquoi toutes les calamités, toutes les avanies!... Le Saint-Office!... (Il courbe la tête, puis la relève avec colère.) Oui, croirait-on cela, l'Inquisition s'acharne après moi! après moi qui n'aspire qu'à porter Dieu à ceux qui ne l'ont pas!... Que veut cet homme? — Gagner des ouailles au pasteur. — Sus à l'hérétique! vite au bûcher!... Et Bobadilla, qui semble n'avoir quitté Oviedo pour Cordoue qu'afin de me poursuivre de sa haine!... (Une pause.) C'en est trop, à la fin!... En Angleterre, à Gênes, à Venise, en France, où Dieu voudra, partout, sauf ici!...

Que mon fils arrive et nous partirons! nous partirons sur l'heure!... Plus d'inquisiteurs, plus de lâches ignorants! assez de Bobadilla, assez d'Ôvando, assez de Garillo comme ceci!... (on entend dans la rue le grelot d'une mule.) Voici mon fils!.. (il se met à la fenêtre.) Le reconnaîtrai-je?... Depuis douze ans! (il appelle) Diégo! .. Est-ce toi, Diégo?... Rien. On ne répond pas. Ce n'est pas lui... (il va à sa table et retourne son sablier.) Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur en route! (On entend de nouveau le grelot de la mule. Colomb revient à la fenêtre.) Mais ces mules sont arrêtées, pourtant... (il appelle.) Diégo! .. Qui est là?...

(Diégo Colomb entre sans faire de bruit. C'est un beau jeune homme de vingt ans. Au même moment, Christophe Colomb referme la croisée; il se retourne et voit son fils. Ils tombent dans les bras l'un de l'autre.)

SCÈNE II.

CHRISTOPHE COLOMB, DIÉGO COLOMB.

COLOMB. Diégo!...

DIÉGO. Mon père!...

COLOMB, le regardant. Est-ce bien toi, mon enfant!.. comme tu es grand, et brave, et beau!... comme tu es changé!

DIÉGO. Tu trouves. Tu ne m'aurais pas reconnu, n'est-ce pas, mon père?...

COLOMB, le regardant avec attendrissement. Vingt ans!... tu me rappelles ma jeunesse, et il me semble revivre en toi dès premières ardeurs de la vie.. O Gênes, terre natale, que de larmes depuis que je t'ai quittée!.. Puisse, Diégo, l'existence t'être moins douloureuse qu'à moi!... Mon enfant, nous partons ce soir.

DIÉGO, stupéfait. Ce soir!

COLOMB. Oui. Le Prieur ne t'a-t-il pas prévenu? Nous quittons l'Espagne aujourd'hui.

DIÉGO, résolument. Quitter l'Espagne! Mon père, je ne le puis.

COLOMB, amèrement. Qu'est-ce à dire? Refuserais-tu de m'accom-

pagner!... A votre aise, mon fils, je partirai seul. Ah! il me manquait cette dernière douleur!...

DIÉGO, avec tristesse. Mon-père, voyons, que dites-vous?

COLOMB, même jeu. Je dis que Dieu n'a voulu rien m'épargner des souffrances humaines. Voilà ce que je dis. Je suis vieux, à présent, et j'ai besoin d'un bras où m'appuyer; mon fils me refuse le sien, c'est bien.

DIÉGO, même jeu. O mon père, mon père!...

COLOMB. Pensez-vous me faire descendre à la prière! Restez où il vous plaira, puisqu'il ne vous convient pas de me suivre. Adieu.

(Il se dirige vers la porte.)

DIÉGO, suppliant. Mon père, est-il possible que ce soit là notre première entrevue!... Oh! vous êtes injuste, vous êtes cruel! la douleur aigrit vos discours.

COLOMB. Eh bien, oui, cela se peut. Il se peut que je ne doive pas t'associer à ma misère. Mais quand je te demande de venir avec moi, as-tu le droit de me répondre de la sorte?

DIÉGO. Mon père... (Baissant les yeux.) Ne m'avez... vous... pas... deviné?...

COLOMB. Non, je l'avoue, je n'ai rien deviné.

DIÉGO, même jeu. Je...

COLOMB. Eh bien, qu'y a-t-il? Parle!

DIÉGO, même jeu. Mon père... (Résolument.) Mais laissez-moi d'abord vous assurer que, quoi qu'il advienne, je ne vous quitterai plus. Vous demandiez un bras tout à l'heure, voilà le mien. Il n'est là que pour vous servir.

COLOMB, lui pressant les mains avec effusion. O mon Diégo, pardonne-moi, j'ai eu tort! Tu es bien mon fils, tu es bien mon sang et mon âme! Mais... conte-moi tout, parle-moi...

DIÉGO, avec embarras. En vérité, je ne croyais pas que ce fût si difficile à dire... et je voudrais que le Pricur fût là pour me venir en aide... Mon père, j'aime une jeune fille, la plus belle, la plus parfaite qui soit au monde, et elle m'aime!...

COLOMB. Tu aimes et tu es aimé!... C'est juste, j'aurais dû le prévoir!... Allons, je m'en irai seul!... Mais Juan sait donc cela, que tu le nommes ici?

DIÉGO. C'est sous l'œil du Prieur qu'est né notre mutuel amour, et le Prieur l'a encouragé.

COLOMB. Et quelle est celle que tu aimes?

DIÉGO. Vous l'aimerez aussi quand vous l'aurez vue. C'est la fille d'un gentilhomme.

COLOMB. D'un gentilhomme ! Nous ne sommes pas faits pour nous unir à des gentilshommes, nous !... Perès voulait donc te préparer des humiliations dès l'entrée de la vie, il voulait donc te montrer comment on essuie les affronts et les dédains méprisants !

DIÉGO. Les dédains ! Mais n'êtes-vous pas l'égal des têtes les plus hautes ! Le Prieur parlait de vous comme d'un roi, et il n'estimait aucune alliance trop éclatante pour votre nom.

COLOMB. Il est une autre balance que la vraie, et c'est à celle-là que les hommes se pèsent. Mon fils, chasse cet amour de ton cœur si tu ne veux pas souffrir dans ta dignité la plus légitime.

DIÉGO, amèrement. Ah ! je ne le puis pas !... Elle n'a plus de père, nous irons nous jeter aux pieds de son aïeul, nous le supplierons, nous l'implorerons, nous embrasserons ses genoux, et il ne voudra pas nous laisser mourir !

COLOMB. O illusions, illusions ! cruelle et lâche chose ! Pourquoi Dieu nous met-il au cœur ce poison en naissant !

DIÉGO. Le Prieur nous a dit de faire cela et que le vieillard nous écouterait.

COLOMB. Pauvre Perès ! âme aussi crédule que celle d'un enfant ! âme vierge comme la neige des montagnes ! Ainsi, voilà ce que le Prieur vous a dit ?

DIÉGO, avec chaleur. Oui, mon père, et laissez-nous cet espoir ! S'il doit être déçu, nous le saurons quand on nous aura repoussés. Nous sommes venus, elle et moi, à Cordoue pour cela.

COLOMB, avec stupéfaction. Elle et toi !... Elle est donc ici !...

(Doña Maria soulève la tapisserie qui cache la porte et s'avance. Le frère Christoval marche derrière elle.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, DOÑA MARIA DE TOLÈDE, FRÈRE
CHRISTOVAL SANTILLAN.

DOÑA MARIA, se jetant aux pieds de Colomb. Seigneur, ne nous blâmez pas! Soyez bon et ayez pitié de nous!

COLOMB, la relevant. Relevez-vous, mon enfant, et remettez-vous. Je comprends l'amour de Diégo, il ne pouvait s'adresser à plus de grâces et à plus de charmes. Mais comment se fait-il que vous vous trouviez-là? Pourquoi, puisque vous y étiez, n'être pas entrée dès l'abord. Répondez-moi?

(Doña Maria veut parler, puis s'arrête. Christoval s'avance et prend la parole à sa place.)

CHRISTOVAL, à Dona Maria. Tenez, pardon, señorita, je dirai ça mieux que vous, moi. Laissez-moi faire. (A Colomb.) Mais avant, vous me remettez peut-être, Seigneur?... C'est moi qui vous accompagnai à Cordoue, voilà tantôt douze ans. Vous savez?...

COLOMB. Oui, je vous reconnais, frère Christoval. C'est grâce à vous en effet, que mon frère et moi nous arrivâmes ici... Je vous dois la vie, car, sans vous, les Maures nous auraient tués.

CHRISTOVAL. N'est-ce pas, vous vous souvenez?... J'en abattis deux, là, très-agréablement, quand ils nous assaillirent dans le petit bois de Derrama, puis aussi deux autres en m'en retournant, six jours après... Mais il m'en fallait cinq, sans cela rien de fait, pas moyen d'obtenir ma grâce du Saint-Père; c'est pourquoi je suis toujours moine... Or donc, voilà que ces enfants, Excellence, s'aiment à la folie. Ça vous a grandi ensemble, joué ensemble, vécu ensemble, bref, ils s'adorent. C'est de leur âge et c'est bien fait. C'en était là quand le père Juan a reçu votre lettre. Vous parliez d'aller en terre de France ou dans l'île d'Angleterre, je ne sais où. Pour lors, le révérend Prieur, que votre résolution désolait, m'ayant conté cela, une idée m'est venue. « Si le mariage se pouvait faire, père Juan, lui-ai-je dit, le seigneur Colomb resterait en Espagne. En outre, il serait riche, et

rien ne s'opposerait plus à ses grands projets. C'est peut-être une suggestion de la Providence, voyez-vous ; car enfin il ne peut guère, hélas ! vous le comprenez bien à présent, compter sur Leurs Altesses. Il vous prie de lui envoyer son fils, envoyez les deux enfants ensemble, je les accompagnerai. Le grand père est un hidalgo très-fier sans doute, mais vous savez aussi qu'il ne méprise ni les richesses, ni la puissance. Je ne serais donc nullement étonné qu'il fût séduit, comme l'ont été naguère le duc de Médina-Sidonia et le duc de Médina-Cœli, par la pensée de s'associer avec le seigneur Colomb. L'occasion de devenir roi de la moitié du monde ne se présente pas tous les jours, par les saints ! et un univers est une jolie dot ! Si donc le seigneur don Christophe voulait accompagner ces enfants chez l'aïeul, à coup sûr le mariage se conclurait. N'est-ce pas votre avis ? » Le révérend Prieur a bien haussé les épaules, mais définitivement il m'a laissé libre d'agir. J'ai préparé la mule du seigneur Hernandez, j'en ai trouvé une deuxième chez les frères Pinzon, et j'ai dit au père Juan : « Quand vous voudrez, révérend-Prieur. » D'ailleurs, (il frappe sur son escopette) j'avais toujours mon idée, vous savez . . . Malheureusement, pas un Sarrazin ne s'est présenté — ils sont tous bloqués dans Grenade — et je n'ai pas encore mon compte. Seigneur, voilà l'histoire. Si vous voulez nous suivre chez le grand-père, nous essayerions d'emporter la place.

DOÑA MARIA, à Colomb. Seigneur, ne nous abandonnez pas ! venez avec nous !

COLOMB. O mes enfants, qu'elle est amère, pour le vieillard désabusé, la confiance de la jeunesse ! Que mon cœur se gonfle à vous voir palpiter ainsi dans le vide d'une espérance mensongère ! Mes enfants, que je vous plains !

DIÉGO, suppliant. Vous viendrez, mon père, vous viendrez avec nous !

COLOMB. Eh bien oui, je vous suivrai ! je vous suivrai, parce que, sachant l'amertume des refus, je veux vous l'épargner.

DOÑA MARIA, lui baisant les mains. Seigneur ! que je vous aime !

CÔLOMB. Pauvres enfants ! . . . Où faut-il aller ?

CHRISTOVAL. Chez le gouverneur de Cordoue, chez le commandeur Bobadilla.

COLOMB, avec épouvante. Bobadilla ! (A Dona Maria.) Bobadilla est votre aïeul !... O ma fille !... (A Diégo.) Diégo, tu peux pleurer toutes les larmes de tes yeux. (Il tombe assis sur un escabeau.) Bobadilla !... de tous mes persécuteurs le plus hautain et le plus implacable !... Ah ! Père parlait de moi comme d'un roi !... mais la sottise couronnée, il ne sait donc pas comme elle parle du génie !... Les têtes vides laissent le vent qui les gonfle errer dédaigneusement sur leurs lèvres ! et plus il y a de siècles qu'elles sont vides, plus leur droit d'ironie est jugé légitime !... Si Bobadilla vous sait à Cordoue, nous n'avons pas besoin d'aller chez lui !... (Le commandeur Bobadilla entre suivi de quatre alguazils.) Que vous disais-je... que vous disais-je !...

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMMANDEUR BOBADILLA,
QUATRE ALGUAZILS.

DOÑA MARIA, se jetant aux genoux de Bobadilla. Grand-père !... bon grand-père !...

BOBADILLA, avec une fureur concentrée. Assez !... Relevez vous, doña Maria. (Aux alguazils.) Vous autres, tenez-vous là ! (A Colomb.) J'arrive à temps, et tout était prêt pour la cérémonie, paraît-il !... (A Christoval.) Seigneur moine, je vous salue, mais nous n'aurons pas besoin de votre ministère.

CHRISTOVAL. Seigneur... je ne comprends...

BOBADILLA, même jeu. Qui parle ici quand je parle !... Ah ! c'est ainsi que vous faites vos coups, monsieur l'Italien !... Le proverbe ne ment pas, qui prête aux Génois une certaine rouerie... Ah ! vous aviez compté sur un mariage pour élever votre fortune !... Doña Maria de Tolède, la propre nièce du duc d'Albe, la fille de don Luiz de Tolède, grand commandeur de Léon, et de doña Lucia de Bobadilla... Rien que cela !... Vous avez cru, en la déshonorant, vous frayer un chemin jusqu'à elle !...

DIÉGO. Monsieur !...

BOBADILLA, même jeu. Ah ! voilà votre terre de l'or !... mes compliments. . Mais que la disiez-vous lointaine, elle était tout près de vous, au contraire... Pas mal ! pas mal !... Cela apprendra les Rois à dédaigner les conseils des barbes grises et à ne pas balayer de l'Espagne les bohémiens et gens sans aveu !...

DOÑA MARIA, suppliante. Oh ! grand-père !...

DIÉGO, avec fierté. Monsieur, rendez grâce à la présence de votre fille ! sans elle, vous ne sortiriez pas d'ici vivant !...

BOBADILLA, raillant. En vérité, beau mignon !... (Aux alguazils.) Empare-toi de ce jeune muguel ; Pepe ! et toi, de cet autre ! Je suis gouverneur de Cordoue, et je commande dans ma province !... La fureur m'étouffe !...

DIÉGO, aux alguazils. Si vous approchez, je vous tue !...

BOBADILLA, en fureur, à Diégo. Holà, coquin !...

CHRISTOVAL, à Bobadilla. Ah ! seigneur, faites excuse. Vous sortez un peu des bornes. Permettez-moi de n'être pas de votre avis.

BOBADILLA, même jeu. Toi aussi, moine ! toi aussi, ruffian !...

CHRISTOVAL. Ah ! mais, mais... dites donc, seigneur gouverneur !...

BOBADILLA, aux alguazils. Je vous ordonne de vous emparer de ces gens-là !...

DIÉGO. Encore une fois, le premier qui s'avance est mort !...

DOÑA MARIA, suppliante. Grand-père !...

COLOMB, à Diégo. Mon fils, calme ta colère. (A Bobadilla.) Je ne refuse pas d'obéir aux lois. Vous êtes gouverneur de Cordoue, vous m'arrêtez, c'est bien. Mais comme vous cherchez pour cela faire un prétexte depuis longtemps, j'ai le droit de suspecter ici votre justice. Pourquoi m'arrêtez-vous ?...

BOBADILLA, en fureur. Pourquoi !.. pourquoi, misérable !... quand ton fils a ravi ma fille, quand je te prends en flagrant délit de complicité ! Est-ce que par hasard tu comptais sur tes protecteurs pour t'assurer l'impunité !... (Raillant) Sur le cardinal de Mendoza, peut-être ?... ou sur Santangel ? ou sur Quintanilla ?... Ah ! ah ! ah !... (A un des alguazils.) Pepe, je te le répète, saisis-toi de cet homme !

COLOMB. Et moi je vous dis, comme mon fils, le premier qui fait un pas est mort.

PREMIER ALGUAZIL, à Bobadilla. Seigneur gouverneur, nous ne sommes pas en nombre.

BOBADILLA. Ah! sang du Christ!... Doña Maria, suivez-moi!... (Il entraîne Dona Maria avec violence.) Suivez-moi, vous dis-je!... (Aux alguazils.) Gardez toutes les issues! (Il se dirige vers la porte.) Nous allons voir! Je reviens dans un instant.

(Il sort, entraînant Doña Maria.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, moins le COMMANDEUR BOBADILLA et DONA MARIA DE TOLÈDE.

DIÉGO, à Colomb. Mon père, il faut se défendre! Nous nous défendrons jusqu'à la mort!

CHRISTOVAL, à Diégo. N'ayez pas peur, seigneur Diégo. Vendraient-ils cinquante!... Mais pourtant, si vous m'en croyiez, le mieux serait de filer sur l'heure... Voyons, voulez-vous profiter de l'occasion?...

COLOMB. Se peut-il que de telles choses se voient sous le soleil!... Se peut-il que le saint appareil de la justice serve à venger les rancunes d'un ignorant, se peut-il qu'un imbécile dont toute la science consiste à savoir lire les armes de sa maison, ait en ses mains le pouvoir et la force, attributs de Dieu!... O sottise humaine! Que diront de nous les temps à venir!... Diégo, voilà la vie...

CHRISTOVAL. Seigneur, croyez-moi, profitons de l'occasion... (A Diégo.) Je me charge de deux de ces alguazils; vous, Diégo, chargez-vous de l'autre.

COLOMB, résolument à Diégo. Te sens tu le courage de quitter l'Espagne, enfant?

DIÉGO, pressant les mains à son père. Père!... je...

COLOMB. Non?... c'est bien. Nous irons en prison. J'en appellerai à la Reine.

CHRISTOVAL, à Colomb. Seigneur, vous savez que vos ennemis sont

nombreux. Le père Juan a dit maintes fois en ma présence, à Palos, que le Saint-Office...

COLOMB, résolument. Allons en prison:

CHRISTOVAL. Je vous assure que nous ferions mieux de fuir. Justement, voici des bruits de pas dans la rue. (Il va à la fenêtre.) C'est la garde du château...

(Bruits au dehors.)

DIÉGO, s'approchant aussi de la fenêtre. La garde du château!... Mais c'est tout le peuple!... On ameuté la ville entière contre nous!... Nous allons être mis en pièces!..

CHRISTOVAL, regardant toujours. Ils entourent un gentilhomme à cheval suivi d'une escorte. Que signifie cela?... Ces hommes sont couverts de poussière... leurs montures ruissellent de sueur... On les interroge... ils se dirigent vers cette maison. (se retournant, à Colomb, qui est demeuré rêvant au milieu de la chambre.) Seigneur, regardez ..

COLOMB. Et que m'importe!... Que tout le royaume arrive!...

DIÉGO, regardant au dehors. Mais oui.., ils viennent ici. Mon père, regardez .. (Les rumeurs augmentent. On entend les cris de : Vivent les Rois.) On crie : « Vivent les Rois! » Il se passe quelque chose d'extraordinaire, entendez-vous?... Le gentilhomme met pied à terre. Il monte ici...

COLOMB. Il monte... Quel est cet homme?...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DON ALONZO DE QUINTANILLA, surintendant
des finances du royaume de Castille.

COLOMB. Don Alonzo de Quintanilla!... Vous ici, seigneur!...

QUINTANILLA, l'embrassant. Ah! don Christophe, mon illustre ami! que je vous presse dans mes bras!... Grenade est prise. J'accours de Santa-Fé pour vous l'apprendre.

COLOMB. Grenade est prise!... On va s'occuper de mes projets!...

QUINTANILLA. Une troisième junte est convoquée pour les étudier définitivement. La Reine est pour vous, et c'est elle qui m'envoie vous chercher. Nous partons aussitôt pour le camp de Leurs Altesses.

COLOMB. O mon Dieu! Ne m'aviez-vous donc pas abandonné! Mon Dieu, cela est-il bien vrai!...

DIÉGO, avec enthousiasme. Mon père, elle sera à moi!...

COLOMB. Ah! Diégo, à présent je ne doute plus de rien!... tout est possible!... Partons!...

(Entré Bobadilla suivi de soldats.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMMANDEUR BOBADILLA, SOLDATS.

BOBADILLA, arrêtant Colomb. Halte-là!... Que personne ne bouge!

QUINTANILLA, fièrement. Hé! que signifie cet ordre?...

BOBADILLA. Cet ordre signifie, monsieur, que je suis le gouverneur de Cordoue, que ces aventuriers ont voulu séduire doña Maria, ma petite-fille, et qu'ils sont mes prisonniers.

QUINTANILLA, avec hauteur. Vous êtes le commandeur don Francisco de Bobadilla?

BOBADILLA, même jeu. Vous l'avez dit.

QUINTANILLA, même jeu. Et moi, monsieur, je suis Alonzo de Quintanilla, surintendant des finances de Castille. (Il tend un parchemin à Bobadilla.) Veuillez lire les instructions dont je suis porteur. J'ai ordre de la Reine d'amener à Grenade le seigneur Colomb et sa suite. Si vous avez quelque réclamation à faire, vous vous en expliquerez devant Leurs Altesses.

(Il sort avec Colomb, Diégo et Christoval.)

BOBADILLA. Ah! mort de Dieu!... Nous nous retrouverons!

(La toile tombe.)

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU.

TROISIÈME TABLEAU.

L'IGNORANCE.

A Grenade. — Une place devant l'Alhambra. — Divers groupes. — Savants, gentilshommes, gens du peuple, écoliers, religieux, membres de la Junte.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN GROUPE DE PERSONNES DIVERSES, riant.

UN OFFICIER. Vraiment!... Ah! ah! ah! ah!... prodigieux! cher seigneur, prodigieux!... Comment, il prétend cela!

UN ÉRUDIT, étouffant son rire. Ouïïïï!

UN BOURGEOIS. Ah! ah! ah! ah!... c'est incroyable! Et ce Colomb-là parle de découvrir le Cathai!...

L'ÉRUDIT, même jeu. Ouïïïï...

L'OFFICIER. Et il demande, pour ce faire, trois caravelles! Avec des idées de ce saugrenu-là!...

UN MARCHAND. Un cabanon à Saint-Ildefonse en compagnie de ses pareils!... voilà ce qu'il aura...

L'ÉRUDIT. C'est justement ce que j'ai répondu! Ah! ah! ah! ah!... Charmé d'être de votre avis, cher seigneur, charmé, charmé...

(Le groupe s'éloigne en riant.)

UN ÉCOLIER, s'approchant de l'officier, qui est resté un peu en arrière. Seigneur cavalier, excusez-moi, je ne veux point vous faire une demande indiscrete, mais seulement m'instruire. On a bien essayé au collège de Saint-Jacques de nous expliquer les projets du seigneur Colomb, mais je n'ai pas parfaitement compris le maître. Puisque vous les connaissez, ne vous fâcherait-il pas de me les dire?...

L'OFFICIER. Les projets de Colomb! je ne les connais pas! Est-ce que vous croyez, mon jeune mignon, que je m'occupe de ces bavivernes!...

L'ÉCOLIER. Mais... vous en riez tout à l'heure!

L'OFFICIER. Eh bien?... n'est-il plus permis de rire par hasard?... En voilà d'une autre à présent! Ah! ah!..

(L'écolier s'en va.)

L'ÉRUDIT, se retournant. Que vous demandait cet écolier?

L'OFFICIER. Il me demandait quels étaient les projets du sieur Colomb. Comment le trouvez-vous?...

L'ÉRUDIT. Eh! sous quel prétexte?

L'OFFICIER. Sous le prétexte que j'en riais.

L'ÉRUDIT. Ah! très-joli! Mais si on en rit c'est qu'ils ne valent pas la peine qu'on sache quels ils sont.

L'OFFICIER. Parbleu!

(Ils s'éloignent.)

SCÈNE II.

UN AUTRE GROUPE, DES GENTILSHOMMES.

DON PABLO. Charmant! charmant!... Il n'est tel que don Fabrice pour conter les ragots scandaleux!... Et vous garantissez l'anecdote, cher ami?

DON FABRICE. De point en point. Le commandeur crie comme un aveugle. Il jure, il peste, il se démène, il veut tout exterminer.

DON CHRISTOVAL. Et don Alvar?

DON FABRICE. Il crie encore plus fort que Bobadilla. Mais aussi... riche comme la señora Dañaë, jolie comme doña Vénus.

DON FERNAND. Sans compter que la maison de Tolède vaut bien la maison de Corvera!

DON LUIZ. C'est à don Alvar de Corvera que Bobadilla destinait sa pupille?

DON FERNAND. Vous l'ignoriez?... Voilà beau temps Don Alvar est l'âme damnée du commandeur. On n'attendait pour les fiançailles qu'un peu plus d'âge chez la belle.

DON LUIZ. Pourquoi don Alvar ne provoque-t-il pas ce muquet-là?

DON PABLO. Vous êtes fou!... Le petit-fils d'un cardeur de laine!...

DON LUIZ. Vous m'en direz tant!...

DON CHRISTOVAL. Ah! pauvre Corvera! (il rit.) La reine a ri de l'aventure et elle a bien fait.

DON FERNAND. Sans les moines qui s'y trouvaient mêlés, elle n'eût pas si bien pris la chose.

DON FABRICE. Oui. Mais le moyen de se fâcher contre l'hurluberlu de cordelier qui avait guidé la caravane!... il racontait cela comme s'il eût récité son bréviaire, avec une conviction!...

DON PABLO. Et qu'est devenu la belle infante en tout ceci?

DON FABRICE. La reine l'a trouvée si charmante qu'elle a voulu l'attacher à sa maison. Vous la verrez à la junte parmi la suite de Son Altesse.

DON CHRISTOVAL. C'était une façon de calmer le commandeur.

DON FERNAND. Oh! le commandeur a bien eu autre chose. On l'a nommé grand alcade de la cour, ce qui vaut deux fois le gouvernement de Cordoue. Le décret est de ce matin; je l'ai vu entre les mains du seigneur de Santangel.

DON LUIZ. Il a tiré parti de la situation.

DON FABRICE. Oui, il a fait comme le moine.

DON PABLO. Ah! Et qu'a-t-il eut pour sa part, ce digne frère?

DON FABRICE. On l'a relevé de ses vœux. C'est un ancien matelot qui s'ennuyait au couvent. En venant de Cordoue avec don Alonzo et le sieur Colomb, il a occis un Sarrazin — le dernier qui nous restât. Il paraît qu'il comptait dans son passé quatre autres coups

d'escopettes bien ajustés. En considération de tous ces hauts faits, le nonce du pape lui a fait grâce du restant de sa peine; il veut suivre maître Christophe au Cathai.

DON LUIZ. Il a du temps devant lui!

DON PABLO. Eh.... le Génois a des fanatiques...

DON LUIZ. Pêuh!... Qui donc?

DON CHRISTOVAL. Un certain Alonzo Pinzon, entre autres. Ce n'est pas un disciple que cet homme-là, c'est un apôtre! On le voit partout, courant, se démenant, mendiant, sollicitant!...

DON FERNAND. Ce marchand arrivé depuis six jours de Palos?

DON FABRICE. Oui.

DON LUIZ. Et vous comptez ce personnage?

DON CHRISTOVAL. Il est de la junte.

DON LUIZ. En quelle qualité?

DON PABLO. Comme navigateur émérite. C'est un excellent marin, Quintanilla l'a fait nommer.

DON FERNAND. Cela ne fait jamais qu'une voix.

DON CHRISTOVAL. Et le cardinal grand chancelier, et Diégo de Déza, et Quintanilla, et Santangel!...

DON FERNAND. Mettez cinq ou six voix en tout. Bobadilla a gagné le reste de l'assemblée.

DON PABLO. Croyez-vous?

DON FERNAND. J'en suis sûr. Il faut dire aussi que depuis qu'il est à Grenade il ne perd pas son temps. Tenez! le voyez-vous courant de groupe en groupe...

DON FABRICE. Où donc?

DON FERNAND. Mais là-bas! Cet homme à barbe grise.

DON PABLO. En effet, il a l'air de s'employer avec conscience. Approchons-nous.

(Ils s'éloignent.)

SCÈNE IV.

DES BOURGEOIS, UN PROFESSEUR.

PREMIER BOURGEOIS. C'est anti-patriotique. Comment! un étranger, un Italien, un Génois vient parler à la Castille de lui faire

un présent!... Nous sommes donc bien bas tombés que nous en soyons à recevoir des cadeaux d'un Génois!

LE PROFESSEUR. Ce n'est pas tout à fait ce que je voulais dire, mais il y a de ça. Voici ma pensée dépouillée de tout artifice. Supposons que le sieur Christophe dise vrai; il réussit. Eh bien, c'est un grand-homme. Mais il n'est pas Castillan, donc il est grand homme sans être Castillan; il y a mieux, suivez bien mon raisonnement : — il est plus grand homme qu'aucun Castillan, puisque aucun Castillan n'a eu sa glorieuse idée. Vous admettez le point, il ne m'en faut pas plus. Il ne m'en faut pas plus, et partant de là, je dis que c'est un crime d'avoir contribué à prouver cette énormité, pour ceux qui, placés sur le trône afin d'exalter la Castille, auront de là sorte contribué à la rabaisser.

TROISIÈME BOURGEOIS. Bravo!... C'est ce qu'il faudra dire à la junte.

LE PROFESSEUR. A la junte. Mais je n'en suis pas.

PREMIER BOURGEOIS. Tant pis, seigneur professeur, tant pis. I n'est pas difficile que cet intrus triomphe si on exclut d'entre ses juges tous les gens qui ont de la cervelle.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Oui, il devrait y avoir des marchands.

TROISIÈME BOURGEOIS. Il devrait y avoir des gens de toutes les classes, même des ignorants. Ainsi, moi qui vous parle, je ne sais rien en géographie, navigation, peinture, physique, dentifrice, mythologie, botanique et autres petits talents de société, mais je sais vendre du drap et cela me suffit. Je vois clairement que cet homme est un âne bête.

LE PROFESSEUR. En effet, seigneur, et cela prouve en faveur de votre bon sens. Vous n'avez pas d'érudition, mais vous avez un gros bon sens. Le gros bon sens c'est le principal.

(Ils s'éloignent.)

SCÈNE V.

DEUX POÈTES.

PREMIER POÈTE. Seigneur, c'est à une heure de relevée.

DEUXIÈME POÈTE. Que la cour arrive, ou que l'on commence?

PREMIER POÈTE. Que la cour arrive et que l'on commence. Il n'est pas d'usage de faire attendre la cour.

DEUXIÈME POÈTE. En effet, je ne sais plus où j'avais l'esprit. Mais à coup sûr il n'était pas chez moi ; non, il ne devait pas être chez moi pour qu'une telle énormité me soit échappée. Je vous prie, seigneur, de m'excuser. Vous m'avez dû prendre pour un sauvage, ou tout au tout moins pour un gallego.

PREMIER POÈTE. Vous êtes tout excusé, seigneur ; ces absences m'arrivent à moi-même. La muse est jalouse et veut qu'on pense toujours à elle. C'est donc à une heure de relévée. Mon protecteur, le noble vicomte d'Altamira me l'a dit ce matin même en mettant son haut-de-chausses.

DEUXIÈME POÈTE. Et le seigneur vicomte est-il pour ou contre ?

PREMIER POÈTE. Il est indifférent. Et en vérité, quelque égards que je lui doive, j'avoue que cela ne me plaît pas. Je veux qu'on soit pour ou contre. Moi je suis pour.

DEUXIÈME POÈTE. Ah !

PREMIER POÈTE. Oui, et vous allez comprendre. Que l'expédition se fasse c'est un beau sujet de sonnet.

DEUXIÈME POÈTE. Oui. Et d'ode également.

PREMIER POÈTE. D'ode, non. Je l'avais cru d'abord et j'en comprends la remarque ; mais après réflexion, j'ai vu que je me trompais. L'illustre doña Angèle Sigea est de mon avis.

DEUXIÈME POÈTE. Et quelles raisons donne la célèbre dame ?

PREMIER POÈTE. Des raisons péremptoires, une ode veut du mouvement lyrique. Or, ici le mouvement lyrique fait défaut. Il faudrait inventer une tempête, et une tempête en poésie n'a plus rien de galant. Le sonnet, au contraire, s'accommode fort bien de la placidité dans l'art. Je dis plus, sans placidité dans l'art point de sonnet possible. Je présume que vous y êtes. Premier quatrain la mer — la mer calme ; — deuxième quatrain le départ ; premier tercet la traversée, et enfin deuxième tercet le triomphe ou la chute.

DEUXIÈME POÈTE. En effet, il n'y aura que le dernier vers à changer.

PREMIER POÈTE. Je vois que vous m'avez compris. J'ai justement fait ce double vers en venant ici :

Et par les flots ce grand esprit vainquit la tombe.

ou bien :

Et dans les flots cet insensé trouva la tombe.

Je crois que le vicomte d'Altamira les approuvera. Lequel préférez-vous ?

DEUXIÈME POÈTE. Ma foi, seigneur, pardonnez-moi de ne le point dire. Don Pâris n'eût su que faire de la pomme s'il avait eu devant lui deux doña Vénus.

PREMIER POÈTE. J'accepte le compliment, parce que la critique, quand elle est juste, n'a rien qui me blesse... Oui, je voudrais, à la fois, que ce Génois-là découvrit le Cathai et sombrât dans la mer ténébreuse. Mais c'est impossible et il n'y faut point penser. Toujours est-il que je fais des vœux pour son départ.

DEUXIÈME POÈTE. Moi aussi; le reste importe peu.

PREMIER POÈTE. Oui, l'art n'est pas intéressé aux conséquences.
(Ils s'éloignent.)

SCÈNE VI.

UN THÉOLOGIEN, UN ÉRUDIT, UN NAVIGATEUR, UN GÉOGRAPHE.

LE GÉOGRAPHE. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement, il n'a pas de spécialité.

LE THÉOLOGIEN. Oui. Et qui n'est pas spécialité, pour moi n'existe pas.

L'ÉRUDIT. Il n'est aucun homme sensé qui ne soit de cet avis.

LE THÉOLOGIEN. À l'université de Salamanque, l'illustre seigneur Villa-Sandino, premier professeur de droit ecclésiastique a coutume de dire... — Ah! l'on ouvre les portes nous allons bientôt entrer; — où en étais-je? .. je disais donc que l'illustre seigneur

Villa-Sandino, mon maître et mon ami, a coutume de répéter sans cesse ce dicton d'un ancien : *Timeo hominem uni libri*, je crains l'homme d'un seul livre. Cette maxime a réglé ma vie entière.

LE NAVIGATEUR. Pour moi, un navigateur qui est autre chose que navigateur n'est pas navigateur.

L'ÉRUDIT. C'est la même idée appliquée à un autre ordre de faits. Oûi, tout cela est parfaitement exact. Aussi, sans vouloir me mettre en scène — ce qui a toujours un côté fâcheux — je dirais que j'aurais de moi une idée presque méprisante si j'avais consacré ma vie à des occupations diverses. Mais je n'ai point cela à me reprocher, l'érudition a occupé, occupe et occupera tous mes instants.

LE THÉOLOGIEEN. Eh! eh! seigneur, l'érudition est un vaste chaste champ. N'avez-vous pas dirigé vos recherches vers un but parfaitement délimité?

L'ÉRUDIT. Pardonnez-moi, seigneur, vers un but délimité de toutes parts. Je connais, sans faire exception pour une seule d'elles, toutes les infantes des Espagnes, depuis doña Conception, fille du roi don Pelagius jusqu'à doña Juaña, fille des très-hauts et très-puissants rois catholiques nos souverains régnants. Dates de la naissance et de la mort, caractère, goûts, travers, qualités, défauts, combien de mariées et avec qui, combien de nonnes et à quel couvent; je puis répondre sur toutes ces choses.

LE GÉOGRAPHE. C'est une belle science, et peu fouillée jusqu'ici. Vous avez dû vous donner bien du mal.

L'ÉRUDIT. On n'arrive à rien sans fatigue. Mais mes travaux me procurent aujourd'hui une récompense bien douce — la plus douce au cœur d'un savant — on fait quelque cas de moi dans le monde scientifique, et la meilleure preuve que j'en puisse donner, c'est que je suis de la junte.

LE THÉOLOGIEEN. Moi, seigneur, je suis peut-être plus sévère encore dans la délimitation parfaite d'une carrière. Je suis théologien. Mais quand on a fait choix d'une science, la première chose à faire c'est de s'adonner exclusivement à une des branches de cette science, dans cette branche à une seule partie, dans cette partie à un seul auteur, dans cet auteur à un seul livre, dans ce

livre à un seul chapitre, dans ce chapitre à une seule page, et dans cette page, seigneurs, dans cette page à une seule phrase. À force de creuser cette phrase, d'y réfléchir, de l'envisager, de la laisser pour la reprendre, on finit par en pénétrer admirablement le sens, et dès lors on possède en main une excellente massue. Je suis théologien; en théologie je n'ai étudié que les pères, et parmi les pères, le divin Lactance seul. Dans Lactance, c'est au traité *De creatione mundi* que je me suis exclusivement attaché; dans ce traité, je n'ai lu qu'un chapitre, le XX^e, et dans ce chapitre, la page antépénultième, qui renferme une phrase dont j'écraserai à la junte le pauvre insensé qui s'appelle maître Colomb. Permettez-moi de ne la point dévoiler. Vous comprenez les motifs de ma réserve, je compte sur un succès, et sans être trop vaniteux, je ne le voudrais pas déflorer par avance.

LE GÉOGRAPHE. Rien de plus naturel. Je connais, d'ailleurs, un autre théologien qui pense exactement comme vous, seigneur. Seulement, ce n'est pas — si ma mémoire m'est fidèle — Lactance qu'il a choisi pour sujet d'étude.

LE THÉOLOGIEN. Je sais de qui vous parlez. C'est de don Antonio de Quemija, n'est-il pas vrai? nous sommes élèves du même maître, et je m'honore de le compter parmi mes amis. Il a un frère que je connais moins, mais imbu des mêmes principes. Ce sont deux lumières; l'un a étudié Nicolas de Lyra et l'autre saint Augustin. Tous les deux ont terrassé le Génois à la première junte à Salamanque. Ils sont, du reste, à celle-ci, et leurs arguments ne sauraient aujourd'hui être moins victorieux qu'hier.

LE NAVIGATEUR. Savez-vous si le savant jurisconsulte Fernando de Rojas est aussi parmi les juges? Son traité sur le gigantesque oiseau Rock est très-remarquable.

LE GÉOGRAPHE. Don Fernando est de la junte, et j'en suis bien aise. Pourtant je n'aime pas beaucoup un jurisconsulte qui s'occupe des oiseaux.

LE THÉOLOGIEN. Je suis de cet avis, seigneur, tout à fait de cet avis.

LE NAVIGATEUR. Permettez. L'étude est faite au point de vue exclusif du droit maritime. C'était le lot d'un jurisconsulte. Rojas y discute si un capitaine de navire dont le vaisseau a été enlevé

dans les nues par l'oiseau Rock est coupable, envers son armateur, de mauvaise navigation. Est-il coupable d'imprudence, ou y a-t-il seulement fatalité; en d'autres termes, au cas peu probable où il en réchapperait, serait-on fondé à le poursuivre en justice? La chose est grave et méritait examen. Ce livre rendra de grands services.

LE THÉOLOGIEN. Oui, oui, et je me range à votre avis. L'oiseau Rock est un argument sans réplique et qui trouve naturellement sa place au sujet de la mer ténébreuse... Seigneurs, j'aperçois sur sa mule l'éminentissime grand cardinal, je crois que l'on va bientôt nous introduire. Vous voterez contre?

L'ÉRUDIT. Naturellement. Comme tout le monde.

LE NAVIGATEUR. Oui, on préjuge que si cet aventurier obtient six voix sur cent, il pourra s'estimer heureux. Le malheur, c'est que la Reine le protège.

LE THÉOLOGIEN. La Reine le protège, mais la Reine a de la sagesse. Au surplus, le directeur de Leurs Altesses, le révérendissime archevêque de Grenade est toujours hostile à ce projet insensé. — Seigneurs, on a ouvert. — Et, faut-il l'avouer, je compte aussi sur le Saint-Office.

SCÈNE VI.

(La foule entrant dans le palais.)

COLOMB, DIÉGO-COLOMB, CHRISTOVAL SANTILLAN, MARTIN ALONZO PINZON, DON LUIZ DE SANTANGEL, receveur, pour l'Aragon, des droits ecclésiastiques.

PINZON, à Colomb. Seigneur, nous l'emporterons!

COLOMB, avec tristesse. Dieu vous écoute, Pinzon! mais je ne l'espère pas. Entendez ces rumeurs.

PINZON. Ah! que m'importe! je vous dis que nous l'emporterons! La Reine est pour nous!

COLOMB. Elle était pour nous à Salamanque, pour nous à Baza, et cependant... Martin, votre main! (Il presse la main à Pinzon.) Vous

me rappelez le Prieur avec votre enthousiasme ardent! O mes premiers amis sur la terre d'Espagne, nul ne vous a dépassés dans votre foi!...

SANTANGEL, avec un peu d'amertume. Don Christophe, ceux de vos amis venus plus tard ont toujours agi selon leurs forces.

COLOMB, lui prenant les mains. Ne nous méprenons pas, seigneur de Santangel! que ma gratitude soit moins ardente pour vous que pour Pinzon, ce n'est pas ce que je veux dire. Mais Pinzon et Marchena ont été ici mes premiers croyants... je puis être aussi reconnaissant pour d'autres, je ne saurais aimer personne comme eux! Montons. (se retournant.) Viens-tu, Diégo?

DIEGO. Mon père, je vous suis. (A Christoval.) Et tu dis qu'elle assistera à la junte, Christoval!...

CHRISTOVAL. Aussi vrai que je ne suis plus moine! Je tiens le renseignement du sommelier du palais, avec qui je me suis lié.

DIEGO. Du sommelier...

CHRISTOVAL. Oui... Mes petites aventures ont attiré sur moi l'attention... et par-ci par-là, j'ai fait des amitiés agréables.

DIEGO. Oh! la revoir! la revoir!... Et ensuite la mort si on veut!... Depuis un mois vivre là, comme par le passé, près d'elle, et n'avoir pu encore l'apercevoir!... Oh! Christoval! Christoval!...

(Ils entrent.)

SCÈNE VII.

(La foule continuant d'entrer.)

LE COMMAMDEUR BOBADILLA, DON ALVAR DE CORVERA.

BOBADILLA, à un gentilhomme qui entre. Don Pedro! j'ai votre parole.

LE GENTILHOMME. Soyez tranquille, seigneur commandeur.

BOBADILLA, à un bourgeois. Mendez, je compte toujours sur vous, n'est-ce pas?

LE BOURGEOIS. En toute sûreté, Excellence, en toute sûreté.

(Il entre.)

BOBADILLA, à un gentilhomme âgé. Souvenez-vous de votre promesse, don Blas... (A un autre.) Seigneur de Medilla, venez ici que je vous parle. (Il cause bas avec Medilla pendant que la foule continue d'entrer.) Ainsi, c'est entendu.

MEDILLA. Oui, pardieu! Votre cause est celle de tous les hidalgos!...

BOBADILLA. Vous dites plus vrai que vous ne croyez. — Merci. — A tout à l'heure.

(Medilla entre.)

BOBADILLA, à Corvera. Eh bien, don Alvar, que vous en semble?

CORVERA. Qu'il est perdu.

BOBADILLA. C'est assez mon avis. Il a cinq voix sur cent. C'est le rejet en masse, et les cachots de la sainte Inquisition ce soir.

CORVERA. Et c'est pour moi doña Maria!

(Ils entrent. — La toile tombe.)

FIN DU TROISIÈME TABLEAU.

QUATRIÈME TABLEAU.

LA SCIENCE.

Une salle circulaire, avec des gradins en amphithéâtre. — Sur le côté, à droite, deux grands fauteuils mauresques; au-dessous des fauteuils, un fauteuil moins grand, sur une estrade très-basse. — A côté, deux chaises et deux tables. — Quelques sièges sont occupés.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTOPHE COLOMB, DIÉGO COLOMB, MARTIN-ALONZO
PINZON, QUELQUES MEMBRES DE LA JUNTE.

RAMON LIBREJO, théologien, à Juan de Porillo, son voisin. J'entends les pas des massiers. Voici la docte Université.

JUAN DE PORILLO. Vous dites, seigneur?

RAMON LIBREJO. Mon voisin est sourd, c'est fâcheux. (Voyant arriver deux massiers.) Je ne m'étais pas trompé!

LES DEUX HÉRAUTS, placés à côté de la porte. La doctissime et révérendissime université de Salamanque!...

(L'Université, précédée de ses massiers et suivie de ses appariteurs, entre en robes rouges, et prend place au premier rang.)

2 5

RAMON LIBREJO. Ah! j'aperçois le seigneur directeur du collège d'Alcantara. Il faut que je le salue.

(Il se lève et échange un salut avec une des personnes qui viennent d'entrer.)

LES DEUX HÉRAUTS, annonçant. L'illustrissime doyen de Compostelle, secrétaire du premier ministre!... Don Antonio Blaniardo!... Don Lucio Marineo!... Don Juan Scriba!... Don Pablo Olivieri, secrétaire de la nonciature apostolique!... Monsignor Antonio Geraldini!... Monsignor Bartholomeo Scandiano, nonce apostolique!... Don Luiz de Santangel, receveur pour l'Aragon des droits ecclésiastiques!... Don Alonzo de Quintanilla, surintendant des finances de Castille!...

DON RODRIGO BEBIDA, à don Juan de Coronel. Ce sont tous nobles gens de spécialité. L'aventurier a peu de chances de réussite.

DON JUAN DE CORONEL. Oui, oui. La junte est bien composée. Voici le grand cardinal ..

LES DEUX HÉRAUTS. Son Eminence excellentissime et révérendissime don Pedro Gonzalès de Mendoza, grand cardinal des Espagnes, grand chancelier de Castille!... La suite de Son Eminence!...

DON JUAN DE CORONEL. Les Rois ne vont pas tarder.

LES DEUX HÉRAUTS. Son Excellence don Fernando de Talavera, archevêque de Grenade, président de la junte!... L'illustrissime docteur en droit don Rodrigo Maldonado de Talavera, régidor de Salamanque, assesseur de l'excellentissime seigneur Président!... Les greffiers!...

(Le Président et l'assesseur vont s'asseoir au bas des trônes avec les greffiers. Ils sont salués et saluent.)

DON FABRICE. J'entends les trompettes. Voici la cour.

(Tout le monde se tait. Un bruit de trompettes se fait entendre. Il augmente peu à peu. Quatre hallebardiers entrent et se placent de chaque côté de la porte. Les hérauts se mettent devant eux, heurtent le plancher de leurs hallebardes et crient: LES ROIS! Peu après entrent deux trompettes qui se mettent de chaque côté de la porte et sonnent. Don Ferdinand, roi d'Aragon, et doña Isabelle, reine de Castille, arrivent suivis de dames et de gentilshommes. Ils vont s'asseoir sur les grands fauteuils mauresques. On ferme les portes. Doña Maria de To-

lède est parmi la suite de la Reine. Elle sourit à Diégo Colomb en rougissant. Diégo, pâle, ému, la regarde avec passion.)

SCÈNE II.

DON FERDINAND, roi d'Aragon; DOÑA ISABELLE, reine de Castille;
DOÑA MARIA DE TOLÈDE; Le commandeur BOBADILLA; MEMBRES
DE LA JUNTE ET SPECTATEURS.

DON FABRICE, à don Pablo. Voulez-vous voir doña Maria?

DON PABLO. Oui, montrez-la moi!

FABRICE. Au troisième rang, derrière la Reine... Ah! la marquise de Moya vous la cache! la brume devant Phœbé!! Tenez, regardez-donc, regardez-à présent!

PABLO. Oh! adorable! adorable!! Doña Cypris en personne!...

FABRICE. L'avez-vous vu sourire au fils du Génois?... ils rougissent tous deux. Bravo! vive l'amour!... La Reine va parler.

LA REINE, au roi. Sire, Votre Altèsse veut-elle daigner prendre la parole pour expliquer notre présence?

LE ROI. Votre Altèsse ne désire-t-elle point la prendre elle-même? Dois-je, en d'autres termes, m'expliquer pour nos royaumes de Castille et d'Aragon, ou seulement pour mon royaume d'Aragon, et en mon nom personnel?

LA REINE. Pour l'Aragon et la Castille, sire. Votre Altèsse est trop courtoise, je ne saurais parler après elle.

LE ROI, après avoir salué la Reine. Messieurs les membres de la junte, nous avons réuni en assemblée extraordinaire et particulière les illustrissimes, savantissimes et discrètes personnes de vos seigneuries, pour conférer au sujet des propositions que le sieur Christophe Colomb, Génois d'origine et navigateur méritant, est venu nous faire. Nous ordonnons et exigeons que ces propositions soient, en nos présences, étudiées, raisonnées, discutées avec l'impartialité la plus parfaite, ce pourquoi nous avons voulu assister à cette joute scientifique, à seule fin de nous instruire par nous-mêmes de la valeur des offres sus-désignées, ce que nous n'avons pu faire à Salamanque et à Baza, lors des deux

premières assemblées réunies dans le même but. Et, maintenant, nous remettons la présidence des débats au révérendissime archevêque, notre féal et ami don Fernando de Talavera que Dieu garde. Amen. J'ai parlé pour et au nom de Castille et Aragon réunis.

(Il s'assied.)

FERNANDO DE TALAVERA. Je remercie humblement Leurs Altesses de l'honneur qu'elles me font. Mais elles me permettront de le récuser. Hostile aux projets du sieur Colomb, je ne saurais prendre sur moi de diriger impartialement la discussion. Avec l'autorisation de nos glorieux Rois, je remettrai donc, comme à Baza, le fauteuil de la présidence à mon assesseur le révérendissime docteur en droit, régidor de Salamanque.

(Les Rois font un signe d'approbation. Talavera s'incline, quitte sa place et va s'asseoir parmi les simples membres de la junte. Don Rodrigo Maldonado de Talavera prend possession du fauteuil de la présidence.)

DON RODRIGO MALDONADO DE TALAVERA, il salue. Les débats vont commencer. Greffier, lisez le procès-verbal de la junte de Baza.

PEDRO BAZOFIA, greffier. *In extenso*, révérendissime Seigneurie, ou seulement les conclusions d'icelui?

RODRIGO MALDONADO DE TALAVERA. Les conclusions seulement, puisqu'on va reprendre toute la discussion.

DON DIEGO CUCHILLO, membre de la junte, à don Juan Pollero, son voisin. Voilà qui ne vaut rien pour l'aventurier. Hum!.... hum!... si je me souviens bien de ce rapport, il n'aidera pas à son succès.

JUAN POLLERO. Oui, oui. Tant mieux!... Chut! écoutons.

PEDRO BAZOFIA, greffier, lisant. Attendu que... etc... etc... etc... Attendu d'autre part que... etc... etc... etc... Attendu également que... etc... etc... etc... Sur la proposition de la Commission chargée spécialement d'étudier les offres du sieur Colomb (Christophe), Génois, navigateur et géographe; sur la proposition de la sous-commission, etc... etc... etc... la junte, à l'unanimité des suffragès, adoptant dans toute sa teneur les conclusions de la junte illustrissime tenue au même effet à Salamanque, déclare que ces dites propositions reposent sur une base fautive et imaginaire, leur auteur affirmant comme vrai ce qui est impossible.

Fait à Baza, le jour de la fête de sainte Luce, de l'an de grâce quatorze-cent quatre-vingt onze. Suivent les signatures.

(Le greffier s'assied.)

DON RODRIGO MALDONADO DE TALAVERA. Seigneur Colomb, n'avez-vous aucune protestation à faire contre le procès-verbal qu'on vient de lire? Reconnaissez-vous que tout, dans l'examen de vos projets, s'est loyalement et impartialement passé?

COLOMB. Je le reconnais.

DON RODRIGO DE TALAVERA. C'est bien. Veuillez donc dire quelles sont vos offres. (A la Junte.) J'avertis l'assemblée que les membres seuls de la junte, et en aucune façon les simples spectateurs ont le droit de faire des objections. (A Colomb.) Seigneur...

(Il lui fait signe de parler.)

COLOMB, se levant. Un mot d'abord, seigneur. (Se tournant vers les Rois.) Avant d'expliquer pour la troisième fois mes plans en public, je supplie, à mains jointes, Leurs Altesses, les glorieux Rois Catholiques, de me faire une grâce. Que leurs augustes Seigneuries daignent aujourd'hui statuer définitivement sur mon sort, que mes offres soient, avant la dissolution de cette junte irrévocablement agréées ou irrévocablement rejetées. (A la Reine.) Madame, je me mets particulièrement aux pieds augustes de Votre Altesse!

LA REINE, avec douceur. Seigneur Colomb, votre désir est plus que juste. Ce nous est presque un remords que vous soyez amené à l'exprimer ici. Nous vous donnons notre parole royale que vous verrez, avant de sortir de cette enceinte, adopter ou éliminer vos projets. Et nous ajouterons que nous avons l'espérance de les voir adopter.

COLOMB, tristement, à mi-voix. Que de fois on m'a dit ces mots-là, et pourtant! .. (Haut.) Seigneurs, je suis aux ordres de la junte.

DON CHRISTOVAL, à don Fabrice. La Reine sourit à Doña Maria... c'est particulier. Approuverait-elle complètement l'escapade, par hasard?

DON FABRICE. En effet, j'ai remarqué... Mais où donc est Pinzon. L'apercevez-vous?

DON CHRISTOVAL. Parmi les navigateurs. Là-bas, à droite.

DON FABRICE. Merci.

DON FERNAND. Chut, messieurs!... on commence... Écoutons.

DON RODRIGO DE TALAVERA. Je crois, seigneur Colomb, que vous devez ouvrir la discussion par l'exposé de vos idées. On formulera les objections au fur et à mesure qu'elles s'offriront. Vous y répondrez ensuite.

COLOMB, salue. Le projet que je vais avoir l'honneur de développer devant Leurs Altesses les Rois et devant les illustres membres de cette docte assemblée est le suivant : Aller aux Indes par l'Occident et découvrir, s'il en existe, les terres inconnues interposées entre nous et ces contrées. Mon projet est basé sur ceci que...

DON JOSÉ DE LEÑA, théologien. Un instant. Je demande la parole pour une proposition qui va, si elle est adoptée — et elle ne peut manquer de l'être — abrégér considérablement les débats. La théologie étant la science par excellence, et tout ce qui va à l'encontre de la théologie étant faux, examinons au préalable si ledit projet n'est pas en opposition avec la théologie. S'il est en opposition avec la théologie, il est nécessairement absurde, et rien ne serait plus inutile que de perdre du temps à l'examiner; je dis plus, ce serait anti-chrétien et hérétique. Or, je me fais fort d'établir, par majeure et mineure, que ledit projet choque non-seulement la théologie transcendante, mais encore les plus simples éléments de théologie. (Déclamant.) Le Psalmiste, en effet, dans le XI^e de ses psaumes divins, ne dit-il pas...

LE DOMINICAIN DIEGO DE DEZA, l'interrompant. Je demande la parole. Nous sommes ici pour discuter une question cosmographique et non une question théologique. L'argument que vous venez d'entendre n'est pas sérieux...

DIVERSES VOIX. Oh! oh! — Pas sérieux! — Qu'est ce à dire! — Vous insultez aux livres saints! — Comment! — Le Psalmite!...

DIEGO DE DEZA. Qu'on me laisse parler!... J'ai l'honneur d'enseigner la théologie au collège de Saint-Etienne; on me reconnaît quelque valeur en la science de Dieu. Eh bien, je dis que cette façon de comprendre la théologie est étroite; sans valeur et illogique, que.....

VOIX DE THÉOLOGIENS. Assez! assez! — Le Saint-Office!...

VOIX DE DOMINICAINS. Qu'on n'interrompe pas!

LE DOMINICAIN PEDRO D'AMERIA, supérieur du collège de Saint-Étienne. Je supplie sa seigneurie l'illustissime Président de permettre à mon révérend fils, le frère Diego de Deza, de développer sa proposition.

VOIX DIVERSES. Non! non! — Oui! oui!...

DON RODRIGO DE TALAVERA, sur un signe de la Reine. Leurs Altesses les Rois réclament le silence pour laisser s'expliquer le révérend orateur.

DIEGO DE DEZA. Je rends grâce à Leurs Altesses. Je dis que l'argument formulé tout à l'heure est sans portée. La théologie est basée sur la philosophie. Mais la philosophie nous enseigne à tenir notre perspicacité en défiance; ce qui, à première vue nous semble faux, nous apparaît souvent vrai après mûr examen; ne cédon's pas aux apparences, allons au fond. Au lieu de proscrire de parti pris une idée qui nous surprend, étudions-la dans tous ses détails, et alors que nous la connaissons bien, mais alors seulement, voyons si elle est une inspiration mauvaise ou si elle émane vraiment de Dieu.

VOIX DIVERSES. Oui, oui! passons aux détails! — les détails!...

CHOEUR DE THÉOLOGIENS. C'est absurde! absurde!...

(La Reine fait à Diego de Deza un signe de remerciement.)

RAMON LIBREJO, théologien, à Juan de Porillo, son voisin. Avez-vous vu? la Reine l'a remercié par geste. Je vous affirme que j'ai surpris un geste de la Reine, le remerciant.

JUAN DE PORILLO. Oui, oui! Écoutons! chut! paix!...

RAMON LIBREJO. C'est prodigieux comme cet homme est sourd. J'ai envie de changer de place.

DON RODRIGO DE TALAVERA. Maître Colomb, reprenez votre discours.

COLOMB. Mon projet, dis-je, est d'aller aux Indes par l'Occident. Je m'appuie pour cela sur...

LUIZ POLLERO, théologien. Et d'abord les Indes existent-elles?... Qu'est-ce que les Indes?

COLOMB. Un voyageur vénitien, Marco Polo, les a longuement décrites. Il y avait fait, avec son fils, un séjour de quinze ans, et...

VOIX DIVERSES. Oui, passons. — C'est admis.

LUIZ POLLERO. Admis, admis !... voilà comme on s'arrête aux détails !...

DON RODRIGO DE TALAVERA. Seigneur Colomb, veuillez continuer.

COLOMB. Je m'appuie pour démontrer la logique de mon entreprise sur ce point indiscutable que la terre est ronde...

VOIX DIVERSES. Oh ! oh ! — Ah ! ah ! — La terre est ronde. — C'est ici que je vous attendais ! — Peut-on émettre de telles absurdités ! — C'est trop plaisant !...

DON RODRIGO DE TALAVERA. Messieurs ! un peu de silence ! Je comprends ces clameurs. Mais quelque déraisonnables que puissent paraître les paroles que nous avons entendues et celles que nous allons entendre, nous sommes ici pour les discuter et non pour les couvrir de huées sans les avoir soumises à l'examen.... Vous disiez donc, seigneur Colomb, que la terre est ronde.

VOIX DIVERSES. C'est de l'hérésie ! — Et le bon sens ! — Faites appel à vos yeux.

DON RODRIGO DE TALAVERA. Encore une fois, je réclame un peu de silence. Que chacun formule isolément ses objections. Nous n'arriverons à rien sans cela.

DON JOSÉ DE LEÑA, théologien. Oui, oui. Je commence. La terre n'est pas ronde et ne peut être ronde. Le Psalmiste dit, en effet, que Dieu étendit le ciel comme une peau, « *extendens cœlum sicut pellem.* » Or, cette phrase n'aurait pas de sens si la terre était ronde, je dis plus, elle serait mensongère ; mais les livres saints ne sauraient être mensongers, donc la terre n'est ni ne peut être ronde. Voilà en abrégé ce que je voulais développer, il n'y a qu'un instant, lorsque j'ai été si inopinément interrompu.

VOIX DIVERSES. Bravo ! bravo ! — Très-bien ! — Oui ! oui !

DON GARCIA CEPILLO, gentilhomme. Je ne suis pas théologien, mais je n'ai pas besoin de théologie pour prouver que la terre n'est pas ronde. Il suffit à tout le monde d'ouvrir les yeux et de regarder autour de soi. Où voit-on que la terre soit ronde ? En vérité, il est plaisant de discuter de telles balivernes. Discuterait-on qu'il est nuit en plein midi, s'il plaisait à un gentilhomme castillan de le soutenir ? Il est bon d'être Génois et fils de cardeur de laine.

DON RODRIGO DE TALAVERA. Seigneur don Garcia, gardez-vous de toute personnalité blessante.

JUAN CĀRPETA, théologien. La terre n'est pas ronde. Pour prouver mon affirmation, je ne veux pas m'appuyer comme l'honorable gentilhomme qui vient de parler sur le simple bon sens. Je le pourrais, je m'y refuse. J'ai, en effet, des arguments d'une bien autre valeur, et vous serez tous de mon avis, messieurs, quand vous saurez que c'est de Lactance, du divin Lactance que je les tire. Voici la phrase de ce père : « Est-il rien de plus absurde que de supposer qu'il peut exister une partie du monde où tout est à l'envers, où les arbres poussent de haut en bas, tandis qu'il pleut, il neige, il grêle de bas en haut. » J'en conclus de là que la terre n'est pas ronde.

VOIX DE THÉOLOGIENS. Très-bien ! très-bien ! — Saint Augustin est de l'opinion de Lactance.

DON ANTONIO DE QUEMIJA, théologien. Nicolas de Lyra est plus explicite encore.

JOSE DE BRAÑIA, érudit. Les païens sont aussi de l'avis des pères de l'Église. Voici mon argument.

VOIX DIVERSES. Parlez ! parlez ! — Que disent les païens ?

JOSE DE BRAÑIA. Don Lucius Annæus Seneca, dans les SUASORIÆ, pose la question suivante : « *Alexandre s'embarquera-t-il sur l'Océan, L'INDE ÉTANT AU BOUT DU MONDE, AU DELÀ DUQUEL COMMENCE LA NUIT ÉTERNELLE ?* » C'est concluant.

VOIX DIVERSES. Parfait ! — la terre n'est pas ronde.

DON RODRIGO DE TALAVERA. Seigneurs, un peu de silence !... Que chacun parle à son tour !...

COLOMB. Personne n'a plus rien à objecter ?

VOIX DIVERSES, rires, exclamations. Il n'en est pas besoin ! — Ah ! ah ! — Voilà qui est trop fort !

COLOMB. Je dis que la terre est ronde et je vais le prouver. Mais d'abord, afin de répondre à la fois à toutes les objections, je demanderai quelle forme a la terre si elle n'est pas ronde.

VOIX NOMBREUSES. Elle est plate ! voilà une question ! On se moque de nous !

JUAN CĀRPETA, théologien. Je m'en rapporte à Lactance !

COLOMB. On me répond que la terre est plate. Ce n'est pas

émettre une opinion complète, les objets plats sont de formes diverses. Quelle est la forme de la terre?

EUGENIO MANCERA, cosmographe. La terre est un cercle aplati, borné par une masse d'eau incommensurable.

LUIZ DE RANILLA, géomètre. La terre est bornée par une masse d'eau incommensurable, mais elle n'est pas circulaire, c'est un carré parfait. Tout le démontre.

FRANCISCO BOLINA, astronome. C'est une erreur; la terre est circulaire; l'horizon en est la preuve. Seulement la quantité d'eau marine n'est pas infinie, elle est évidemment égale à la 7^e partie de l'étendue solide de ce monde.

PLUSIEURS VOIX, autour de l'orateur. Rien n'est plus clair... Voilà qui est certain.

AUTRES VOIX. Développez votre idée!

FRANCISCO BOLINA. Après le 7^e jour, Dieu se reposa; la semaine a 7 jours; le candélabre de l'arche avait 7 branches; l'homme le plus juste pêche 7 fois par jour; le sage dit, qu'avant de parler, il faut tourner la langue dans la bouche 7 fois; Rome avait 7 collines; enfin le croissant a régné en Espagne 777 ans ou 7 siècles, 7 dixièmes de siècle et 7 ans. Il me paraît inutile de multiplier les preuves établissant qu'il est dans la nature un nombre par excellence et que 7 est ce nombre. Or, la terre est le chef-d'œuvre de Dieu; donc le nombre 7 est dans son essence; en d'autres termes, elle a été nécessairement divisée en sept parties dont six pour être cultivées correspondant aux six jours ouvrables, et une pour la navigation correspondant au dimanche. Je ne crois pas ce raisonnement réfutable, et il est si simple et si lumineux, qu'un enfant lui-même le comprendrait.

VOIX DIVERSES. Tout cela est évident! — Parfait! — Divin!
(On félicite l'orateur.)

DON FERNANDO COLUMPIO, théologien. Sublime! en vérité. Sublime! Ah! beaucoup de science mène à Dieu!

DON RODRIGO DE TALAVERA. Personne n'a plus rien à dire sur la forme de la terre?

JUAN CARPETA, théologien, glapissant. Je m'en tiens à Lactance!...

COLOMB. J'ai dit que la terre est ronde, j'ajoute qu'il est contraire au bon sens de la supposer soit plate et circulaire, soit

plate ou carrée, soit en un mot de toute autre forme que sphérique.

VOIX DIVERSES. Oh! oh!... voyons un peu!... Chut! Paix... Ecoutez!

COLOMB. Si la terre était plate, que deviendraient les eaux de mers placées aux bords de la terre? Elles tomberaient dans l'espace, et depuis longtemps les océans seraient taris. Sphérique, au contraire, on conçoit qu'elle groupe et retienne autour de son centre les plaines liquides qui couvrent une partie de sa surface. Une goutte d'eau s'arrondit et retient dans une même sphère d'action les fractions de goutte qui la composent. La terre est un grain de sable portant à ses flancs une goutte d'eau, et jeté par la main de Dieu dans l'espace infini.

LE NAVIGATEUR HENRIQUE NOCLOS. Des phrases! des phrases! que tout cela. Fournissez des preuves!

LE THÉOLOGIEU JUAN CARPETTA, glapissant. Je m'en tiens à Lactance!...

COLOMB. Les preuves sont nombreuses. Un navigateur m'en demande, je vais lui en donner. Quand deux vaisseaux en mer s'aperçoivent, la première chose qui apparaît à chacun d'eux, c'est le sommet du grand mât de l'autre, puis le milieu, puis les flancs du navire. N'en résulte-t-il pas que les vaisseaux naviguent sur une surface sphérique, que leur trajectoire est une courbe! Si cela n'était pas, si la mer était plane, serait-ce le sommet des mâts, la partie la plus grêle des bâtiments que l'on apercevrait la première, et non la partie la plus volumineuse, les sabords?

VOIX DIVERSES. En effet! — Oui! — Il y a du vrai! — J'ai observé le fait.

RAMON CHICUELO, érudit. Je ne suis jamais allé sur mer. Cette prétendue preuve ne saurait me convaincre. Qu'on me donne des preuves générales.

COLOMB. Quelle ville habitez-vous, seigneur?

RAMON CHICUELO. Barcelone. Mais je ne suis jamais sorti du port, je n'admets pas votre preuve, je ne puis ni ne veux la vérifier.

COLOMB. Il ne vous est pas nécessaire de quitter Barcelone pour voir qu'elle est concluante. Montez sur le mont Joux, qui est à

l'entrée de la rade, si je ne me trompe, et regardez la haute mer. Tous les navires que vous verrez s'approcher du mouillage en venant de l'horizon, se montreront à vous comme je viens de le dire.

PLUSIEURS VOIX Parfaitement! — Rien n'est plus juste! — Oui! — Non! — C'est impossible! — Si! si! — Parlez! parlez!...

LE THÉOLOGIEN JUAN CARPETTA, glapissant. Je m'en tiens à Lactance!...

LE GÉOGRAPHE JOSE LLAVERO. J'habite Madrid. Je n'ai jamais vu la mer, je ne désire pas la voir. Je ne nie pas le fait du sieur Colomb, je dis seulement que pour moi et pour tous ceux qui comme moi vivent dans l'intérieur des Espagnes — et je crois que la majorité de cette junte est dans ce cas — un tel fait ne saurait nous convaincre.

DON JUAN PORRAZO, gentilhomme. En effet! très-bien! Je me range à ce sage avis. D'autres preuves! d'autres preuves!

COLOMB. Et si je n'avais que celle-là?... Faudrait-il, parce qu'on n'en veut pas la vérifier qu'elle fût tenue pour nulle et ridicule!... Je croyais être devant des juges avides de vérité et non devant des hommes aveugles de parti pris.

RAMON LIBREJO, à J. de Porillo, son voisin. L'objection est forte. Le voilà cloué.

JUAN DE PORILLO. Oui, oui! silence! écoutons!

RAMON LIBREJO. Ah! j'oubliais! maudit sourd!

DON RODRIGO DE TALAVERA. Maître Colomb, donnez vos autres arguments. Vous le voyez, tout le monde écoute.

COLOMB. Ceux qui n'ont pas vu la mer, ont vu peut-être des éclipses de lune. Chacun sait comment se produit ce phénomène. La terre, corps opaque, s'interpose entre le soleil et la lune, et empêche les rayons de celui-là d'arriver à celle-ci. Suivant que l'éclipse est totale ou partielle, un cercle ou une portion de cercle noir, ombre de la terre, se dessine sur la lune. Si la terre n'était pas sphérique, comment, dans toutes les positions, son ombre serait-elle un cercle?

JOSE QUESERO, cosmographe. Il suffit, pour cela, qu'elle soit un cercle elle-même. L'ombre d'un cercle est un cercle.

PABLO NIEGA, érudit. Parbleu! c'est évident! Ah! ah! voilà des preuves!

COLOMB. L'ombre d'un cercle est un cercle dans un seul cas, c'est lorsque le cercle est parallèle au corps sur lequel il se projette. Dans les autres positions, elle est, suivant l'inclinaison du cercle, une ellipse plus ou moins allongée; dans la verticale enfin, elle est une ligne droite. (Moments de silence.) Je crois avoir prouvé que la terre est un globe.

VOIX DIVERSES. Mais pas du tout! — Nullement! — Si! si! — La terre est ronde! — C'est vrai! — Non! — Continuez!...

DON FERNANDO DE TALAVERA, archevêque de Grenade. Je demande la parole.

VOIX DIVERSES. Non! — Si! — Laissez parler!...

DON RODRIGO DE TALAVERA. L'illustrissime archevêque de Grenade a la parole.

DON FERNANDO DE TALAVERA. Messieurs, messieurs, songez à ce que vous faites!... Vous croyez discuter un point de science, vous vous trompez, c'est un point de doctrine. Au nom de Dieu, comme évêque du Christ, je proteste, je proteste de toute la force de mes convictions! de toute l'énergie de ma foi! Il en est, parmi vous, qui ne croient pas au danger parce qu'il n'est pas immédiat; ils se laissent égarer par leur raison orgueilleuse, par leur bon sens vaniteux, ils cèdent à des preuves prétendues probantes; qu'ils rétrogradent sur-le-champ, sinon tout est perdu. Aujourd'hui on admet que la terre est ronde, demain on admettra qu'elle tourne! Que deviendront alors les allégations de la Bible! Josué, le Soleil, Jéricho!... l'Eglise a reçu sa doctrine, unique, complète, invariable, tenez-vous-en à elle, c'est la loi! L'immutabilité est dans son essence, et la raison n'est faite que pour s'incliner devant la foi! L'hérésie couve dans ses propos.

VOIX DIVERSES. Oui! oui! — Non! non! — C'est juste! c'est très-juste! — Non! — Si! — Assez! assez! — Parlez!

DON RODRIGO DE TALAVERA. Messieurs, songez que Leurs Altesses sont présentes. La majorité de la junte admet-elle la sphéricité de la terre?... Nous allons voter par assis et levé.

Un grand nombre de membres se lèvent, la Reine se lève la première, le Roi se lève après hésitation.)

LA REINE. Que la junte nous permette de prendre part au vote, bien que simple spectatrice. Seigneur Colomb, nous croyons aux preuves irréfutables que vous avez données.

JUAN CARPETA, théologien, bas. Une aussi pieuse reine ! Où allons-nous !... (Haut.) Je m'en tiens à Lactance !...

DON RODRIGO DE TALAVERA. La majorité est pour. Seigneur Colomb, expliquez maintenant la suite de votre plan.

COLOMB, à la Reine. Altesse ! Madame ! Permettez à votre humble sujet, à votre enthousiaste admirateur de vous remercier de l'appui que vous lui donnez ! (A la junte.) Puisque la terre est un globe, si on navigue à l'Orient on doit nécessairement revenir au point de départ et arriver de l'Occident, *et vice-versâ*. Donc, en allant vers l'Occident, je dois rencontrer les Indes, que Marco Polo a visitées en suivant la route d'Orient.

JUAN LLAVERO, géographe. Rien n'est plus faux ! c'est une erreur ! Que fait le seigneur Colomb de la mer ténébreuse ? J'admets la sphéricité de l'univers, s'il y tient, mais la suppression de la mer ténébreuse, je ne l'admets pas.

LE NAVIGATEUR HENRIQUE NOCLOS. Oui, oui, la mer ténébreuse, que faites-vous de la mer ténébreuse ?

COLOMB. La mer ténébreuse n'existe pas.

LES COSMOGRAPHES. Ah ! ah ! c'est commode ! — Nier est un bon argument !

EUGENIO MANCERA, cosmographe. Je ferai remarquer au seigneur Colomb que les géographes arabes sont d'accord avec les géographes chrétiens sur l'existence, la nature et les dangers de cette mer.

JUAN LLAVERO, géographe. Oui. Lisez le shérif Edrysi, géographe nubien. Aux rapports de tous les navigateurs qu'il a consultés, à mesure qu'on quitte l'Océan pour approcher des eaux du Bahr-al-Talmet, on rencontre de forts courants, des eaux noires, et dans l'atmosphère la nuit.

FERNANDO DE ROJAS, jurisconsulte. Et l'oiseau Rock ? Où placez-vous l'oiseau Rock, sinon dans la mer ténébreuse ?

JOSE DE LLEÑA, théologien. Parfaitement ! Et Leviathan et Bébé-

moth ? Où les placez-vous ? Nierez-vous aussi leurs colères ? Les pilotes des Açores et des Canaries vous diront que leurs îles sont à peine à l'abri de leurs épouvantables fureurs.

COLOMB. Je suis allé aux Açores, je les ai habités. Les hommes instruits de ces îles savent ce qu'ils doivent penser de la mer ténébreuse. Ils croient peut-être l'Océan infini, mais ils ne lui prêtent aucun danger que ceux qui résultent de son étendue. Je croirais descendre au-dessous de ce que je vaudrais en réfutant des contes de matelots et de pêcheurs.

PLUSIEURS VOIX. Ah ! ah ! — Très commode ! — Parfait ! — L'oiseau Rock est une chimère ! — Non ! — Si ! — L'avez-vous vu ? — Il existe ! —

LUIZ DE RANILLA, géomètre. J'admets avec le seigneur Colomb que l'oiseau Rock soit un mythe. J'admets la rotondité de la terre. On n'est pas de meilleure composition, du moins je le crois. Si le seigneur Colomb va aux Indes avec un navire, comment en reviendra-t-il ? Arrivé à la ligne d'horizon, puisque la terre est un globe il descendra vers l'occident sur une pente ; je m'explique donc l'arrivée. Mais le retour, de quelle façon l'effectuera-t-il ? Il aura cette pente à remonter, je serais désireux de savoir comment il se propose de la gravir.

COLOMB. Je la gravirai comme j'aurai gravi la pente qui du point de départ m'aura conduit à la ligne d'horizon. L'on suppose que j'ai rencontré une pente à partir de cette ligne, mais on ne parle pas de la montée qui a précédé cette pente. Une fourmi qui se promène sur une orange fixe, ne descend qu'après avoir monté, et la force qui l'a aidée à arriver à la pente est de puissance exactement égale à celle qu'il lui faudra pour gravir cette pente, quand cette pente sera devenue au retour une montée de même inclinaison que la première.

PLUSIEURS VOIX. Très bien ! — Non ! — C'est faux ! — C'est vrai ! —

LE CARDINAL MENDOZA, au dominicain Diego de Deza. Nous triomphons !

DEZA. Oui, je crois sa cause gagnée. Les Rois ne le quittent pas des yeux.

LE CARDINAL MENDOZA. La Reine surtout.

JOSE LLAVERA, géographe. Mais les antipodes? Comment expliquez-vous les antipodes? Si la terre est ronde, ils existent! C'est force! Ah! ah! ah! trop drôle, trop drôle!.... (il rit).

COLOMB. Les antipodes existent...

JUAN CARPETA, théologien, glapissant. Je m'en tiens à Lactance!...

CHOEUR DE THÉOLOGIENS. Mais c'est de l'hérésie! — A quoi songe le Saint-Office!

COLOMB. Les antipodes existent, et comment il se fait que des hommes marchent, par rapport à nous, les pieds en haut la tête en bas, est chose facile à concevoir. Deux navires, nous le disions tout à l'heure, séparés l'un de l'autre par quelques milles d'étendue, ne sont plus sur un même plan; l'un et l'autre par rapport à la ligne médiane qui les sépare, sont considérablement inclinés; qu'au lieu d'aller l'un vers l'autre, ils s'éloignent l'un de l'autre, cette inclinaison augmentera et pourtant la navigation ne grandira en difficultés pour aucun des deux. Ce qui est vrai en deux points quelconques de leur trajectoire est vrai aussi à la limite; mais à la limite les navires occupent les extrémités d'un même diamètre, ou sont antipodes l'un à l'autre. A présent, au lieu de navires supposez des hommes, et vous aurez, sinon le motif donnant la cause du phénomène, au moins une explication plausible et simple de son existence incontestable.

VOIX DIVERSES. Bravo! bravo! bravo!... Sublime! Voilà le vrai! Voilà le vrai!

AUTRES VOIX. Sophismes! — Paradoxes! — Ah! ah! ah! — Et saint Augustin! — Et Nicolas de Lyra! — Hérésie! —

D. RODRIGO DE TALAVERA. Messieurs de la junte! vous perdez le respect! Du silence, du silence! Il est impossible de continuer.

JUAN CARPETA, théologien, glapissant. Je m'en tiens à Lactance!...

LE DOMINICAIN DIEGO DE DEZA. Le vote! le vote! nous demandons le vote!

VOIX DIVERSES. Jamais! — C'est absurde! — Si! — oui! — Le vote! — Non! —

D. RODRIGO DE TALAVERA. On va mettre aux voix la deuxième proposition comme on y a mis la première. Messieurs, levez-vous ou restez assis, suivant que vous êtes pour ou contre.

La Reine se lève, le Roi aussi, et une grande partie de la junte également.

LUIZ BARDOJA, cosmographe. Je m'avoue vaincu. Tout cela me paraît évident.

PEDRO RESORTE, cosmographe. Ma foi, moi aussi! c'est un grand homme.

HENRIQUE NOCLOS, navigateur, à Jose Espina, érudit. Il n'y a que la mer ténébreuse qu'il ne m'explique pas. Mais le reste est concluant.

LUIZ MAZORRA, érudit. Mais l'oiseau Rock! l'oiseau Rock!... Enfin!

DON RODRIGO DE TALAVERA. La majorité est favorable au seigneur Colomb.

LE DOMINICAIN DIEGO DE DEZA. Et une majorité formidable!

COLOMB. Altesses!... messieurs de la junte!... je suis vraiment ému... Permettez-moi de vous remercier hautement. Puisse la conviction qui m'anime passer tout entière dans vos cœurs!

DON RODRIGO DE TALAVERA. Seigneur Colomb, examinons maintenant, si vous le voulez bien, les avantages qui résulteraient selon vous des découvertes que vous prétendez faire.

VOIX DIVERSES. Oui! oui! — Les avantages! — En serons-nous plus riches! — Parlez!... — Inutile! cela ressort de soi!

COLOMB. Les avantages! ils sont infinis.

PLUSIEURS VOIX. Ah! ah! infinis! — C'est trop plaisant!

COLOMB. Si quelqu'un veut parler contre, je ne demande pas mieux, pour abrégér les débats, que de prendre la parole après lui.

VOIX DIVERSES. Oui, moi! moi! — Non! moi! — Laissez parler! (Don Miguel Hazanas, évêque de Gener, se lève.) Chut! — Silence! — (L'évêque se rasied.) Non! — Parlez! parlez!

DON MIGUEL HAZAÑAS, évêque de Gener. Je n'ai qu'un mot à dire. Lorsque le sieur Colomb alla offrir au Portugal sa prétendue découverte, on sait ce que l'illustrissime docteur Diego Ortiez de Cazadilla, évêque de Ceuta, répondit: « Au lieu de chercher à découvrir la route des Indes, il faudrait, si on la connaissait, tâcher de l'oublier. »

VOIX DIVERSES. Comment! — Pourquoi cela?

L'ÉVÊQUE DE GENER. Pourquoi? Parce que tenter par l'attrait de la nouveauté, les imaginations exaltées, c'est le vrai moyen

de dépeupler le royaume, c'est s'affaiblir au dedans lorsque l'ennemi est à nos portes, c'est employer à des tentatives vaines l'argent dont le pays a besoin.

VOIX NOMBREUSES. En effet! — Très-juste! — C'est évident!

LE COMMANDEUR BOBADILLA, à don Alvar de Corvera. Le Roi approuve, oui, le Roi approuve ces sages paroles. Je n'attendais pas moins d'un si grand prince. Ah! que ne suis-je de la junte! sang de Dieu!...

COLOMB. Personne ne dit plus rien?... Que le révérendissime prélat qui vient de parler me permette de lui répliquer que Dieu a fait les hommes tous frères et leur a enjoint de s'entr'aider. A ce point de vue, sa religion lui fait un devoir d'aller porter aux peuples barbares les vérités de la foi. Comme chrétien, il a donc défendu une mauvaise cause. Comme patriote, il a également fait mesquine et étroite une entreprise entre toutes grandiose. L'oisiveté est une conséquence de la paix, et la première condition de vitalité d'un état, c'est de la combattre. L'arrêter dès sa naissance c'est sauver la patrie. Ce ne sera point l'élite de la nation qui se lancera dans la voie que je lui ouvrirai, ce seront des hommes que la misère abâtardit et avilit dans leur pays, et que l'aisance rendra, lorsqu'ils rentreront en Europe, utiles et honnêtes.

VOIX NOMBREUSES. C'est vrai! — Très-juste! — Oui, oui!

UN MEMBRE DE LA JUNTE, à son voisin. Ah! cette fois, c'est la Reine qui approuve. Le Roi ne dit rien.

JUAN CARPETA, théologien, glapissant. Je m'en tiens à Lactance!...

COLOMB, continuant. J'apporterai à Dieu des âmes; aux Rois, des sujets; à l'Espagne, des richesses innombrables; à la science, des découvertes sans prix. Je décuplerai la gloire et la fortune de la Péninsule, je ferai grands parmi les plus grands les noms déjà immortels de nos glorieux princes.

VOIX TRÈS-NOMBREUSES, avec enthousiasme. Vos conditions! — Quelles sont vos conditions?

DON RODRIGO DE TALAVERA. Je crois inutile de faire voter le troisième point. La presque unanimité me semble adopter la manière de voir de l'impétrant.

UN THÉOLOGIEN, à son voisin. L'aventurier gagne du terrain !...
Ah! ah!...

LE VOISIN. Eh! eh! oui, oui, pas mal.

TROISIÈME THÉOLOGIEN. Oh! tout n'est pas dit. Attendons la fin.

VOIX NOMBREUSES. Les conditions!... les conditions!...

DON RODRIGO DE TALAVERA. Seigneur Colomb, dites à présent les conditions auxquelles vous voulez exécuter, au compte de Leurs Altesses nos glorieux Rois, le projet que vous avez en vue.

COLOMB. Voici mes conditions.

(Bruit.)

DON RODRIGO DE TALAVERA. Silence!... chut!...

VOIX DIVERSES. Écoutons! — Chut! — Paix!...

COLOMB. Je serai grand amiral de la mer Océane...

VOIX DIVERSES. Oh! oh! . .

DON RODRIGO DE TALAVERA. De grâce, un peu de silence!... laissez parler!...

COLOMB. J'aurai en cette qualité les mêmes rang et prérogative que le grand amiral de Castille.

VOIX DIVERSES. Oh! oh! oh!...

COLOMB. Je serai vice-roi des terres que je découvrirai.

VOIX PLUS NOMBREUSES. Oh! oh!...

COLOMB. Je recevrai royalement la dîme de toutes les richesses, diamants, perles, rubis, topazes, or, argent, fruits, épices, parfums, en un mot, la dîme de toutes les productions des régions que je gouvernerai.

(Murmures très nombreux.)

COLOMB. Mes charges, dignités, droits et dîmes se transmettront dans ma famille, héréditairement par droit d'aînesse.

PLUSIEURS VOIX. Pourquoi pas le trône des Indes? Demandez le trône des Indes! Ah! ah! ah!

(Rires nombreux.)

UNE VOIX. Et celui d'Aragon aussi!

UNE AUTRE VOIX. Et le trône de Castille!...

DON HENRIQUE DE MÉDILLA, gentilhomme. Mais cet homme perd le

sens. Il oublie qu'il n'est pas gentilhomme. Il réclame des privilèges, que seul un gentilhomme peut réclamer.

LE COMMANDEUR BOBADILLA, à don Alvar de Corvera. C'est du délire!... ce serait tuer la noblesse! On n'a pas exemple d'une telle folie.

JUAN CARPETA, théologien, glapissant. Je m'en tiens à Lactance!...

UN MEMBRE DE LA JUNTE, à son voisin. Le Roi confère avec la Reine. Je crois que Son Altesse va parler. Non, elle se rassied. C'est fâcheux.

LE VOISIN. Oui, oui, silence! Écoutons. Laissez-moi écouter.

LE COMMANDEUR BOBADILLA, à don Alvar de Corvera. Mais que font donc Leurs Altesses! Qu'elles parlent donc! Qu'elles protestent! Cet homme est fou!

VOIX NOMBREUSES. Il faut lever la séance! — C'est de l'insanie! Le fils d'un cardeur de laine! un Génois!... — Encore s'il était gentilhomme!

UN MEMBRE DE LA JUNTE, à son voisin. Les Rois se taisent. Que signifie ce silence? Ah! voici la deuxième fois que le Roi se lève de son siège. Il se rassied. Ne l'avez-vous pas vu?

LE VOISIN. Oui, oui. Je l'ai vu. Mais écoutons.

LE CARDINAL DE MENDOZA. Les conditions du seigneur Colomb s'adressent spécialement à Leurs Altesses, et en ma qualité de conseiller de la couronne, je supplie humblement nos glorieux souverains d'y répondre. J'ajouterai, si les Rois veulent bien me le permettre, que je ne trouve rien de déraisonnable à ces conditions.

NOMBREUX MURMURES. Ah! ah! Comment!... Est-ce possible!...

DON RODRIGO DE TALAVERA, sur un signe de la Reine. Silence!... La Reine veut parler.

LA REINE, au Roi. Sire, que votre Altesse parle la première puisqu'elle a une communication à faire.

LE ROI. Je vais donc parler puisque Votre Altesse le désire.
(Il se lève.)

VOIX NOMBREUSES. Chut! chut! Écoutons!

LE ROI. Après avoir écouté attentivement ces débats, après avoir pesé avec calme et réflexion le pour et le contre, nous devons dire, en âme et conscience, que nous ne croyons pas les projets du sieur Colomb assez judiciaires ni avantageux pour les

vouloir poursuivre en notre nom personnel. Il nous répugnerait d'employer à cette entreprise l'argent de notre royaume patrimonial d'Aragon, ne voulant point risquer en des hasards trop aventureux les biens de nos peuples. Nous ajouterons que le prix que le sieur Colomb met à ses services nous semble, malgré l'avis de notre féal conseiller, le grand cardinal, hors de proportions avec les bienfaits des découvertes par lui promises.

CHOEUR DE GENTILSHOMMES. Bravo! bravo! bravo!...

LE ROI, continuant. C'est pourquoi nous rejetons, pour ce qui nous regarde personnellement, les offres à nous faites, laissant d'ailleurs libre de ses actes notre auguste compagne, la Reine, et ne voulant en rien l'influencer en aucun sens, pour ce qui regarde son royaume patrimonial de Castille, ne prétendant être en cette occurrence que son impartial conseiller. (A la Reine.) Madame, si Votre Altesse désire exprimer à son tour sa pensée..

(Il s'assied.)

LA REINE, se levant. Et... quelles seraient, selon vous, les sommes nécessaires pour tenter l'entreprise, don Christophe?

COLOMB. Il me faut vingt mille écus d'or, trois caravelles, cent hommes d'équipage. Tenter l'entreprise dans d'autres conditions ce serait vouloir qu'elle échouât... Je ne saurais me prêter à de hasardeuses tentatives.

VOIX NOMBREUSES. Vingt mille écus d'or! — Mais le trésor royal est vide! — Et la guerre contre les Maures! les finances sont épuisées! — Qu'on renvoie cet homme! — Non! on les trouvera! — Oui!

LA REINE, à Alonzo de Quintanilla. Don Alonzo, quelle est la somme, contenue dans nos coffres royaux, disponible à l'heure présente?

DON ALONZO DE QUINTANILLA. Madame, le coffre de Castille est vide. Votre Altesse sait que la conquête de Grenade s'est faite au nom de son royaume patrimonial. Mais, en revanche, le trésor d'Aragon...

LA REINE. Dites-vous vrai!... Et l'Aragon?...

DON LUIZ DE SANTANGEL. Altesse, l'Aragon est riche. Les droits ecclésiastiques seuls donneraient vingt fois la somme demandée.

LE ROI, sévèrement à don Luiz de Santangel. Messire de Santangel, parle lorsqu'on vous interroge. Vous ne devez qu'à Nous et à la Reine en conseil privé, le compte rendu de vos recettes.

SANTANGEL. Sire, j'ai cru parler en sujet fidèle. Que l'Espagne songe à sa gloire!

LA REINE, au Roi. Monseigneur!... me refuserez-vous l'argent nécessaire pour tenter en mon nom la découverte des terres nouvelles?

LE ROI. Madame, je ne saurais souscrire à votre désir. Mes coffres sont à vous pour les dépenses de nos royaumes, mais la sagesse m'oblige à ne pas les distraire de cette destination. Vous seriez plus tard la première à me blâmer d'avoir agi autrement. Que deviendriez-vous si les Maures, nous sachant appauvris hors d'état de faire la guerre faute d'argent, repassaient le détroit méditerranéen? Il me serait pénible de vous voir insister.

VOIX NOMBREUSES. Oui! oui!... — Ne dilapidez pas les trésors royaux. Le Roi a raison.

LE ROI. Vous le voyez, nos conseillers jugent comme nous. Que Votre Altesse comprenne l'impérieuse nécessité qui me fait agir.

SANTANGEL, insistant. Sire!... cependant...

LE ROI, d'une voix brève. Assez, monsieur!... J'ai dit.

LA REINE, baissant la tête. Seigneur Colomb, pardonnez-nous!... (Lui tendant la main.) Pardonnez-nous!...

COLOMB. Ainsi, mon sort est décidé?

LA REINE. Que puis-je faire à cela, sinon vous plaindre. Si vous pouviez attendre encore... si...

COLOMB. Attendre!... attendrê encore!... Ah! madame! est-ce bien vous qui les avez prononcés ces mots-là!... Ainsi on trouve ici que je n'ai pas assez attendu!... Ah! c'en est trop!... c'en est trop! Voilà douze ans, douze ans que jê vis pauvre, honni, conspué, que je vis dans la honte et les déceptions, dans les avanies et les tristesses; douze ans que je vais de palais en palais, de ville en ville, mendiant un peu d'or, me faisant petit, bas, vil, lâche, lorsque dans ma main, je porte la fortune du monde!... Ah! l'on a cru, parce que l'on m'a vu humble, modeste, parce

que je me suis incliné devant toutes les médiocrités et toutes les sottises, que j'ai subi sans me plaindre, mépris, dédains, injures, on a cru que j'étais né pour cela, que l'abjection et la honte c'étaient mon lot, ma destinée, tout ce que je méritais, et tout ce que je valais!... Eh bien, qu'on se détrompe!... Je suis fatigué de me courber, de ramper, de me prosterner, de me plier en deux, je me redresse à la fin!... Je sais ce que je suis et ce que je vaudrais. (A son fils.) Viens, mon fils!... viens, suis-moi!... nous trouverons ailleurs des hommes qui traiteront le génie d'autre sorte et qui ne s'abaisseront pas jusqu'à lui marchander son pain!...

(Il se dirige vers la porte.)

DIÉGO COLOMB. Où allons-nous, mon père?

COLOMB. En France! en France!...

(Christophe Colomb et Diégo sortent. Diégo jette un regard douloureux à doña Maria, qui se couvre le visage avec les mains d'un geste désespéré.)

LE CARDINAL DE MENDOZA, à la Reine. Altesse! de grâce, ne laissez point partir cet homme!

QUINTANILLA. Il y va de votre gloire! Reine! grande Reine, de grâce!...

LA REINE, après un moment de silence. Qu'on le rappelle!

(Quintanilla sort, et rentre peu après avec Colomb et Diégo.)

LA REINE, se jetant aux pieds du Roi. Sire! au nom de Dieu, ne me refusez pas!... vos trésors seront garantis par mes états de Castille! Sire!...

LE ROI. J'en mourrai de douleur, mais je ne puis souscrire au désir de Votre Altesse.

LA REINE, se relevant vivement, à Quintanilla. Seigneur don Alonzo, pour aller combattre les ennemis du nom chrétien, le clergé fidèle de notre royaume nous a prêté ses vases sacrés; pour aller convertir à Dieu des milliers d'âmes qui ne le connaissent pas, il fera de nouveau le même prêt. C'est une croisade aussi...

DON FERNANDO DE TALAVERA. Que Votre Altesse me pardonne, mais ces trésors n'ont pas été rendus.

LA REINE. Mais!... alors!...

(Elle semble près de fondre en larmes. Colomb s'approche d'elle, baise la main qu'elle lui tend, et se relève.)

COLOMB. Madame, pardonnez à mes coupables paroles... J'apars, mais, non plus comme il n'y a qu'un instant, je pars l'âme et le cœur débordant de gratitude.

(Il va jusqu'à la porte. La Reine le regarde partir, les mains sur le front.)

LA REINE, après un silence pousse un cri. Ah!... seigneur Colomb, approchez. Sire, voici ma couronne, voici mes bijoux, mes colliers, mes bracelets, mes diamants, mes perles! voici tout ce que j'ai (Elle ôte vivement les bijoux et la couronne qu'elle a sur elle.) Qu'on porte cela en gage!...

(Colomb tombe aux pieds de la Reine. Doña Maria sourit avec espérance à Diégo, qui la regarde fiévreusement.)

LE COMMANDEUR BOBADILLA, d'une voix sourde. Il n'y a plus de gentilshommes.

DON FERNANDO DE TALAVERA, levant les bras. Où allons-nous, Seigneur Dieu! où va l'Eglise!

LA REINE, relevant Christophe Colomb. Grand amiral de la mer Océane, vice-roi et gouverneur-général des Indes, allez maintenant où le doigt de Dieu vous appelle!...

(Le rideau tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

VOULOIR

PERSONNAGES DU DEUXIEME ACTE.

CHRISTOPHE COLOMB.

DIÉGO COLOMB.

FRÈRE JUAN PERÈS DE MARCHENA, de l'ordre de saint François,
prieur du monastère de Santa-Maria de la Rabida.

GARCIA HERNANDEZ, médecin.

MARTIN-ALONZO PINZON, capitaine de la caravelle la *Pinta*.

FRANCISCO-MARTIN PINZON, second de la caravelle la *Pinta*.

VICENTE-YAÑEZ PINZON, capitaine la caravelle la *Niña*.

DON DIEGO DE ARAÑA, capitaine de vaisseau, grand alcade de la
flotte.

PER ALONZO NIÑO, second de la caravelle la *Santa-Maria*.

DON PEDRO GUTTIEREZ.....

DON FRANCISCO ROLDAN.....

DON FERNAND PEREZ MATHEOS.....

DON SANCHO RUIZ.....

DON RUY HERNANDEZ.....

DIEGO MENDEZ.....

PEDRO DE RIQUELME.....

DIEGO DE SALCEDO.....

{ DON JUAN DE PEÑAZOLA, garde du corps de la Reine; commissaire
royal pour l'armement de la flotte.

RODRIGO DE ESCOVEDO, notaire royal.

LUIZ DE TORREZ, interprète royal.

DON RODRIGO SANCHEZ DE SÉGOVIE, contrôleur de l'armement de
la flotte.

LE BACHELIER BERNARDIN DE TAPIA, historiographe de l'expé-
dition.

MAITRE ALONZO, médecin de l'expédition.

MAITRE JUAN, chirurgien de l'expédition.

CASTILLO, orfèvre de l'expédition.

JACOMO, maître d'équipage.

JUAN BERMEJO, mousse.

DOÑA MARIA DE TOLÈDE.

Matelots. — Mousses. — Femmes du peuple. — Enfants. —
Indiens.

PALOS. — SAN SALVADOR. — HAITI. — 1492.

CINQUIEME TABLEAU.

LE DÉPART.

La rade de Palos. A droite, un quai bordé de maisons. Le rivage de la mer; à l'extrémité le quai, fait un coude formé par la dernière colline d'une petite chaîne de montagnes. Sur cette colline, le château des comtes de Palos; sur la suivante, le monastère de la Rabida; les autres, vaguement dessinées, se prolongent au loin. Un sentier relie les deux premières à la ville. Sur la scène, au premier plan, le rivage; au second, les trois caravelles la *Santa-Maria*, la *Niña*, et la *Pinta*. De petits ponts de planches relie ces vaisseaux au quai. Au fond, la haute mer. Les premières lueurs de l'aube rougissent le ciel. Peu à peu le jour grandit.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON DIÉGO DE ARANA, capitaine de vaisseau, grand alcade de l'expédition; PER ALONZO NIÑO, second de la *Santa-Maria*; DON SANCHO RUIZ; DON FRANCISCO ROLDAN, lieutenants de vaisseau; JACOMO, maître d'équipage; CHRISTOVAL SANTILLAN, matelot; MATELOTS; MOUSSES.

DON DIÉGO DE ARANA, sur le pont de la *Santa-Maria*, regardant defiler devant lui l'équipage, qui sort de l'entrepont. Il est très-agité. Allons! allons!... A la besogne!... Et tout le monde!...

Les matelots et les mousses se placent par groupes à leurs postes respectifs. Ils se mettent à nettoyer le pont, à disposer les voiles, etc.

ARAÑA, appelant. Christoval!... Où est Christoval!...

DON FRANCISCO ROLDAN, lieutenant de vaisseau. Il était de garde cette nuit. Il vient de se coucher.

CHRISTOVAL, sortant de l'entrepont. Il est à demi-vêtu, et lie, en entrant, les cordons de son haut de chausses. Me voici, capitaine!... C'est pour ce matin?...

ARAÑA. Oui. La brise d'est s'est levée. Cours prévenir... (Voyant que Christoval est à peu près nu.) Mais d'abord, va t'habiller, par les saints!... Je ne t'ai pas dit de venir tout nu!... Qui m'a vu un!...

CHRISTOVAL, continuant d'attacher son haut de chausses. Ah! le plaisir de partir, voyez vous!... Vous m'avez appelé... Je n'ai pas seulement songé à...

ARAÑA. Cours t'habiller, et vite!... Il faut monter à la Rabida prévenir l'amiral.

CHRISTOVAL. Et les frères Pinzon... Savent-ils?...

ARAÑA. Non. Tu passeras aussi chez eux... Et hâte-toi!...

CHRISTOVAL, se frottant les mains et riant avec les marques de la plus vive joie. Enfin!... Ah! ah ah! ah!... Quel bonheur!... Revoir la mer!...

(Il rentre précipitamment dans l'entrepont.)

ARAÑA, le regardant descendre. Ah! si tous partaient d'aussi bon cœur!... (Se retournant; à des matelots groupés sur le pont et causant entre eux.) Allons! voyous! secouez-vous un peu! vous autres!... Du mouvement! du mouvement!...

Il va vers un groupe travaillant à l'autre extrémité du pont. Un matelot de la *Pinta*, qui le suivait de l'œil depuis un instant, se penche sur la rampe de son navire et appelle à mi-voix un matelot de la *Santa-Maria*. Celui-ci accourt au signal et se penche à son tour mystérieusement en face de son camarade.

SCÈNE II.

UN MATELOT DE LA SANTA-MARIA, UN MATELOT DE LA
PINTA.

LE MATELOT DE LA *Pinta*, appelant à mi-voix. Eh bien!.. Pst!... l'épé!...

LE MATELOT DE LA *Santa-Maria*, mystérieusement. C'est entendu. Tout le monde déserte!... Tenez ferme, vous autres!...

1^{er} MATELOT, même jeu. Sois tranquille... Mais siffle l'équipage de la *Niña*.

2^e MATELOT, même jeu. Sébastian est en train...

1^{er} MATELOT, même jeu. Très-bien. Le signal?...

2^e MATELOT, même jeu. Toujours le même. Dès que nos femmes seront sur le quai, nous crions, ellēs se désolent, moment de désordre inévitable... C'est alors... (Il se retourne avec précaution, cherchant si personne ne l'écoute. Il aperçoit le second Per Alonzo Nino qui est à quelques pas de lui)... Chut! le lieutenant!...

Il se laisse glisser sur le pont et fait semblant de travailler. Per Alonzo

Niño s'approche de lui vivement. L'autre matelot disparaît.

NIÑO. Et bien, Pepé! par le diable!... (sévèrement) Que faisais-tu là?...

2^e MATELOT, balbutiant. Mais... lieutenant...

NIÑO. Il ne te suffit point d'avoir déserté deux fois!... Prends-y garde... à la troisième c'est la corde!... Péniazola est venu de Grenade avec pleins pouvoirs de la Reine... (Entendant du bruit derrière lui, il se retourne et aperçoit à l'autre extrémité du pont un matelot penché aussi sur la rampe et causant avec quelqu'un de la *Niña*. Criant.) Allons, là-bas, Dominguez!... (Le matelot ne se retourne pas.) Dominguez!...

Il se dirige vers le matelot.

SCÈNE III.

LES MATELOTS DE LA SANTA-MARIA.

PLUSIEURS MATELOTS, à Pepé, qui fait semblant de travailler. Que te disait-il?... Pepé!... Pepé!...

LE MATELOT PEPÉ, avec impatience. Eh! laissez-moi tranquille!... Il me disait qu'il me ferait pendre! Etes-vous contents!...

UN AUTRE MATELOT. Mieux vaut là corde que la mer ténébreuse!... On sait du moins comment c'est fait!...

UN AUTRE. Ma foi, oui! par saint Jacques!... Qu'on me pende si on veut, mais je ne partirai pas!...

LE MATELOT PEPÉ, à un matelot qui s'avance vers lui. Eh bien?... tu les a prévenus?...

LE MATELOT, bas, en passant. Oui; quand les femmes seront là... J'ai dit que leur arrivée servirait de signal...

(Il s'éloigne. Les divers groupes échangent entre eux des signes d'intelligence. Le capitaine don Diégo de Araña se porte à l'entrée de l'entrepont et parle à Christoval, qui sort de la cale.)

SCÈNE IV.

DON DIÉGO DE ARANA, LE MATELOT CHRISTOVAL,
SANTILLAN.

ARAÑA, à Christoval. Tu es prêt?...

CHRISTOVAL. Oui, capitaine.

ARAÑA. Je présume que l'amiral s'est éveillé en entendant souffler la brise à travers les pins du couvent... Mais enfin, va toujours.

(Christoval se dirige vers la planche qui relie le navire au quai. Quand il y est arrivé, Araña le hèle de nouveau. Il se retourne.)

ARAÑA, criant. N'oublie pas les Pinzon...

CHRISTOVAL, se retournant. Soyez tranquille. Je n'ai pas envie de retarder le départ... Quand on a quinze ans de monastère à son actif... (Il descend sur le quai en riant de joie.) Ah! ah! ah! ah!... Revoir un peu la mer!... qui m'eût dit!...

(Il s'éloigne, toujours en riant, et rencontre après quelques pas Diégo Colomb, qui se dirige vers les navires.)

SCÈNE V.

CHRISTOVAL SANTILLAN, DIÉGO COLOMB.

CHRISTOVAL. Tiens! c'est vous, don Diégo?...

DIÉGO, avec agitation. Tu vas prévenir mon père? . . Je viens de sa

part. Il m'envoie dire aux seconds d'appareiller. La brise l'a éveillé. Il descend. (Anxieusement, prenant Christoval par le bras.) Eh bien... et doña María?...

CHRISTOVAL, se retournant avec mystère. Chut! pas ici!... On nous écoute!... Plus loin... (Il l'entraîne à quelques pas plus loin.) J'ai réussi. (Bas.) Mon messenger n'est pas encore de retour, mais il l'a vue, j'en ai des preuves...

DIÉGO, avec agitation. Elle viendra!...

CHRISTOVAL, mystérieusement. Elle est à Palos.

DIÉGO, même jeu. A Palos!... Qui t'a dit!... Oh! songe que je l'aime!... songe que depuis quatre mois je ne l'ai vue!... Ne me trompe pas, Christoval!...

CHRISTOVAL, même jeu. Elle est arrivée hier soir, à la nuit, en litière. Je l'ai vu passer. Il m'a été impossible d'aller vous prévenir, j'étais de garde.

DIÉGO. Mais comment a-t-elle pu s'enfuir!... que lui a donc dit ton messenger?

CHRISTOVAL. Elle ne s'est pas enfuie, car le commandeur est venu avec elle. Quant à ce qui s'est passé, je n'ai pas besoin, pour le savoir, du retour de Zornoza... pardieu!... (Il rit.) Ah! ah! ah! Elle s'est dite malade, épuisée, mourante... le séjour de Grenade la tuait!... l'air de Palos! l'air natal! lui était nécessaire, indispensable!... Les médecins ont ordonné au commandeur, s'il voulait la sauver, de la ramener ici... La Reine a accordé l'autorisation voulue, etc., etc. (Riant.) Ah! ah! ah! ah!... A présent que vous voilà heureux, laissez-moi partir!...

(Il veut s'éloigner.)

DIÉGO, le retenant. Mais enfin, que lui avais-tu fait dire?...

CHRISTOVAL. Un mensonge, pardieu!... Ce n'est pas avec la vérité qu'on réussit de la sorte!... Si j'avais suivi vos conseils, vous ne seriez pas près de la revoir...

DIÉGO. Mais tu lui as mandé qu'en attendant le retour de mon père... j'allais, par permission de la Reine, me rendre à Salamanque... à l'Université?...

CHRISTOVAL, riant. Ah! ah! ah! ah!... Et vous croyez qu'elle serait venue... sur ce beau discours?... A d'autres, mon jeune maître... Je lui ai fait dire que, éperdu, le cœur brisé, l'âme tor-

turée, voyant bien à son silence qu'elle ne vous aimait plus, vous partiez avec l'amiral votre père, espérant que la mort...

DIÉGO. Mais tu es fou, Christoval!... Quand elle verra que je reste en Espagne, que veux-tu qu'elle dise!... que je l'ai trompée, que je lui ai menti, que j'ai abusé de sa confiance en moi!...

CHRISTOVAL. N'ayez donc pas peur!... Avec ça que c'est poétique d'aller à Salamanque!... Et c'est bien en parlant ainsi que... (Riant.) Ah! ah! ah! (S'appretant à s'en aller.) Je cours chez les Pinzon...

DIÉGO, le retenant. Mais...

CHRISTOVAL, vivement. Laissez-moi partir ou accompagnez-moi! Par mon saint patron!... je suis pressé...

DIÉGO, après une minute d'hésitation. Je te suis...

CHRISTOVAL. Pardieu! le-besoin de parler d'elle, n'est-ce pas?... Avouez que j'ai bien fait de mentir un peu?... Songez donc que vous allez la revoir... demain, après-demain, un de ces jours.

DIÉGO Oh! Christoval! je suis fou de joie...

CHRISTOVAL. Et moi donc!... Mais vous de rester, et moi de partir!...

(Ils s'éloignent.)

SCÈNE VI.

OFFICIERS, MATELOTS, sur les caravelles.

(Les matelots continuent à travailler par groupes. Ils sont aux cordages, aux voiles, sur le pont. Les officiers surveillent la manœuvre.)

UN MATELOT, bas, à un groupe. C'est bon à dire... les femmes! les femmes!... Mais sont-elles prévenues seulement?...

UN AUTRE. En voyant passer les Pinzon par les rues... à cette heure, elles devineront.

UN AUTRE. Pardieu!...

LE PREMIER MATELOT. Est-ce que les trois Pinzon viennent avec nous?

UN AUTRE. Oui, tous les trois!... Non contents de fournir deux

de leurs navires, ils veulent aussi exposer leur vie... Ils sont fous!...

UN AUTRE. Fous, non; mais ils se trompent... Martin-Alonzo est un ambitieux, et...

UN AUTRE. Martin! ambitieux!... c'est le plus modeste des hommes...

LE PRÉCÉDENT. Trop modeste, peut-être... pour l'être réellement... je sais ce que je dis.

UN AUTRE. C'est possible... Mais riche, comme il l'est, courir bénévolement à la mort...

LE PRÉCÉDENT. Et si la fortune ne remplit pas tous ses desirs?...

UN AUTRE. En tout cas, le Génois n'est pas si bête, lui... Il n'emmène pas son fils... preuve qu'il ne compte guère sur ce qu'il promet...

UN AUTRE. Ceci est une preuve plus ou moins forte... Du moment qu'on s'expose soi-même...

LE PRÉCÉDENT. Soi-même!... Et qui veux-tu donc qui parte à sa place, Lajo?... Moi, je ne croirais en lui que s'il emmenait son fils... Un père peut très-bien risquer ses propres jours, il suffit pour cela qu'il ait du courage; mais jamais il ne risquera ceux de son fils!...

UN AUTRE. Je suis de ton avis, Eustaquio. Si son fils le suivait il n'y aurait rien à dire.

UN AUTRE. Il y aurait toujours à dire que, s'il ne croit pas à la mer ténébreuse, à l'oiseau Rock, nous y croyons, nous... N'allez pas faire les imbéciles et céder au beau moment...

UN AUTRE. N'aie donc pas peur... Si personne ne cède que moi!...

UN AUTRE. Et moi!...

UN AUTRE. Et moi!... D'ailleurs, le mignon ne peut pas venir... Que ferait doña Maria, maintenant qu'elle est arrivée!... (Riant.) Ah! ah! ah!...

UN AUTRE, riant aussi. Pardieu! Mais... chut! taisons-nous!... voici les Pinzon!...

UN AUTRE. Où donc les vois-tu?

LE PRÉCÉDENT, montrant du doigt un groupe d'hommes qui est à l'extrémité du



quai, au loin. Au bout du quai, là-bas... ce sont bien eux... Tu ne les reconnais pas?...

UN AUTRE. Si, si... Eh bien, mais... et les femmes!... je ne vois pas beaucoup de femmes derrière eux, moi... Est-ce que par hasard?...

UN AUTRE. Attends!... je vais réveiller Juanita, c'est plus sûr... il ne faut pas se fier au hasard...

(Il prend de sa poche un sou de cuivre et le jette contre un des volets d'une maison du quai.)

Ça me coûte un blanc de Castille, mais ça le vaut... Bien frappé...

(On entend le bruit que fait le sou en heurtant le volet.)

Elle comprendra... A l'ouvrage!... Le lieutenant!...

(Tous les matelots se remettent à l'œuvre en voyant s'approcher Per Alonzo Niño, qui se promène sur le pont. Niño reste quelques instants à les surveiller. Le groupe d'hommes qui était à l'extrémité du quai s'avance vers les navires. Plusieurs fenêtres, entre autres celle qui a été frappée, s'ouvrent. Des femmes se mettent aux croisées et penchent la tête en avant pour écouter.)

SCÈNE VII.

DES FEMMES aux fenêtres des maisons du quai.

UNE JEUNE FILLE, à la fenêtre qui a été frappée; à une femme qui est à une fenêtre voisine. Mère Orzuelo! mère Orzuelo!... avez-vous entendu?...

LA FEMME, à mi-voix. C'est toi, Juanita... Est-ce qu'ils vont partir? (Elle penche la tête en avant pour écouter.) Ecoute!... Chut!... (Quelques mots de commandement arrivent des caravelles.) C'est pour aujourd'hui.

LA JEUNE FILLE, très-émue. Croyez-vous, mère Orzuelo?...

LA FEMME, se penchant de nouveau. Attends!... (Elle écoute, puis se retire en arrière.) Tu sais qu'ils ne veulent pas que nous soyons prévenues. Ils sont capables de mettre à la voile sans rien dire...

UNE AUTRE FEMME. Oh! ce Génois!...

(On entend le bruit produit par les manœuvres sur les navires.)

LA JEUNE FILLE. Chut! chut!... (Elle prête l'oreille. — Vivement, après un instant.) C'est le départ!... j'ai fort bien entendu!... je ne veux pas que mon Pablo s'en aille, moi!... je ne le veux pas!... Descendons.

D'AUTRES FEMMES. Descendons! descendons!...

(Toutes les fenêtres se ferment vivement. Le groupe d'hommes venant de l'extrémité du quai est arrivé en face des navires. Ce sont les trois frères Martin-Alonzo Pinzon, Francisco-Martin Pinzon et Vincente-Yañez Pinzon. Le capitaine don Diégo de Arana, le lieutenant Sancho Ruiz se placent à l'entrée de la *Santa-Maria* pour les recevoir. Martin-Alonzo Pinzon adresse la parole à Per Alonzo Niño du plus loin qu'il l'aperçoit.)

SCÈNE VIII.

MARTIN-ALONZO PINZON, FRANCISCO-MARTIN PINZON, VICENTE-YANEZ PINZON, sur le rivage. DON DIÉGO DE ARANA, PER-ALONZO NINO, SANCHE RUIZ, MATELOTS, MOUSSES, sur les navires.

MARTIN ALONZO PINZON, du rivage, à don Diégo de Arana, sur le pont de la *Santa Maria*. Cette brise d'est s'est donc enfin levée, don Diégo? (À ses frères.) Allons! chacun à son poste!... Vicente, à la *Niña*!... Francisco, suis-moi sur la *Pinta*!... (à don Diégo de Arana.) Avez-vous envoyé au monastère?...

ARANA. Oui, capitaine.

MARTIN-ALONZO, s'apprêtant à aller vers la *Pinta*; aux matelots des deux autres navires. Eh bien, les enfants, ces terreurs sont-elles un peu calmées?... Tenez-vous en moins mauvaise estime la mer ténébreuse?... (silence général) Vous ne répondez pas!...

(On entend un grand bruit de pas et de voix du côté des maisons; Martin-Alonzo se retourne vivement.)

Quel est ce vacarme?...

(Une centaine de femmes, portant pour la plupart de petits enfants dans leurs bras, débouchent des maisons du quai et des rues qui

aboutissent au port. Elles arrivent à pas précipités en poussant des cris.)

Ah ! par Saint-Martin!... voici les femmes ! nous n'avons pas fini !...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, FEMMES et ENFANTS DES MATELOTS.

LES FEMMES, accourant en criant. Ne partez pas!... ne partez pas!... Juan... Pepé... Eustaquio!...

(A ces cris, les matelots cessent toute manœuvre et se portent en groupes aux passerelles menant des navires au quai. Martin-Alonzo Pinzon se tourne menaçant vers les femmes.)

MARTIN-ALONZO PINZON, aux femmes. Ah çà, voyons ! que signifie tout cela!...

LES FEMMES ET LES ENFANTS, criant. Nous ne voulons pas qu'ils partent ! — Songez à l'oiseau Rock ! — Et la mer ténébreuse ! — Père, père, reviens, mère!...

(Tous les matelots, groupés à l'extrémité des passerelles, s'apprêtent à descendre des navires.)

LES MATELOTS qui sont en tête, se tournant vers les autres. C'est le moment, en avant!...

(Ils essaient de renverser les officiers, qui leur barrent le passage et les contiennent du regard.)

MARTIN-ALONZO PINZON, d'une voix vibrante. Que personne ne bouge!...

LES MATELOTS, menaçants. Nous voulons embrasser nos femmes!... On ne nous empêchera pas d'embrasser nos femmes!...

MARTIN-ALONZO PINZON, aux officiers. Araña, que nul ne descende ! Per Alonzo, à votre poste!... Ungria, Xalmiento, tenez ferme!... (Se tournant vers les femmes.) Ah ! race de commères!...

LES MATELOTS, menaçants. Nous embrasserons nos femmes et nos enfants. (Aux officiers, essayant de les renverser.) Otez-vous de là!... Voyons, voyons!...

LES FEMMES. A la mer! — Jetez-les à la mer!... — Venez! .. — Venez!...

LES MATELOTS, essayant de sortir. Qu'on s'écarte!... Arrière, Niño! ou tu t'en trouveras mal!... Arrière!...

(A ce moment arrivent en courant de nouvelles femmes; peu après, presque derrière ces femmes, arrivent Christophe Colomb, Diégo Colomb, frère Juan Perès de Marchena, Christoval Santillan, le garde du corps don Juan de Peñazola, les officiers Diégo Mendez, Pedro de Riquelme, Diégo de Salcedo, écuyers de Christophe Colomb, et le médecin Garcia Hernandez.)

LES MATELOTS, voyant venir le nouveau groupe de femmes. Les femmes de Moguer!... les femmes de Moguer!...

MARTIN-ALONZO PINZON, se retournant à ces cris, et apercevant Colomb. Voici l'amiral!... voici l'amiral!... (Se retournant de nouveau vers les matelots.) Vous êtes des misérables!...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; UN NOUVEAU GROUPE DE FEMMES ET D'ENFANTS arrivant précipitamment, CHRISTOPHE COLOMB, DIEGO COLOMB, FRÈRE JUAN PERÈS DE MARCHENA, CHRISTOVAL SANTILLAN, DON JUAN DE PEÑAZOLA, garde du corps de la Reine, commissaire royal pour l'armement de la flotte, DIEGO MENDEZ, PEDRO DE RIQUELME, DIEGO DE SALCEDO, officiers-écuyers de Christophe Colomb, GARCIA HERNANDEZ, médecin.

CHRISTOPHE COLOMB, vivement, à Martin-Alonzo Pinzon. Que se passe-t-il encore, Pinzon?... que veut dire cela?...

(Il regarde sévèrement les matelots.)

LES MATELOTS. Nous ne partirons pas!... — Nous refusons de partir!...

CHRISTOPHE COLOMB, avec colère et émotion. Vous refusez de partir!...

LES FEMMES. Oui! .. — Ils ne partiront pas!... — Ne partez pas!...

FRÈRE JUAN PERÈS DE MARCHENA. Mes enfants, est-ce bien vous qui parlez?... Méconnaissez-vous les ordres de la Reine!...

LES MATELOTS. Nous ne voulons pas aller à la mort!... — On n'a pas le droit de nous envoyer à la mort!... — Place! place!...

DON JUAN DE PEÑAZOLA, s'avancant, la main à son épée. Coquins!... si quelqu'un descend à terre, je le tue!...

JUAN PERÈS, suppliant. O mes amis, mes amis! écoutez le vieux père Juan, écoutez-le!...

LES FEMMES N'écoutez rien!... — Venez!... — Venez!...

CHRISTOPHE COLOMB, à don Juan de Penazola. Peñazola! vous ferez votre devoir de commissaire royal.

PEÑAZOLA, avec fermeté. Amiral, soyez sans crainte.

LES MATELOTS. On trompe la Reine! — La Reine ne peut pas vouloir la mort de ses sujets!

MARTIN-ALONZO PINZON, d'une voix tonnante. Mais imbéciles que vous êtes! Sots! lâches! niais! si ce voyage était la mort, le ferai-je, moi! moi, Pinzon! moi, riche, considéré, aimé! le ferai-je!...

LES FEMMES. Ne répondez pas! — Venez!

LES MATELOTS. Oui, oui! — Descendons! — (Au maître d'équipage Jacomo, qui essaye de les retenir.) Jacomo, ôte-toi, ou tu es mort!

CHRISTOPHE COLOMB, avec désespoir. O mon Dieu! mon Dieu!...

PEÑAZOLA, aux matelots. Vous serez pendus! jusqu'au dernier!

LES MATELOTS. Plutôt cela que la mer ténébreuse! — Jacomo, encore une fois!...

DIÉGO COLOMB, à Christophe Colomb qui lève les mains au ciel, avec désespoir. Mon père!... mon père!

CHRISTOPHE COLOMB, repoussant du geste son fils et les autres personnes qui sont près de lui. Oh! laissez-moi! laissez-moi! laissez-moi tous!... (Avec désespoir.) Ah! ce n'était donc pas fini! Il était donc écrit que tout s'acharnerait après moi! que toujours renaissantes mes espérances se briseraient toujours!... Oh! oh! oh! oh!...

(Il baisse la tête comme abîmé par la douleur, puis la relève tout à coup. Vivement aux matelots.)

Voyons! vous ne voulez pas partir?...

LES MATELOTS. Non! — Non! — Jamais!

CHRISTOPHE COLOMB, détachant son épée, la remet à don Juan de Penazola. Peñazola! voici les insignes de mon grade!... Vous les rendrez à la Reine!... (Penazola fait un geste de refus douloureux.) Prenez! prenez!... (Aux matelots.) Et vous autres, ne me laissez pas vivre! Ayez pitié

de votre amiral, tuez-le!... (Il s'avance vers eux.) Mettez-lui un boulet aux pieds, et jetez-le à la mer!...

GARCIA HERNANDEZ, allant à Colomb. Colomb!... ami! mon ami!...

DIEGO COLOMB s'approchant aussi de Colomb. Mon père! ô mon père!...

CHRISTOPHE COLOMB, avec désespoir. Que voulez-vous que je fasse, Hernandez!... Que veux tu que je devienne, Diégo!... Laissez-moi mourir!...

CHRISTOVAL SANTILLAN, s'avançant vers les matelots. Mais enfin, misérables, que vous faut-il! que demandez-vous!...

UN MATELOT. Si nous n'allons pas à la mort, pourquoi n'emmène-t-il pas son fils?...

D'AUTRES MATELOTS. Oui! pourquoi son fils ne part-il pas!— Vous voyez bien!...

(Christophe Colomb se tourne lentement vers son fils, le regarde comme s'il voulait lui adresser une demande, mais ne prononce pas une parole. — Diégo Colomb, à ce mouvement, joint d'abord les mains, puis se jette au cou de son père.)

DIEGO COLOMB. Ah! mon père!... mon père! ne me demandez pas cela, c'est au-dessus de mes forces!... Oh! grâce!...

CHRISTOPHE COLOMB, après avoir tenu quelques instants son fils embrasse, le regarde, et voit tout son visage inondé de larmes; il se tourne fierement vers les matelots. Je n'ai pas de comptes à rendre!... Je fais ce qui me plaît!

PLUSIEURS MATELOTS. Que votre fils parte, nous partirons!

D'AUTRES MATELOTS. Non! non!...

LES FEMMES. Non! — Jamais! — Non! — Non!...

LES PREMIERS MATELOTS. Si! — Si! — Nous partirons!...

LES FEMMES. N'écoutez pas! — N'écoutez pas!...

CHRISTOPHE COLOMB, regardant son fils d'un œil suppliant. Diégo!...

DIEGO COLOMB, tombant aux genoux de son père. Oh! mon père!... mon père!... je... ne... puis pas!... Doña Maria!...

Il sanglote, à genoux, en se couvrant la face avec les mains. Christophe Colomb le considère avec angoisse. Tout le monde se tait. Les femmes, les matelots semblent émus. Tout à coup, sortant du groupe de femmes arrivé le dernier, Doña Maria, vêtue en femme de pêcheur, s'élançe vivement vers Diégo Colomb, le relève, puis lui montre du doigt la mer avec énergie. (Moment de surprise.)

DOÑA MARIA. Diégo !... Pars mon Diégo !... Pars ! je te garderai ma foi !...

DIÉGO COLOMB. Maria ! Maria ! toi !... Oh ! toi ici !...

DOÑA MARIA, avec exaltation. Oui ! je croyais que tu quittais l'Espagne, ami !... je voulais te revoir, te revoir une dernière fois avant de mettre entre nous l'océan !.. Pour cela j'ai tout risqué !... mais je n'avais que ce moyen... (Montrant ses vêtements de femme du peuple.) Me déguiser, me glisser parmi les femmes des matelots !.. Il fallait faire ainsi pour te dire encore que je t'aime !... Eh bien, je te l'ai dit... et maintenant pars ! va gagner de la gloire, va gagner de l'or... pour qu'on ne puisse plus me refuser à toi !... Reviens noble, reviens riche !... j'attendrai ton retour dix ans ! vingt ans !... toute ma vie !... va-t'en ! va !... mon Diégo !...

CHRISTOPHE COLOMB, s'approchant de Dona Maria. Oh ! ma fille !... Laissez-moi baiser vos genoux !..

(Frère Juan Perès et Garcia Hernandez s'approchent aussi de Doña Maria et la remercient avec effusion. Toutes les personnes qui sont sur le rivage entourent ensuite la jeune fille. La colère des matelots et de leurs femmes tombe. L'enthousiasme succède. Sur les navires on crie :

Partons ! partons !...

Les hommes agitent leurs mouchoirs.)

CRIS. Vive l'amiral !... vive l'amiral !... Conduisez-nous ! — nous voulons tous vous suivre ! — Au Nouveau-Monde ! au Nouveau-Monde !

CHRISTOPHE COLOMB, reprenant son épée des mains de Penazola. C'est bien !... Vous êtes mes fils ! vous êtes mes enfants !...

(Il se tourne vers Doña Maria, et la remercie encore du regard. Diégo Colomb, qui s'était éloigné de la jeune fille pour monter sur la *Santa Maria*, retourne à elle, et lui baise les mains avec passion, un genou à terre.

DIÉGO COLOMB, avec exaltation. Je pars et quand je reviendrai, je serai digne de toi !... .

(Doña Maria le relève et le baise au front fièrement, puis lui montre la caravelle. Il y va avec les officiers qui étaient à terre. Les frères Pinzon courent à la *Niña* et à la *Pinta*. Christophe Colomb monte le der-

nier. Arrivé au haut de la passerelle de la *Santa-Maria*, il fait un geste d'adieu au frère Juan Perès et à Garcia Hernandez, puis se tourne vers son équipage.)

CHRISTOPHE COLOMB, aux matelots. Enfants, je vous mène à la gloire, à la renommée, aux richesses sans nombre!... Je vous mène à un monde inconnu!...

(Les trois caravelles se mettent en marche. Le soleil se lève à l'horizon. Frère Juan Perès s'avance sur le rivage et étend les bras vers l'océan.)

JUAN PERÈS, étendant les bras. Seigneur! jette un regard de bonté sur ces hommes qui vont tirer du sein des flots la moitié de ton univers! mon Dieu! protège-les!... Mon Dieu! guide leur marche sur les Océans! Conduis-les sans périls aux rives lointaines où sont ceux de tes enfants qui t'ignorent!...

(Les navires s'éloignent de plus en plus, les chants des mousses arrivent au rivage, très-affaiblis. Les femmes agitent leurs mouchoirs en signe d'adieu. Bientôt on n'aperçoit plus les caravelles que comme trois points blancs dans le lointain.)

GARCIA HERNANDEZ, levant les yeux au ciel. O science!... science! toi à la fois la mère et la fille de la pensée humaine, le vieux Garcia, ton humble disciple, salue en ce jour l'aurore resplendissante de tes prodiges!...

(La toile tombe.)

PIN DU CINQUIÈME TABLEAU.

SIXIEME TABLEAU.

LA TRAVERSÉE.

(Le pont de la *Santa-Maria*. Il est quatre heures du matin. La lune éclaire le navire. Colomb, à peu de distance du gouvernail, regarde anxieusement au large. Son fils est derrière lui, comme perdu dans des réflexions douloureuses. Le timonier est à son poste et manœuvre en silence. L'officier de quart, Ruy Fernandez, se promène. On entend le clapotement des vagues et le grincement des cordages. Dans la hune du grand mât, le mousse Juan Rodriguez Bermejo chante.)

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTOPHE COLOMB, DIÉGO COLOMB, RUY FERNANDEZ,
LE MOUSSE JUAN BERMEJO, dans la hune du grand-mât.

LE MOUSSE JUAN BERMEJO, chantant.

La lune, en ses pâles éclairs,
Si belle
Sur les larges flancs des flots verts
Ruisselle ;

CHRISTOPHE COLOMB

Et blonde comme le blé mur,
L'étoile,
Caresse, du haut de l'azur,
Ma voile...

CHRISTOPHE COLOMB, s'accoudant sur le parapet du pont, regarde au large. Encore quelques minutes et il faudra rétrograder. Les équipages se refusent à filer un nœud de plus!... Est-ce vrai!... est-ce possible! Est-il possible que je sois forcé de subir leurs conditions, de passer par leur volonté, moi, moi leur maître, leur chef! moi qui ai droit de vie et de mort sur eux!.. (il s'arrête un instant abîmé de douleur, puis reprend.) Ils m'ont donné trois jours... parce que depuis deux mois nous naviguons sans avoir rien découvert encore! trois jours!... Et la dernière heure de ces trois jours est venue! elle va sonner!... Mon Dieu! . . mon Dieu! ayez pitié de votre serviteur, tuez-le, brisez-lé, mon Dieu! mais ne le laissez pas survivre à son désespoir!

(Il se retourne; son fils s'approche comme pour le consoler..)

DIÉGO COLOMB. Mon père!...

CHRISTOPHE COLOMB, le repoussant; mais doucement. La terre est là!... là!... là! te dis-je!... Je la devine, je la pressens! quelques lieues encore, et je la toucherais!... (Il éclate en sanglots.) Oh! oh! oh penser cela, en être sûr! oui sûr! et rétrograder!... Oh! Cordoue, Cordoue!... Je me plaignais, autrefois, je pleurais sur mon rêve insaisissable! et maintenant que je le tiens, ce rêve, qu'il est à moi, bien à moi, il faut... (Fièrement.) Jamais!... je ne céderai pas, je ne reculerai pas! j'irai!... toujours!... Cette promesse, on me l'a arrachée de force... que peut un homme contre cent!... Qu'ils viennent!... qu'ils viennent tous; qu'ils me tuent s'ils veulent, mais je ne reviendrai pas en arrière!...

(Pendant que Colomb prononçait ces derniers mots, Christoval est sorti de l'entrepont et s'est approché silencieusement; il a entendu la dernière partie de la phrase)

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHRISTOVAL SANTILLAN.

CHRISTOVAL, s'approchant de Colomb, la figure bouleversée. Amiral! au nom du ciel ne refusez pas de rétrograder!

CHRISTOPHE COLOMB, se retournant avec fierté. Qui va là? qui m'écoutait?

CHRISTOVAL, les mains jointes. Amiral! pardonnez! c'est moi!... je sors de l'entrepont. Tout l'équipage est debout, anxieux, menaçant, terrible. C'est Fernand Matheos qui le dirige. On vous tuera si vous refusez de virer de bord.

DIÉGO COLOMB, se joignant à Christoval. Pour vos jours! mon père!...

CHRISTOPHE COLOMB, fièrement. Assez!

CHRISTOVAL, suppliant. Maître, ne refusez pas!

CHRISTOPHE COLOMB, même jeu. Assez! vous dis-je.

CHRISTOVAL, presque à genoux. Amiral!... Excellence!... Le troisième quart va sonner! Il est quatre heures... De grâce!...

CHRISTOPHE COLOMB, même jeu. Non!

CHRISTOVAL ET DIÉGO COLOMB, lui baisant les mains. Oh!

CHRISTOPHE COLOMB, même jeu. Non! non! non!...

CHRISTOVAL ET DIÉGO, changeant de ton; résolument. C'est bien, nous mourrons avec vous.

(Diégo de Araña est sorti, lui aussi, de l'entrepont, pendant que Christoval et Diégo suppliaient Colomb. Il a assisté anxieusement à la fin de la scène qui précède. Après les dernières paroles de Christoval et de don Diégo, il s'avance vers Colomb.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, DON DIÉGO DE ARANA.

DON DIÉGO DE ARAÑA, avec douleur. Amiral!

CHRISTOPHE COLOMB, avec fierté. Qu'y a-t-il, Araña? Vous aussi, don Diégo! Vous! le grand alcade de la flotte!...

ARAÑA. Amiral! mon devoir d'officier fidèle est de supplier Votre Excellence de consentir à rétrograder. Ces matelots ne sont plus des hommes; ce sont des bêtes fauves... Il y va de votre vie...

CHRISTOPHE COLOMB, même jeu. Je suis résolu à mourir.

LE MOUSSE JUAN BERMEJO, dans la hune, il pousse un cri. Ah!...

CHRISTOPHE COLOMB, allant au pied du grand-mât lève la tête. Que se passe-t-il, Bermejo?

JUAN BERMEJO. Un oiseau, amiral, qui vient de m'effleurer. Il m'a fait peur.

CHRISTOPHE COLOMB. Un oiseau!... (A don Diégo de Arana.) Et vous voulez que je rétrograde!... Croyez-vous que nous soyons près d'une terre, don Diégo? Voyons, le croyez-vous?

ARAÑA, respectueux, mais avec une intonation sceptique. Nous voyons des oiseaux depuis le 5 octobre, amiral, et c'est aujourd'hui le 12.

LE MOUSSE JUAN BERMEJO, poussant un nouveau cri. Ah!...

CHRISTOPHE COLOMB, levant la tête. Quoi encore, petit Juan?...

JUAN BERMEJO. Un roseau qui rase la caravelle à babord, seigneur amiral.

CHRISTOPHE COLOMB, anxieux. Est-ce bien un roseau?

JUAN BERMEJO. Oui. La lune est si claire que je le distingue fort bien. Puis j'ai de bons yeux.

(Christoval se penche, aidé de Diégo Colomb, sur le parapet à babord et harponne, à l'aide d'une gaffe, le roseau, qu'il apporte à Colomb.)

CHRISTOPHE COLOMB, prenant le roseau des mains de Christoval. C'est parfaitement un roseau... (A Arana.) Eh bien, don Diégo?...

ARAÑA, même jeu que précédemment. Nous avons rencontré des herbes, même avant de rencontrer des oiseaux. Dès le 19 septembre, s'il vous en souvient, amiral, nous...

CHRISTOPHE COLOMB, regardant Arana avec fierté et dédain. Est-ce que Gutierrez, Sanchez de Ségovie, Sancho Ruiz, La Cosa, Roldan, Riquelme font comme vous, don Diégo? Est-ce qu'ils m'abandonnent aussi? Est-ce qu'ils sont aussi prêts à me trahir?... (Don Diégo de Arana baisse la tête.) Ah! lâches! lâches! lâches!...

(Don Diégo de Arana baisse la tête.)

ARAÑA, relevant la tête. Il n'y a pas de lâcheté, amiral, à refuser de courir à une mort inutile!...

(Le troisième quart de nuit sonne pendant que Araña dit ces mots. Aussitôt, l'officier de quart, Ruy Fernandez, quitte son poste, le timonier en fait autant. Christoval et Diégo, voyant cela, se précipitent sur le gouvernail. Le pont s'emplit de matelots et d'officiers qui arrivent tumultueusement et d'un air menaçant vers Colomb. A la tête de l'équipage marche Fernand Perez Matheos.)

SCÈNE IV.

LE MÊMES, FERNAND PEREZ MATHEOS, PEDRO GUTTIÈREZ, notaire royal RODRIGO DE ESCOVEDO, PER ALONZO NIÑO, JUAN DE LA COSA, DON FRANCISCO ROLDAN, DON PEDRO DE RIQUELME, MAITRE JUAN, LUIZ DE TORREZ, CASTILLO, MATELOTS, MOUSSES.

FERNAND PEREZ MATHEOS, à Colomb avec un respect mêlé de hauteur. Amiral, nous naviguons depuis deux mois et dix jours sans qu'aucunes de vos espérances se soient réalisées. Six cent lieues nous séparent de l'Espagne. Continuer ce voyage, c'est tenter Dieu. Vous nous avez promis, le 9 octobre, de nous ramener en Europe, si de là à trois jours nous ne rencontrions pas la terre. Le délai fixe par vous est expiré; nous n'avons trouvé, comme précédemment, que la pleine mer; c'est pourquoi l'équipage de la *Santa-Maria* vient humblement vous rappeler votre promesse.

(Il s'incline.)

CHRISTOPHE COLOMB. Est-ce de votre propre mouvement, don Fernand, que vous me parlez ainsi, ou êtes-vous délégué par vos complices?

MATHEOS, même jeu. Amiral, il est inutile de perdre notre temps en de vaines discussions. Nous vous avons avec respect fait une première sommation, ne nous obligez pas...

(L'équipage murmure sourdement. Peu à peu la rumeur augmente et couvre la voix de Matheos.)

CHRISTOPHE COLOMB. Quê tout le monde se taise! Je veux parler à l'équipage.

LES MATELOTS, menaçants. Non! — Non! — Plus de discours! — En Espagne!

CHRISTOPHE COLOMB, avec prière. Mes amis, mes enfants!... écoutez-moi!... écoutez votre vieil-amiral, votre compagnon, votre père!... Je vous ai promis, c'est vrai, mais...

(La rumeur reprend et devient plus menaçante. Colomb joint les mains en suppliant.)

Oh! tenez, par grâce! par pitié!... mes amis, encore un jour, accordez-moi encore un jour!...

QUÉLQUES MATELOTS. Jamais! — En Espagne! — A mort le Génois!...

D'AUTRES MATELOTS. Oui! — A mort le Génois! — A la mer!...

TOUT L'ÉQUIPAGE. A la mer! — A la mer!...

CHRISTOPHE COLOMB, suppliant toujours. Voyons, ce n'est pas possible! Un jour!... Qu'est-ce que c'est qu'un jour pour vous? dites-le-moi, qu'est-ce que c'est! et pour moi, c'est la vie, c'est le triomphe, la gloire, tout, tout!... Ne me refusez pas! je vous en conjure, ne me refusez pas!... Un jour encore, et nous découvrirons la terre, je vous le jure, nous la découvrirons, et alors quelle joie! quel bonheur! quelle ivresse!...

QUÉLQUES MATELOTS, menaçants. Tu nous a dit cela cent fois! A la mer, à mort le hâbleur!...

D'AUTRES MATELOTS. Il faut en finir!... En Espagne, ou à mort!

CHRISTOPHE COLOMB, Oh! oh! oh!... Voulez-vous que je me mette à genoux!... voulez-vous que ce vieillard pleure comme une femme, là, devant vous, dites, le voulez-vous?... (Il tombe à genoux.) Oh! oh! oh!... je vous en conjure... Vous voyez... je suis à votre merci; à votre pitié, ne m'enlevez pas ainsi ma découverte, ma vie, mon rêve!...

L'ÉQUIPAGE. En Espagne! — En Espagne! — A bas le vieux fou! — Oui, il est fou! il est fou! — A bas! à bas!...

CHRISTOPHE COLOMB, toujours à genoux. Vous ne m'écoutez pas!... Vous êtes sans pitié, sans miséricorde, sans entrailles, sans rien au cœur, eh bien! sachez-le, je ne reculerai pas!... (Il se lève et

dresse fièrement la tête.) Ah! je vous le dis, vous ferez ce qu'il vous plaira, lâches que vous êtes, mais je ne reculerai pas!...

(Il se retire lentement, pressé par les matelots, jusqu'au gouvernail, dont il s'empare.)

LÈS MATELOTS. Au gouvernail! — A mort! — Au gouvernail!...

(Ils veulent se précipiter sur Colomb. Christoval et Diégo lui font un rempart de leurs corps.)

CHRISTOVAL et DIÉGO COLOMB. Au gouvernail? qu'on y vienne!...

DIÉGO COLOMB, à Matheos. Voyons, Fernand! viens, si tu l'oses!...

(Quelques matelots se précipitent sur Christoval et sur Diégo, les prennent à bras-le-corps et les éloignent, après une lutte des plus vives, du gouvernail, que Colomb tient en main. Les autres matelots préfèrent des menaces.)

MATELOTS, criant. Tue! — Tue! — Tue! — A mort!

(Au même moment, deux chaloupes accostent la *Santa-Maria*, l'une à babord, l'autre à tribord. Les équipages de la *Niña* et de la *Pinta* en descendent et se précipitent tumultueusement sur le pont. Christoval et Diégo, qui luttent contre ceux qui se sont emparés d'eux, les appellent à leurs secours.)

DIÉGO, criant en se débattant. A nous! seigneur Martin! Vicentê!... secourez mon père!...

CHRISTOPHE COLOMB, entendant ces cris. Courage, Diégo!... Merci, Pinzon! A nous! à nous!...

MATELOTS de la *Niña* et de la *Pinta*. Tu peux appeler! Les Pinzon sont attachés sur leurs caravelles. (Ricanant) Ah! ah! ah!...

CHRISTOPHE COLOMB, dont on s'est emparé, se débattant. Misérables!...

MATELOTS, criant. Tue! — Tue! — Tue!... mais tuez-le donc!...

CHRISTOPHE COLOMB, se débattant toujours. Tuez moi! oui, oui, tuez-moi!... Il n'est pas un d'entre vous capable de retrouver sa route, pas un!... Tuez-moi, vous vous tuez avec moi!...

QUELQUES MATELOTS. Ne l'écoutez pas! allons donc!...

DIÉGO COLOMB, se débattant aussi. Souvenez-vous du 13 septembre, quand la boussole a dévié.

(Quelques matelots se regardent avec un certain effroi.)

PLUSIEURS MATELOTS, au lieutenant Per Alonzo Nino. Peux-tu nous ramener en Espagne, Per Alonzo?...

PER ALONZO NIÑO, embarrassé. Par le diable!... quand la boussole va au nord-ouest, je ne...

LES MATELOTS. Tu ne le peux pas! Ah! rage! misère!...

CHRISTOPHE COLOMB, qui s'est réemparé du gouvernail grâce au moment d'effroi. Je vous le répète, vous périrez tous.

LES MATELOTS, aux autres officiers. Et vous autres? êtes-vous capables de nous conduire?...

CHRISTOPHE COLOMB, du gouvernail. Jamais!...

(Les officiers baissent la tête avec embarras. Christoval et Diégo, ayant réussi à s'échapper, sont revenus au gouvernail et aident Colomb. Fernand Perez Matheos s'avance vers Colomb et lui pose son poignard sur le cœur.)

MATHEOS, à Colomb. Ordonne la manœuvre, Génois, ou je te tue!

CHRISTOPHE COLOMB, tord le bras de Matheos; le poignard tombe à terre. Misérable!

PLUSIEURS MATELOTS. Emparez-vous de lui! — Sus au Génois! — Qu'on l'attache au grand mât! — Ne le tuez pas! attachez-le au grand mât!...

(On se précipite sur Colomb, qui lutte en désespéré. Il finit par succomber sous le nombre. On le traîne au pied du grand mât. Christoval et Diégo dirigent toujours le gouvernail.)

CHRISTOPHE COLOMB, se débattant. A moi, Diégo!... A moi, mon fils!

DIÉGO, accourt vers son père, Christoval reste au gouvernail. Je mourrai en vous défendant! Vous avez raison mon père!

MATHEOS. Saisissez-vous du fils! Niño, empare-toi du fils et je répons de tout.

MATELOTS. Oui! oui! — Le fils! le fils!

(On se précipite sur Diégo Colomb.)

DIÉGO. Attends, lâche, attends!

PLUSIEURS OFFICIERS, aux matelots. Le fils! — Ne lui faites aucun mal!

MATHEOS, aux matelots qui traînent Diégo Colomb. Amenez-le-moi! (A Diégo Colomb, qu'on lui amène.) Si tu bouges, tu es mort. (Il lui met son poignard sur le cœur. Aux matelots.) Tenez bien!

MATELOTS, retenant Diégo Colomb qui se débat. N'aie pas peur, don Fernand ! nous le tenons !

MATHEOS, aux matelots. Ne craignez rien. Serrez hardiment ! (A Colomb qui se débat contre d'autres matelots.) Génois, c'est moi qui te parle ! Commande le départ !

(Il tient le poignard levé sur Diégo Colomb.)

CHRISTOPHE COLOMB. Jamais !

MATHEOS, même jeu. Commande le départ !

CHRISTOPHE COLOMB. Jamais !

MATHEOS, même jeu. Commande le départ !

CHRISTOPHE COLOMB. Jamais ! jamais ! jamais !

MATHEOS. Si tu ne commandes aussitôt le départ, j'étends ton fils à tes pieds !

CHRISTOPHE COLOMB, criant. Pinzon ! Pinzon !

MATHEOS. Encore une fois les Pinzon sont attachés sur leurs caravelles. Ces cris sont de trop : choisis , le départ ou la mort !

(Il lève résolûment son poignard.)

CHRISTOVAL, suppliant. Amiral ! commandez le départ!...

(Colomb ne répond pas... Moment de silence.)

MATHEOS. Tu ne veux pas?... (Aux matelots.) Tuez!...

(Les matelots lèvent leurs poignards sur Diégo Colomb.)

CHRISTOPHE COLOMB, se précipitant sur les matelots. Arrêtez!... lâches!... lâches!... arrêtez!... Je ferai ce que vous voudrez ! (A Christoval, qui tient le gouvernail.) Timonier!... (Il baisse la tête et sanglote.) Oh ! oh ! oh ! oh !

MATHEOS, aux matelots. Tuez!...

(Les poignards s'abaissent sur Diégo Colomb.)

CHRISTOPHE COLOMB, criant. Timonier!...

(Au moment où Colomb va commander la manœuvre pour le retour, on entend le mousse Juan Bermejo, crier, de la hune : « Terre, terre!... »)

LE MOUSSE BERMEJO, de la hune. Terre!... terre!... terre!...

(A ces mots, les matelots et les officiers s'éloignent respectueusement de Colomb et de son fils et tombent à genoux, les mains jointes. Diégo se redresse fièrement. Christoval trahit la joie la plus vive. La physionomie de Colomb exprime à la fois l'ivresse du triomphe, la

tristesse et le pardon. Colomb prend son fils, qui se précipite dans ses bras, et le couvre de baisers fiévreux.)

CHRISTOPHE COLOMB, avec exaltation. Terre!... terre!... O mon Dieu! mon Dieu!... gloire à vous, mon Dieu!...

LES MATELOTS, embrassant les genoux de Colomb. Terre!... Oh! oh!... Oh! amiral, Excellence, pardonnez!... oh! pardonnez-nous!... Père! grâce pour tes enfants!... Père! sois bon!... nous souffrons... nous étions malheureux! Aie pitié, sois bon, sois clément, père!.. Nous baisons tes genoux, tes pieds!.. nous sommes à toi!... (Avec exaltation.) Terre!... La terre!... Oh!... oh!...

MATHEOS, et les autres officiers se jettent aux pieds de Colomb. Amiral! Pardonnez à vos officiers!... Nous ne nous relèverons pas que vous ne nous ayez pardonné!... Faites-nous grâce, amiral!...

(Ils baissent la tête, Colomb tend la main à Matheos et l'aide à se relever.)

CHRISTOPHE COLOMB. Ah! mon âme déborde de gratitude envers Dieu!... Ah! relevez-vous!... relevez-vous tous!... Ah! laissez-moi!... qu'on me laisse seul!... je suis fou! j'étouffe!... je meurs!... Bois la vie! bois l'ivresse!... respire, âme écrasée de joie!...

(Il reste quelques instants la tête dans les mains; ensuite, au milieu du silence, il lève le front, tend les bras vers l'horizon, puis avec une nouvelle exaltation plus fiévreuse encore, il s'écrie.)

Terre!... Terre!... qu'on tire le canon!... Tirez le canon!... Vivent les Rois de Castille et d'Aragon!...

LES MATELOTS. Vivent les Rois de Castille et d'Aragon!

Le canon tonne. — La toile tombe.

FIN DU SIXIÈME TABLEAU.

SEPTIÈME TABLEAU.

L'ARRIVÉE.

(Une baie. Au loin la mer à perte de vue. Le jour se lève. Au lever du rideau, une jeune femme, à droite de la scène, berce son enfant dans un petit hamac suspendu à deux gigantesques bananiers. Elle chante en langue indienne une chanson mélancolique. — Ça et là des massifs d'arbres; des groupes d'indiens. Des enfants jouent sur le devant de la scène. — Après le troisième couplet de la chanson, on entend dans le lointain le bruit très-assourdi du canon et l'on voit poindre à l'horizon, comme un point perdu dans le disque du soleil levant qui émerge des flots, la *Santa-Maria*, puis, peu après, la *Niña* et la *Pinta*. — Au bruit du canon, les Indiens s'approchent du rivage et regardent dans la direction d'où est venu le bruit. La jeune femme continue de chanter en berçant son enfant. Les Indiens parlent entre eux par gestes et en langue indienne.)

SCÈNE PREMIÈRE.

GROUPES D'INDIENS; HOMMES, FEMMES, ENFANTS.

PLUSIEURS INDIENS, montrant les navires du doigt. Eha!... Eha!...

DEUXIÈME GROUPE, regardant avec curiosité; imitant le bruit entendu. Boum!... Boum!... Eha!... Eha!...

L'INDIENNE, chantant.

Ricô lâna, berì lubel
Fernî rizè copàh timare
Tuhè, tabé! Tantomanel
Alivero corì solàre!

(Les navires se rapprochent, on commence à distinguer les voiles.)

GROUPE D'INDIENS, se mettant à genoux dans la posture de l'adoration; ils indiquent par gestes que les vaisseaux semblent être sortis du soleil. Zémès!... Zémès! O firal! oh!... oh!...

(D'autres indiens les imitent... Un deuxième coup de canon, mais beaucoup plus bruyant, se fait entendre. Tous les indiens fuient avec épouvante. La mère décroche le hamac où dort l'enfant et l'emporte saisie d'effroi. La scène reste vide un instant. La *Santa-Maria*, la *Niña* et la *Pinta* mouillent à quelques brasses du rivage. Des canots se détachent des caravelles et arrivent portant Christophe Colomb et une partie des équipages.)

SCÈNE II.

CHRISTOPHE COLOMB, DIÉGO COLOMB, MARTIN-ALONZO PINZON, RODRIGO DE ESCOVEDO, FRANCISCO-MARTIN PINZON, VICENTE-YAÑEZ PINZON, DON DIÉGO DE ARAÑA, grand alcade de la flotte, DON RODRIGO SANCHEZ DE SÉGOVIE, contrôleur de l'armement, LE BACHELIER BERNARDIN DE TAPIA, historiographe de l'expédition, LUIZ DE TORRÈS, interprète royal, DON FRANCISCO ROLDAN, DON DIÉGO MENDEZ, DON DIÉGO DE SALCEDO, PER ALONZO NIÑO, DON FERNAND-PEREZ MATHEOS, DON SANCHO RUIZ, DON JUAN DE LA COSA, officiers, MAITRE ALONZO, médecin de l'expédition, CASTILLO, orfèvre métallurgiste, CRISTOVAL SANTILLAN, matelot, MAITRE JUAN, chirurgien de l'expédition, MATELOTS, MOUSSÈS, INDIENS.

CHRISTOPHE COLOMB, met pied à terre, tombe à genoux et baise à trois

reprises le sol. Salut ! sol sacré !... salut, terre de mes rêves sans fin ! horizon fugitif de mes espérances, salut !...

(Les officiers et les matelots regardent respectueusement Christophe Colomb baisser la terre.)

COLOMB, se relevant lentement. Qu'on m'apporte l'étendard royal ! Qu'on me donne mon manteau de pourpre !

(Un matelot lui apporte l'étendard de Castille, un autre lui attache le manteau aux épaules. Colomb plante le drapeau en terre et tire son épée.)

Terre bénie, prémices de nos découvertes, je te consacre à Dieu ! Quel que soit le nom que tu aies porté jusqu'à ce jour, tu t'appelleras désormais île San Salvador !... Gloire au très-haut ! Vivent les rois de Castille et d'Aragon !

LES MATELOTS. Vivent Castille et Aragon !

COLOMB. Que tous les gentilshommes ici présents tirent leur épée ! (Chacun tire son épée.) C'est bien. A présent, au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, moi, Christophe Colomb, grand-amiral de la mer Océane, vice-roi et gouverneur général des Indes, je prends possession pour la couronne de Castille de l'île de San Salvador, afin que dorénavant et déjà elle soit regardée comme terre espagnole et fasse partie des domaines royaux de doña Isabelle, notre auguste souveraine.

RODRIGO DE ESCOVEDO. Amiral, je vais dresser un acte authentique de la prise de possession. C'est le premier acte de cette importance qu'ait dressé un notaire royal. Eh ! eh ! (il rit.) Seigneur don Rodrigo Sanchez, je requiers votre assistance en votre qualité de commissaire de l'armement.

RODRIGO SANCHEZ. Je suis à vos ordres.

ESCOVEDO, à don Diégo de Arana. Seigneur grand alcade de la flotte, j'ai besoin aussi de vous. De vous aussi, seigneur bachelier. (A Bernardin de Tapia.) N'êtes-vous pas l'historiographe de l'expédition ?

ARAÑA et TAPIA, s'approchant. Que faut-il faire ?

ESCOVEDO. Écouter d'abord, puis signer. Une minute suffira. (il écrit, un genou à terre.) « Ce jourd'hui vendredi, 12 octobre 1492, et du règne de nos puissants rois, le 18^e ; je, notaire royal...

(Il continue tout bas.)

CHRISTOVAL, repliant l'étendard. C'est égal! Paraît qu'on ne nous attendait pas... (Il frappe du pied.) Il n'y a personne? (Une Indienne montre curieusement sa tête derrière un arbre.) Ah! diable! ah! diable!...

(Faisant de grands bras à un matelot qui s'avance.)

Chut! chut!... tu vas l'effaroucher, Pedro!...

LE MATELOT. Hein, quoi? Qu'est-ce que je vais effaroucher?

CHRISTOVAL. Une femme, pardieu! Tu ne vois donc pas? là-bas, derrière l'arbre.

LE MATELOT, faisant claquer sa langue. Ah! carramba!... hé! hé!... mais... on dirait qu'elle est en cuivre, la petite. Oh! pauvre enfant!...

CHRISTOVAL, montrant divers Indiens qui sortent de leurs cachettes. Oh! dis donc, oh! oh! un, deux, trois, quatre... dix... quinze... (A Christophe Colomb.) Seigneur amiral, regardez donc, regardez... faut croire que nous sommes débarqués dans une ville... A vue de nez, ça n'en a pas l'air; mais en y regardant bien on voit...

ESCOVÈDO, à Christophe Colomb, lui présentant l'acte de possession. Amiral, daignez apposer ici votre signature..... Là..... mille grâces. (Aux officiers.) A présent, messieurs, au tour de vos seigneuries... (Les officiers signent.) Voilà qui est parfait.

(Pendant qu'il parlait les Indiens se sont approchés un à un avec timidité et curiosité. Ils embrassent les pieds et les mains des Européens. Un d'eux serre fortement les jambes du notaire pendant que celui-ci replie ses papiers sans remarquer ce qui se passe. Le notaire se relève et pousse un cri.)

Aïe! aïe! qu'est-ce que c'est! Au secours! on m'assassine!... (L'Indien lui baise les pieds) Tiens! mais ce gentilhomme est très-convenable. (il lui tend la main.) Cher monsieur, donnez-vous la peine de vous relever, et pardonnez-moi ma brusquerie intempestive. Je ne m'attendais vraiment pas...

CHRISTOVAL, fuyant devant une femme qui veut l'embrasser. Ah!... mais... ah!... mais... je ne dirais pas non, moi, mais l'amiral... demande-moi en mariage à l'amiral...

CHRISTOPHE COLOMB, sévèrement. Que veut dire cela? A-t-on déjà oublié mes ordres?

CHRISTOVAL. Mais, seigneur amiral...

CHRISTOPHE COLOMB, même jeu. Silence ! il y aurait lâcheté à abuser de ces peuples ! ce sont des enfants ; ne le voyez-vous pas.

(Il distribue aux Indiens différents objets ; les Indiens les reçoivent en poussant des cris de joie et en se mettant dans la posture de l'adoration.)

LES INDIENS. O Zémès ! Zémès !...

MARTIN-ALONZO PINZON. Il sera facile de faire chrétiennes des peuplades si inoffensives.

CHRISTOPHE COLOMB. Espérons-le, Martin.

LE BACHELIER BERNARDIN DE TAPIA. Il n'y a là-dedans qu'un point de fâcheux, c'est que ces honnêtes gens n'entendent pas le Castillan. Mais on ne saurait se faire illusion à ce sujet, ils ne l'entendent pas. (A un Indien qui est près de lui.) Comment appelez-vous cette île, mon jeune ami ? Il ouvre de grands yeux, et me regarde comme si je parlais grec.

RUY FERNANDEZ. En effet. C'est vraiment étrange. Peut-on ne pas savoir le Castillan !

CHRISTOPHE COLOMB, à Luiz de Torrez. Torrez, vous qui connaissez tous les langages, voyez-vous un moyen de nous tirer d'embarras ?

LUIZ DE TORREZ. N'en déplaise à votre seigneurie, noble amiral, je crois que mes fonctions d'interprète de l'expédition seront une vraie sinécure. Je puis, si vous l'exigez cependant, essayer des huit idiômes que je possède.

CHRISTOPHE COLOMB. C'est complètement inutile. Je voulais dire si vous ne pourriez par signes...

LUIZ DE TORREZ. Je vais essayer, Excellence.

(Il fait divers signes que les Indiens semblent prendre pour des cérémonies religieuses ; ils tombent à genoux en remuant la tête et en poussant des cris comme pour adorer Dieu.)

CHRISTOVAL. Tout ça, c'est trop savant pour ce monde-là ! Attendez, ce ne sont pas des bacheliers de Salamanque, ces messieurs ; ce sont des savants comme moi ; nous allons nous comprendre. Vous allez voir !... Voulez-vous permettre, seigneur amiral ?

CHRISTOPHE COLOMB. Eh bien, essaie.

CHRISTOVAL. Que faut-il leur demander ?

ESCOVEDO. Il-serait bon de savoir le vrai-nom de cette île pour le mettre sur l'acte royal que je viens de rédiger. J'ai justement après les mots San-Salvador, laissé la place en blanc : « San Salvador, dite en idiome indien... » C'est plus régulier.

CHRISTOPHE COLOMB. Demande le nom de l'île.

(Christoval remue les lèvres, comme pour parler, et avec le doigt figure en l'air un rond, puis fait le geste de boire pour figurer de l'eau.)

S'ils ne comprennent pas ça, eh bien, c'est qu'ils sont difficiles.

(Les Indiens le regardent avec une attention marquée et lui font signe de répéter comme s'ils n'avaient compris qu'à moitié.)

CHRISTOVAL. Vous voyez, seigneur Torrez, ça va tout seul. — Encore une fois, mes mignons?... Très-bien, je recommence, attention!...

(Il répète ses gestes; tous les Indiens prennent la fuite.)

Ah! mais... dites donc, vous autres... Eh! là-bas! que signifie cela, s'il vous plaît?...

LES MATELOTS rient. Ah! ah! Christoval!... Vive Christoval!... ah! ah! ah!...

TORREZ, riant. Ah! ah! ah! Vous n'êtes guère plus heureux que moi, Christoval...

ESCOVEDO. En vérité, c'est étrange. (Apercevant les Indiens qui reviennent.) Mais ces honnêtes gens reviennent. Ils n'étaient point partis pour toujours. Tant mieux, vraiment, tant mieux!

(Les Indiens reviennent avec des aliments et de l'eau fraîche qu'ils déposent avec empressement aux pieds des Espagnols.)

CHRISTOVAL. Ah! voilà, voilà! ils ont cru que nous n'avions pas déjeuné. Tout s'explique. Un rond et puis ça... (Il fait le geste de boire.) On dirait assez du pain et du vin. (Aux Indiens.) Eh bien, ce n'est pas de refus, je ne dis pas non. Mais plus tard, plus tard... Il est encore trop matin. Je ne fais mon premier repas qu'à onze heures, mes gentilshommes. Attendez...

CHRISTOPHE COLOMB, s'avançant. Laissez, Christoval, assez!...

(Il fait des gestes, que les Indiens comprennent, pour leur demander le nom de l'île.)

LES INDIENS, criant tous ensemble. Guacahani! Guacahani!...

BERNARDIN DE TAPIA. Guacahani, je couche ce nom sur mes tablettes.

ESCOVEDO. Et moi sur mon acte de prise de possession : « San Salvador, en langue indienne Guacahani. » Voilà qui est fait. Guacahani n'est pas sans charme. Et les autres terres que nous apercevons d'ici. Il serait curieux de savoir, non-seulement le nom de l'île, mais encore celui de l'archipel dont elle fait partie. Je le consignerais aussi sur l'acte royal.

(Christophe Colomb fait d'autres gestes figurant plusieurs îles.)

LES INDIENS. Bahama!... Bahama!...

ESCOVEDO. En vérité, voilà de drôle de noms.

RUY FERNANDEZ. En effet, conçoit-on un archipel qui s'appelle Bahama!

TAPIA. C'est à n'y rien comprendre. Ah! ah!

(Il rit. A la vue des Indiens qui semblent insister pour prier Colomb et les autres Européens de manger :)

Mais voyez donc, seigneurs, on nous presse fort à manger. Ces peuples sont très-polis.

CHRISTOVAL, aux Indiens. Tout à l'heure, mes camarades, tout à l'heure... un petit brin de patience, vous connaissez ça, la patience, j'espère; il en faut dans tous les métiers, même dans celui d'Indien. Vous n'avez rien à nous faire voir avant le déjeuner?...

(Il fait un geste interrogatif; plusieurs Indiens se dirigent vers leurs cases.)

CHRISTOPHE COLOMB, à Castillo, qui examine une plaque que lui offre un Indien. Qu'examinez-vous si soigneusement, seigneur Castillo, est-ce de l'or, par hasard?

CASTILLO. Je le crois, seigneur amiral. Je n'ai point ici la pierre de touche de mon atelier de Séville, mais celle-ci n'est pas mauvaise. Si je ne m'abuse, cette plaque est en or très-pur... Oui, c'est parfaitement de l'or.

PLUSIEURS EUROPÉENS s'approchent. De l'or!... de l'or!... d'où l'ont-ils tiré? Demandez-leur d'où ils le tirent?

(Ils font des gestes aux Indiens.)

LES INDIENS. Cuba... Cuba...

CHRISTOPHE COLOMB. Ils le tirent de Cuba. Dans quelle direction se trouve Cuba?

(Il fait des gestes auxquels les Indiens répondent.)

Cuba est à l'ouest-sud-ouest. Nous mettrons le cap sur cette terre.

LUIZ DE TORREZ. Ne croyez-vous pas bon, seigneur amiral, d'emmener avec nous deux ou trois Indiens? Je les instruirai de notre langue et je m'instruirai de la leur durant la traversée. Nous aurions ainsi en arrivant à Cuba des interprètes tout formés.

CHRISTOPHE COLOMB. Vous avez raison, Torrez. Mais n'abusons pas de notre force pour les contraindre. Si quelques-uns d'entre eux voulaient nous suivre bénévolement, nous partirions aussitôt.

DON FRANCISCO ROLDAN, qui faisait des signes avec un groupe d'Indiens. Seigneur amiral, en voici trois qui vous font des offres.

LUIZ DE TORREZ, faisant des signes avec un autre groupe. En voici encore, seigneur... Je crois que nous ferons des malheureux, mais parmi ceux que nous laisserons ici. Tout le monde veut rester en notre compagnie.

CHRISTOPHE COLOMB. Les caravelles ne peuvent recevoir que sept passagers de plus.

CHRISTOVAL, mettant plusieurs Indiens à l'écart, de manière à n'en garder que sept parmi ceux qui se sont offerts. Une autre fois, mes petits mignons, une autre fois... Nous repasserons. Que diable! on ne peut pas vous emmener tous aujourd'hui. (Les Indiens repoussés pleurent.) Seigneur amiral, les voilà qui sanglotent à rendre l'âme. Par saint François! Mais c'est pain béni que ces nouveaux Castellans!... Car- ramba!...

CHRISTOPHE COLOMB, aux-officiers. Aux caravelles!... Le cap ouest-sud-ouest!...

(Les Européens montent dans les vaisseaux; les Indiens se mettent à genoux et pleurent en les voyant partir.)

Enfants, nous allons à la terre de l'or!...

SCÈNE III.

CHRISTOPHE COLOMB, EUROPÉENS, INDIENS, sur le pont de
la *Santa-Maria*.

(Les matelots rament et font la manœuvre. Colomb, entouré de ses officiers et des sept Indiens, se tient près du gouvernail. On voit défiler des îles nombreuses couvertes d'arbres verdoyants, palmiers, lentisques, etc. Des Indiens se montrent sur les rivages de ces diverses îles et poussent des cris d'étonnement.)

ESCOVEDO, à Colomb. Seigneur amiral, faut-il décrire sur l'acte royal ces diverses îles? Votre Excellence leur donne-t-elle un nom à chacune?

CHRISTOPHE COLOMB. Rien ne presse, Escovedo. Nous verrons au retour.

DIÉGO, accourant; il montre l'archipel avec enthousiasme. O mon père! c'est un rêve!... c'est un rêve!... ô mon père!... que vous êtes grand!...

(Une troupe de perroquets vole au-dessus du navire.)

LE CHIRURGIEN MAÎTRE JUAN. Quelle végétation magnifique!... La médecine vous devra sa gloire future, amiral. Il doit y avoir, parmi ces plantes, des simples douées de propriétés souveraines!

DON FRANCISCO ROLDAN. Ah! voici une île plus grande que les autres, seigneur, ne lui donnerez-vous pas un nom?

CHRISTOPHE COLOMB. En l'honneur du roi, notre maître, nous l'appellerons Fernandine. (Aux matelots.) Enfants, ceci est l'île du roi d'Aragon. Escovedo, dressez acte de la prise de possession.

ESCOVEDO. Amiral, dans un instant ce sera chose faite... vous avez dit Fernandine... L'appellation est jolie, je doute que cette terre regrette son ancien nom. Fernandine. (Il ôte ses papiers de sa poche, et écrit.) Cela est écrit.

LES INDIENS, à la vue d'une autre île. Saometo, Saometo!

LUIZ DE TORREZ. Et Saometo, seigneur amiral, comment l'appellerez-vous?

ESCOVEDO, levant la tête. Saométo!... encore une!... Je crois que je ne vais cesser d'écrire de la journée. Amiral, c'est prodigieux! Nous disons donc Saometo?... — — —

CHRISTOPHE COLOMB. Je nomme Saometo, Isabelle. (Il se lève.) Voici la terre de la reine de Castille. Vivent les Rois!... Vive la Castille!...

LES MATELOTS. Vive la Castille! Vive doña Isabelle!

LUIZ DE TORREZ, Excellence, ces Indiens sont d'une intelligence parfaite. — En voilà un qui possède déjà vingt mots de Castillan. (Il désigne du doigt un Indien qui soumit.) Dans un mois ce sera un excellent interprète.

CHRISTOPHE COLOMB. Tant mieux, Torrez. Et par signes vous comprennent-ils?

LUIZ DE TORREZ. A merveille. Celui-là surtout.

DIÉGO COLOMB. Demandez-lui si nous sommes loin de la terre de l'or.

CHRISTOPHE COLOMB. Oui... Combien encore d'ici à Cuba?

LUIZ DE TORREZ, appelle l'Indien et lui parle par signes. Cuba? Cuba?...

(Il lui montre de l'or.)

L'INDIEN fait un geste dénégatif. Cuba!... non... non... Haïti!... Haïti!...

CHRISTOPHE COLOMB. Ah!... Cuba n'est plus la terre de l'or?... nous serions-nous trompés dans nos premières interrogations? Eclaircissez le point, Torrez.

LUIZ DE TORREZ, faisant de nouveaux signes. Il paraît que oui, amiral. Voyez plutôt, (L'Indien regarde Colomb en montrant de l'or et disant : Haïti!... Haïti!...)

DIÉGO. Mais nous sommes dans la direction, mon père.

(Luiz de Torrez fait de nouveaux signes. L'Indien répond affirmativement.)

LUIZ DE TORREZ. Oui, Haïti est voisine de Cuba.

CHRISTOPHE COLOMB. C'est bien. Nous prendrons seulement possession de Cuba et nous filerons droit sur Haïti.

DON PEDRO DE RIQUELME. Et combien séjournerez-vous de temps à Haïti, amiral?

CHRISTOPHE COLOMB. Mon projet serait de débarquer dans l'île,

l'explorer rapidement et repartir aussitôt. Il faut rassurer l'Espagne au sujet de notre voyage, intéresser les Rois et la nation à la découverte. Les moyens de rendre féconde notre entreprise, c'est d'aller chercher des colons, des matériaux, des soldats.

DIÉGO MENDEZ. Vous pourriez prendre quelques jours de repos, amiral. Après la traversée que nous avons faite, et à votre âge...

CHRISTOPHE COLOMB. Ah! ah!... Mendez, vous parlez comme la jeunesse... C'est justement parce que mes jours sont comptés que j'ai hâte d'utiliser ceux qui me restent. Et si nous mourions ici maintenant! à quoi servirait notre découverte!

MARTIN-ALONZO PINZON. Amiral, dans les plus petits détails éclate votre admirable sagesse.

VICENTE-YAÑEZ PINZON. Mais seigneur, la *Santa-Maria* fait eau de toutes parts. Elle est incapable de s'en retourner.

CHRISTOPHE COLOMB. La *Santa-Maria* restera ici, Vicente. Nous devons laisser aux Indes un germe de colonisation; nous ne pourrions nous en retourner tous. Au surplus, voici mon plan : arrivés à Haïti, nous bâtirons un fort où nous disposerons notre artillerie. Si les habitants de cette terre veulent être nos alliés, ce fort servira simplement d'habitation à la colonie. S'ils nous font la guerre, il servira, jusqu'à l'arrivée des renforts, à faire respecter le nom espagnol.

PINZON. Mais qui désignerez-vous pour rester, amiral?

CHRISTOPHE COLOMB. Les hommes de bonne volonté, Martin. Quant à vous, vous nous suivrez en Espagne; vous partagerez notre triomphe, car nous vous devons en partie notre succès, ami.

MARTIN-ALONZO, s'inclinant. Seigneur, vraiment, c'est m'attribuer dans la découverte une part que... j'ai fourni mes navires contre argent de la Reine... voilà tout.

CHRISTOPHE COLOMB, à Alonzo. Pinzon, on ne peut vous reprocher qu'une chose... trop de modestie.

PINZON, s'inclinant. Amiral, ce n'est point l'ambition qui m'a porté à vous suivre, c'est l'admiration que vous m'inspiriez... Voilà pourquoi le triomphe dont vous m'offrez la moitié, ne peut en rien...

DON FRANCISCO ROLDAN, à part. Trop de modestie, en effet, trop

de modestie .. Il faut que la vanité qui dévore cet homme soit sans bornes (il le regarde attentivement comme s'il l'étudiait.), pour qu'il se sente ainsi le besoin de la cacher...

DIÉGO COLOMB, à Christophe Colomb, d'un ton presque suppliant. Mon père!... j'ai besoin de gloire!... besoin de gloire et d'or!...

CHRISTOPHE COLOMB, pressant la main de son fils avec effusion. Ah! je n'attendais pas moins de toi, mon fils!... Oui, tu resteras, tu resteras ici!... tu dois à la noble enfant qui a cru en toi, de ne rentrer en Espagne que son égal!... tu le dois à ton père qu'un misérable insulta devant toi, à Cordoue!... devant toi, et aussi devant elle!...

(Il baisse les yeux.)

DIÉGO COLOMB. Mon père, je sens combien lourd à porter sera désormais le nom que vous m'avez fait, et avec lui a grandi la fierté de mon honneur!...

CHRISTOPHE COLOMB, attirant Diégo contre sa poitrine. Mon Diégo! tu es ma force et ma joie!... oui, tu resteras! tu resteras!...

CHRISTÓVAL, accourant. Eh bien, et moi, amiral?

CHRISTOPHE COLOMB. Toi, tu resteras aussi! A qui veux-tu que je confie mon fils?...

(Il lui serre les mains.)

CHRISTÓVAL, avec effusion. Ah! amiral! amiral!... Tenez, les larmes m'en viennent aux yeux .. par saint François!...

INDIENS, criant. Cuba! Cuba!...

LUIZ DE TORREZ, approchant. Seigneur, voici Cuba.

CHRISTOPHE COLOMB, aux matelots. Continuez les manœuvres; nous ne nous arrêtons pas.

RODRIGO DE ESCOVEDO. Faut-il appeler cette terre une île, amiral, ou faut-il lui donner le nom du continent?

CHRISTOPHE COLOMB. Torrez, les Indiens savent-ils si cette grande terre est une île ou un continent?

TORREZ. Ils paraissent croire que c'est un continent, Excellence.

CHRISTOPHE COLOMB. C'est bien. Mettez ce qu'il vous plaira, seigneur notaire.

ESCOVEDO. Votre Excellence est obéie, amiral.

(Les Indiens, voyant qu'on continue de naviguer, pâlisent d'effroi. Ils regardent tour à tour Colomb et Torrez.)

CHRISTOPHE COLOMB. Qu'ont ces Indiens, Torrez?... d'où vient leur effroi?... Interrogez-les...

TORREZ. Amiral, c'est ce que j'ai fait tout à l'heure. L'île d'Haïti leur inspire une terreur folle.

CHRISTOPHE COLOMB. Et pourquoi, s'il vous plaît? Est-elle peuplée de bêtes fauves?

TORREZ. Voici ce que j'ai pu comprendre. Haïti obéit à quatre rois et à une reine. L'un des princes, Guacanagari, est doux, humain, juste, excellent; deux des trois autres n'ont ni bonne ni mauvaise réputation; mais le plus puissant de tous, Caonabo, est d'une cruauté sans égale. Il est chef d'un peuple antropophage, d'où la frayeur qu'il inspire. Quant à la princesse, dont le nom est Anaocana, c'est un type incomparable de beauté, de poésie, de perfection et de grâce.

CHRISTOPHE COLOMB. Ces renseignements sont des plus utiles, Torrez. Qu'en dites-vous, Pinzon? Nous sommes les alliés naturels des deux souverains pacifiques et les ennemis de Caonabo. C'est à ce titre que nous nous présenterons dans l'île. Notre petit établissement y trouvera de la sorte des protecteurs assurés, des amis fidèles.

PINZON. Seigneur, vous étiez né pour votre mission.

CHRISTOPHE COLOMB. Pas de flatteries, Martin, pas de flatteries.

MENDEZ. Quarante d'entré nous resteront dans le fort que nous allons construire, et je repartirai avec le reste des équipages.

TOUS. Oui, oui! Vive l'amiral!

LÉS INDIENS, qui continuent de regarder dans la direction d'Haïti, poussent des cris de terreur. Haïti!... Haïti!... Caonabo!... Oh! oh! oh!...

CHRISTOPHE COLOMB. Aperçoit-on la terre?

UNE VIGIE, criant du haut du mât. Terre! terre!...

DIVERS MATELOTS. Seigneur amiral, je veux rester ici!... désignez-moi pour rester ici!...

CHRISTOPHE COLOMB. Le jour du départ n'est pas encore venu, mes enfants. Rien ne presse; mais je choisirai pour commencer la colonie ceux d'entré vous qui n'ont laissé en Espagne ni une femme qui pleure leur départ, ni un père qui veuille les presser sur son cœur avant de mourir.

TOUS LES MATELOTS. Oui, oui ! Vive l'amiral !...

PINZON, *approchant*. Excellence ! nous voilà arrivés. . .

TORREZ, *accourant*. Seigneurs, les Indiens sont rassurés. Nous débarquons dans le royaume de Guacanagari. Tenez, voici des pirogues qui s'avancent vers nous.

(Des pirogues viennent chargées d'Indiens, qui poussent des cris de joie et d'étonnement. Ils causent avec les Indiens amenés par Colomb. Ils semblent se faire expliquer ce que sont les Européens. Le cacique Guacanagari, dans une pirogue très-belle, qui marche en tête des autres, s'approche de la *Santa-Maria*. Colomb le fait inviter à monter à bord.)

CHRISTOPHE COLOMB. Vivent les Rois de Castille et d'Aragon !...
(A Pinzon.) Martin, dans trois mois, nous serons de retour en Espagne.

(On débarque. Le grand cacique Guacanagari monte à bord et salue Christophe Colomb. Scène très-animée.)

La toile tombe.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

POUVOIR

PERSONNAGES DU TROISIÈME ACTE.

CHRISTOPHE COLOMB.

DON FERDINAND, roi d'Aragon.

DOÑA ISABELLE, reine de Castille.

DOÑA MARIA DE TOLÈDE.

DOÑA JUANA DE LA TORRE, ama de l'infant don Juan, prince royal.

DON PEDRO GONZALÈS DE MENDOZA, grand cardinal d'Espagne, grand chancelier de Castille.

DON ALONZO DE QUINTANILLA, intendant général des finances de Castille.

DON LUIZ DE SANTANGEL, receveur, pour l'Aragon, des droits ecclésiastiques.

DON FERNANDO DE TALAVERA, archevêque de Grenade, confesseur du Roi et de la Reine.

DON FRANCISCO DE BOBADILLA, comte de Palos, commandeur de saint Jacques, grand alcade de la cour.

DON NICOLAS DE OVANDO, commandeur de Larez.

DON JUAN DE FONSECA, archidiacre de Séville, ordonnateur général des colonies.

DON JUAN DE SORIA, grand comptable de l'amirauté de Castille, contrôleur général des colonies.

DON BERNAL DIAZ DE PISE, gentilhomme de la cour d'Aragon.

LE MARQUIS D'ARCOS, gentilhomme de la cour de Castille.

LE PÈRE BERNAL BOÏL, de l'ordre de saint Benoit, favori du Roi.

FRANCISCO-MARTIN PINZON.

MARTIN-ALONZO PINZON.

VICENTE-YAÑEZ PINZON.

RODRIGO SANCHEZ DE SÉGOVIE. }
 PER ALONZO NIÑO..... }
 JUAN DE LA COSA..... } Officiers de la caravelle la *Nina*.
 DIEGO MENDEZ..... }
 DIEGO DE SALCEDO..... }
 LUIZ DE TORREZ, interprète de l'expédition.
 MAITRE ALONZO, médecin de l'expédition.
 JUAN DE UNGRIA..... }
 GARCIA XALMIENTO... } Officiers de la caravelle la *Pinta*.
 GOMEZ RASCON, contre-maître de la caravelle la *Pinta*.

Gentilshommes. — Dames de la cour. — Députés. — Peuple.

LES AÇORES. — LE CHATEAU DE VELEZ. —
 BARCELONE. — 1493.

HUITIÈME TABLEAU.

LA MER.

En vue des Açores. — La mer, calme d'abord, furieuse ensuite. La *Niña* et la *Pinta* occupent alternativement la scène. Peu à peu une terre, éloignée au lever du rideau, se rapproche comme si on voguait vers elle; à la fin du tableau elle occupe le second plan de la scène. — Nuit noire.

SCÈNE PREMIÈRE.

Sur la *Niña*.

COLOMB, PER ALONZO NIÑO, JUAN DE LA COSA, RODRIGO-SANCHEZ DE SÉGOVIE, DIEGO MENDEZ, DIEGO DE SALCEDO, officiers, LUIZ DE TORREZ, interprète de l'expédition, MAITRE ALONZO, médecin de l'expédition, MATELOTS, MOUSSES.

PER ALONZO NIÑO. Amiral, le temps s'assombrit. Que pensez-vous du temps ?

CHRISTOPHE COLOMB. Le temps ne vaut rien, Niño; rien!... rien!...

LUIZ DE TORREZ. Mais, y a-t-il vraiment du danger ?

CHRISTOPHE COLOMB. Regardez frissonner les cordages.

LUIZ DE TORREZ. Oui, seigneur. Eh bien ?

CHRISTOPHE COLOMB. Eh bien, c'est l'ouragan... un ouragan terrible. Vous allez voir.

RODRIGO SANCHEZ. Mais quel est votre but, amiral ?

CHRISTOPHE COLOMB. Vous apercevez cette terre devant nous. Si nous pouvons y arriver avant la tempête et amarrer la *Niña*, nous sommes sauvés.

LUIZ Mais alors, faisons force de rames !

CHRISTOPHE COLOMB, montrant les matelots qui travaillent avec fureur. Eh ! ne voyez-vous pas ces braves gens ! Que peuvent-ils faire de plus !... Malheureusement .. Tenez ! avez-vous remarqué cet éclair ?

(Un éclair fend le ciel.)

JUAN DE LA COSA. De quel côté ?

CHRISTOPHE COLOMB. Nord-est. — Un autre encore !... Regardez donc ! mais regardez donc !...

(Nouveaux éclairs.)

RODRIGO. Mais avez-vous refait votre point, amiral ? Où sommes-nous ?

CHRISTOPHE COLOMB. En face des Açores.

RODRIGO. Ce n'est pas ce que croit le seigneur Alonzo. Il est en désaccord avec vous de cent lieues. D'après lui, c'est la Castille que nous apercevons.

CHRISTOPHE COLOMB. Pinzon se trompe, voilà tout. (Regardant l'horizon.) Messieurs, le danger est imminent, nous n'arriverons pas à temps... Que tout le monde s'éloigne !...

LE MAÎTRE D'ÉQUIPAGE JACOMO, approchant. Amiral, voici la tempête !... que faut-il faire ?

CHRISTOPHE COLOMB, d'une voix forte. Silence !... — Chacun à son poste. (La tempête grandit, le navire se couche et se relève.) Carguez toutes les voiles ! — Allons donc, et vivement ! Ne gardez qu'une basse voile surbaissée au grand mât !

(Les matelots exécutent les ordres donnés.)

Enfants ! la nuit sera terrible ! — Du courage ! — Dans un instant

toute manœuvre deviendra impossible ! — Ainsi donc la main à l'œuvre !...

(La tempête redouble. Colomb s'approche de la rampe et crie dans le porte-voix.)

Pinzon ! capitaine Pinzon !... (Posant le porte-voix.) Il ne m'entend pas, c'est inutile !... (Commandant.) Trois lanternes au grand mât pour indiquer à la *Pinta* de se mettre à arbre sec ! (Les matelots exécutent l'ordre.) Plus haut encore... l'une au-dessus de l'autre ; au-dessous de l'étendard royal !... — Une autre lanterne près du fanal pour éviter l'abordage ! — Bien !... A présent, laissez aller au vent !...

LE MATELOT TALLARTE DE LAJES, s'approchant. Amiral, la *Pinta* répond au signal. Voyez la lanterne.

CHRISTOPHE COLOMB. Très-bien !...

(La tempête augmente toujours. La *Niña* disparaît et est remplacé par la *Pinta*, qui disparaît à son tour pour laisser reparaître la *Niña*.)

MATELOTS, accourant, désespérés. Amiral !... amiral !... nous sommes perdus !... Sauvez-nous !...

CHRISTOPHE COLOMB, d'une voix vibrante. Enfants, mettez tout votre espoir en Dieu !... lui seul peut nous sauver à présent !... Demandons-lui un miracle ! sans un miracle, c'est la mort !...

MATELOTS. Un vœu ! un vœu ! faisons un vœu à sainte Marie de Guadeloupe !

LE MATELOT PEDRO DE VILLA, approchant, son bonnet à la main et le secouant. Tirons au sort à celui qui ira en pèlerinage à Sainte-Claire de Moguer. — Voici des billes dans un bonnet. Toutes blanches, sauf une, qui est noire... qui la retirera sera le pénitent.

CHRISTOPHE COLOMB, plongeant la main dans le bonnet retire la bille noire. C'est moi que le sort désigne. Enfants, recommandez vos âmes à Sainte-Claire de Moguer.

LUIZ DE TORREZ et MAÎTRE ALONZO, avec désespoir. Amiral, nous sommes perdus !...

CHRISTOPHE COLOMB. Je le sais !... Retirez-vous !... qu'on me laisse seul !... (D'une voix tonnante.) Retirez-vous, vous dis-je !...

MATELOTS, à genoux. Sainte Marie !... sainte Marie !...

CHRISTOPHE COLOMB. Perdus !... perdus !... — oui, nous sommes

perdus!... Perdus, lorsque, après mille supplices, mille douleurs, après tout orgueil foulé aux pieds, toute honte bue, tout dégoût surmonté, ma découverte est à moi, bien à moi!... Que faire!... O Océan! Océan! Océan!... Mais je ne suis pas un homme ici, je suis l'héritage de l'univers! je suis la fortune du monde!... Mon Dieu! mon Dieu!... mille enfers pour moi, mais que ma découverte ne périsse pas! Sauvez ma découverte! sauvez-la! Et mon fils! .. Diégo, où es-tu!... que vas-tu devenir!... Oh! que le supplice ne dure pas plus longtemps!... La fin! la fin tout de suite! de grâce! la fin!...

Il retombe brisé, la tête dans les mains. La tempête est à son comble.
(Colomb se lève debout de toute sa taille.)

Tout le monde à genoux! voici la mort!...

(Un coup de vent emporte la *Niña*. La *Pinta* reparait en scène.)

SCÈNE II.

Sur la *Pinta*.

MARTIN-ALONZO PINZON, FRANCISCO-MARTIN PINZON,
VINCENTE-YAÑEZ PINZON, JUAN DE UNGRIA, GARCIA
XALMIENTO, OFFICIERS, MATELOTS, MOUSSES.

MARTIN, avec le porte-voix. Voyez-vous la *Niña*?

LE CONTRE-MAÎTRE GOMEZ RASCON. Elle est complètement disparue. — Ah! je l'aperçois! je l'aperçois au large. Les fanaux brillent... le vent l'emporte vers la pleine mer. — Je ne la vois plus! — Perdue! perdue!...

LE MATELOT COLMENERO. Elle remonte! Oh! elle disparaît de nouveau.

FRANCISCO, se signant. Que Dieu ait leur âme! *De Profundis*! C'est le sort qui nous attend aussi.

MARTIN. Du courage! du courage!...

LE MATELOT DIÉGO BERMUDEZ. Du courage! à quoi bon!... Prions Dieu plutôt, prions Dieu!...

UN AUTRE. Oui, prions Dieu ! Nous ne pouvons tenir la mer. La caravelle va en tous sens.

UN AUTRE, avec désespoir. Pardieu ! nous n'avons plus de lest ! Comment voulez-vous ! ni barils d'eau, ni barils de vin !.. Rien ! rien ! rien !..

UN MOUSSE, à genoux. O sainte Marie ! mère de Dieu ! ayez pitié de nous !..

UN AUTRE. Ayez pitié de nous, pauvres pécheurs..

VICENTE. Oui ! oui ! priez enfants ! priez !..

MARTIN. Ah ! si nous pouvions aborder !..

LE CONTRE-MAÎTRE GOMEZ, RASCON. Seigneur capitaine, essayons nous encore de manœuvrer ?

MARTIN. C'est inutile ; vous le voyez bien.

RASCON. Mais le vent s'apaise un peu. En louvoyant nous pourrions peut-être...

UN MATELOT. La côte ! la côte !.. nous allons nous briser... Au secours !..

(Le navire touche la côte par une brusque secousse. Les matelots tombent renversés. Martin-Alonzo Pinzon se relève et prend le porte-voix fiévreusement.)

MARTIN, d'une voix tonnante. A terre ! Tout le monde à terre !.. nous sommes sauvés !.. Ne vous pressez pas !.. point de désordre, c'est le moyen de sortir tous !.. Du calme ! du calme !..

(Les matelots sautent à terre.)

LES MATELOTS, à terre. Sauvés ! sauvés !.. Est-ce possible ! Dieu du ciel, est-ce possible !.. Monseigneur saint Jacques, protégez-nous !..

MARTIN, bas. Oh ! le triomphe ! le triomphe !.. (Haut.) Et maintenant à la caravelle ! que tout le monde s'y mette ! Y êtes-vous ! Amarrez solidement... (À un mousse qui regarde au loin.) A l'œuvre ! à l'œuvre !.. Que regardes-tu là, enfant ?

LE MOUSSE, montrant du doigt. Seigneur capitaine, voyez, voyez ! la *Niña* qui achève de sombrer, on l'aperçoit encore !.. Là-bas ! là-bas !..

PINZON, ému. La *Niña* !.. Où ?.. fais voir !.. mais fais donc voir !..

LE MOUSSE, même jeu. Tenez!... au sud-est!... Oh! c'est affreux! plus rien!... Oh!...

(Il se couvre le visage avec les mains.)

PINZON. Cette fois, elle ne reparaitra plus, va, c'est fini...
(Les matelots amarrent le navire. Martin-Alonzo Pinzon, la tête dans les mains, semble rêver.)

MARTIN PINZON, à part. Fini! fini!... enfin!... (Il rit fiévreusement.) Oh! oh! oh!... (Se frappant la poitrine.) Le maître, c'est moi, à présent. L'inventeur, c'est moi! L'homme de génie, c'est moi!... Entends-tu, Colomb, moi, oui, moi! moi!... Imbécile! fou! niais! triple sot!... Ah! ah! ah! ah!... Tu ne me trouvais qu'un défaut, trop de modestie!... Tu ne m'avais pas compris! tu n'avais pas vu qu'en semblant te servir, c'était moi que je servais, moi, Pinzon! moi seul!... Tu avais cru cela, en vérité! que je t'avais donné mes vaisseaux, mon argent, mon or, mes matelots, que j'avais quitté mon commerce, quitté ma maison, quitté mon pays pour toi, pour ta gloire, pour ta fortune, pour ta renommée, pour ton nom!... Oh! les hommes! les hommes! que les hommes sont bêtes!... C'était pour moi, entends-tu, pour moi! Voilà douze ans que je rêve après l'heure qui vient de sonner!... douze ans!... Le jour où je te vis pour la première fois, à la junte de Porto, je fis mon plan. Douze ans!... tu ne sais pas que c'est toi, songeur, rêveur, que guetter dans l'ombre, l'œil ouvert, la lèvre tordue, le cœur palpitant, son homme, son ennemi!... Ah! tu étais grand amiral!... ah! tu étais vice-roi, gouverneur, tu allais être triomphateur, tu rêvais d'or, de trône, d'empire!... Ah! ah! ah! ah!... A moi, maintenant, à moi, tout cela!...

(Il songe. — Un matelot vient par derrière lui frapper doucement sur l'épaule.)

LE MATELOT. Capitaine...

MARTIN, se retournant brusquement. Tu étais là! tu écoutais!...

LE MATELOT, balbutiant. Mais... non... amiral...

MARTIN. Tu vois bien que si!... tu as dit amiral!...

LE MATELOT. Mais, seigneur Pinzon, je vous jure par Notre Dame...

MARTIN. Assez! Que me veux-tu?

LE MATELOT. Eh bien, vos frères m'envoient vous dire que la *Pinta* est amarrée, mais que la mer est bonne à présent.

MARTIN. La *Pinta* a-t-elle quelque avarie ?

UN AUTRE MATELOT, accourant. Aucune, capitaine... un vrai miracle ! quoi !... Tout neuf du chantier...

MARTIN. Eh bien, en route, enfants ! Et en Castille !... (Un mât passe devant le navire.) Qu'est-ce que ce mât-là ?

UN MATELOT. Une épave de la *Niña*, sans doute.

MARTIN, à l'équipage. Approchez tous. (Les matelots font cercle autour de lui) L'amiral est mort, que saint Pierre reçoive son âme !...

(Il se signe ; les matelots en font autant. Promenant sur l'assistance un regard scrutateur.)

Et maintenant, que pensez-vous qu'il faille faire ?

(L'équipage se tait. Tout le monde pourtant se regarde en laissant percer une convoitise farouche.)

MARTIN. Vous n'avez pas un conseil à me donner?... Voilà un trésor, un monde, un univers, de la terre, de l'or, des tonnes d'or — nous trouvons tout cela dans la poche d'un cadavre, d'un noyé, et vous n'avez rien à me dire?...

UN MATELOT, s'inclinant devant lui. Ceux qui sont restés là-bas ne sont pas en nombre, Caonabo les tuera tous. (Baisant la main de Pinzon.) Seigneur Martin, c'est vous et votre équipage qui avez découvert le Nouveau Monde!...

L'ÉQUIPAGE, entier. Oui ! oui ! c'est nous !... nous seuls !... Et jurons tous, jurons le secret !... si l'un de nous parle, la mort !...

MARTIN, tendant son épée dégainée. A la bonne heure ! Jurons par le Christ ! fer, feu ou poison, tout sera bon pour le traître s'il y en a !... Il mourra sans merci !... il mourra sans sacrement ni confession, pour qu'après cette vie, il ait l'enfer !... Vous le jurez !...

TOUS. Nous le jurons !...

MARTIN. En Castille !... C'est aujourd'hui le 15 février, le 25 nous serons à Palos ! (Levant sa toque au bout de son épée.) Gloire aux vainqueurs de la mer ténébreuse !...

TOUS. Gloire aux conquérants du Nouveau Monde !...

(Ils montent dans le navire. La *Pinta* s'éloigne.)

La toile tombe.

NEUVIÈME TABLEAU.

LA COUR.

Au château royal de Velez, près de Barcelone. Une vaste salle. Pans coupés. Dans le pan de gauche une porte. Dans le pan de droite une fenêtre à petites vitres losangées. Cette fenêtre donne sur la Méditerranée. Portes au fond, portes à droite et à gauche. Deux trônés, pour le roi et la reine, sont placés sur une estrade au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

DONA MARIA DE TOLÈDE, DOÑA JUANA DE LA TORRE.

(Au lever du rideau, doña Maria de Tolède, accoudée sur l'appui de la fenêtre qui est à droite dans le pan coupé, regarde tristement au large. La fenêtre est toute grande ouverte. On aperçoit la mer.)

DOÑA JUANA, entrant par la porte qui est dans le pan coupé à gauche. Ah ! vous voilà ! doña Maria !... je vous cherche partout. C'est la

camerera mayor qui m'envoie. Toute la maison de la Reine est dans la Salle des Aïeux ; il n'y manque que vous. Venez.

(Doña Maria se retourne. On voit qu'elle vient de pleurer. Elle s'essuie les yeux.)

Etes-vous prête ? La députation de Catalogne attend en bas, les Rois vont la recevoir, puis nous quitterons le château. Leurs Altesses veulent faire leur entrée dans Barcelone à trois heures précises.

DOÑA MARIA, s'essuyant les yeux. D'un air distrait. Oui.

DOÑA JUANA, s'approchant d'elle avec douceur, lui prend les mains. Vous pleuriez ?...

DOÑA MARIA, étouffant ses sanglots. Non.

DOÑA JUANA, souriant, d'une voix très-affectueuse. Vous voyez bien que si...

(Elle lui prend le mouchoir des mains et achève de lui essuyer les yeux.)

Que faisiez-vous-là ? accoudée à la fenêtre... dans la grande-salle... Attendez-vous seule la députation ?...

DOÑA MARIA, même jeu. Rien... Je... je regardais la mer...

DOÑA JUANA, même jeu. Lui prenant les mains. La mer !...

(Souriant avec une bonté à la fois malicieuse et calme.)

Mais... c'est la Méditerranée qui est devant nous... et ils sont partis sur la mer Océane...

(Elle regarde doña Maria qui baisse la tête d'abord, la relève ensuite sous ce regard, puis se jette dans ses bras en sanglotant.)

DOÑA MARIA, se jetant en sanglotant dans les bras de Juana. Oh ! doña Juana ! doña Juana ! il ne reviendra pas !...

DOÑA JUANA, l'embrassant avec effusion. Voyons, voyons, enfant !... que dites-vous ?... Pourquoi désespérer ainsi ?

DOÑA MARIA. Ah ! voilà huit mois !... huit mois et douze jours qu'ils sont partis, Juana !... et depuis lors....

DOÑA JUANA. Eh bien ?...

DOÑA MARIA. Ah ! si vous aviez été là tout à l'heure... dans la Salle des Aïeux !... le Roi causait avec la Reine. Le grand-cardinal, l'archidiacre de Séville, don Alonzo de Quintanilla étaient présents... On parlait de l'expédition... Je me suis mise à san-

gloter!... la Reine l'a vu... elle m'a permis de sortir... c'est même pour cela que vous me trouvez ici... et...

(Les sanglots lui coupent la parole.)

DOÑA JUANA. Mais que disait-on ?

DOÑA MARIA. Le Roi cherchait à prouver que l'amiral avait péri... que son projet était insensé...

DOÑA JUANA. Mais la Reine défendait don Christophe ?

DOÑA MARIA. Oui, sans doute... La Reine est si bonne... J'étais là, cela suffisait pour qu'elle parlât ainsi... seulement...

DOÑA JUANA. Vous vous trompez... La Reine espère toujours, le cardinal Mendoza pareillement...-Ainsi, ne vous désolez pas!... Don Diégo reviendra bientôt... et reviendra couvert de gloire...

DOÑA MARIA. Ah! je n'en demande pas tant!... Que l'amiral revienne seulement!... que Diégo ne soit pas mort, qu'il m'aime, c'est tout ce que je veux!... Je sais bien que je ne puis le revoir encore!... je sais bien que si des terres ont été découvertes, il y restera pour gagner comme son père sa part de fortune et d'honneurs!... Mais qu'on me dise qu'il vit toujours!... qu'on me le dise!... répétez-le-moi, -Juana!... puisque vous le croyez! (Une pause.) Si vous aviez entendu le Roi! comme il parlait!...

DOÑA JUANA. Vous savez que le Roi n'a jamais approuvé l'expédition... D'autre part, il ne voit pas du même œil que la Reine votre union future avec don-Diégo... Ne vous étonnez donc pas que...

DOÑA MARIA. Ah! Juana! Juana! sans la Reine et sans vous, je mourrais! je mourrais!... si vous saviez!... Mon aïeul!... don Alvar!... continuellement on me...

(Elle se retourne en entendant de nombreux bruits de pas venant du fond.)

DOÑA JUANA, l'interrompant.-Chut! les Rois!... La députation va être introduite... qu'on ne voie plus trace de vos larmes... Allons!...

(Doña Maria s'essuie les yeux de nouveau. Deux huissiers entrent par le fond et se placent chacun d'un côté de la porte.)

LES HUISSIERS. Les Rois!...

(Le Roi et la Reine entrent avec leur suite. Ils semblent continuer une conversation commencée. La Reine, voyant doña Juana lui sourit, et, apercevant doña Maria qui se cache, elle s'interrompt, va à elle affectueusement et la baise au front.)

SCÈNE II.

LE ROI, LA REINE, DOÑA MARIA DE TOLÈDE, DONA JUANA DE LA TORRE, LE GRAND CARDINAL DON PEDRO GONZALEZ DE MENDOZA, DON ALONZO DE QUINTANILLA, DON FERNANDO DE TALAVERA, DON LUIZ DE SANTANGEL, LE COMMANDEUR BOBADILLA, grand alcade du palais, DON NICOLAS DE OVANDO, commandeur de Larez, DON DIEGO CARILLO, commandeur de Saint-Jacques, DON JUAN DE FONSECA, archidiacre de Séville, DON JUAN DE SORIA, grand comptable de l'amirauté de Castille, LE VICOMTE D'AGUÑA, grand majordome du palais, GENTILHOMMES, DAMES, PAGES, DÉPUTÉS, etc.

LA REINE, s'interrompant, va à dona-Maria et la baise au front. *Enfant! du courage! du courage!... Ces beaux yeux ne sont pas faits pour pleurer! Notre cause n'est point perdue!...*

(Doña Maria lui jette un regard de respectueuse reconnaissance. La Reine retourne vers le Roi. Doña Maria et doña Juana se placent parmi les dames de la Reine.)

LE ROI, à la Reine. Votre Altesse a beau dire, elle a été moins heureuse en cette occurrence que dans sa conquête de Grenade. (souriant.) Voyons, madame, avouez-le! Vous avez acquis assez de gloire pour pouvoir convenir de votre erreur en la circonstance présente.

LA REINE. Non, monseigneur; je n'avoue rien, absolument rien. Nous n'avons point de nouvelles de l'entreprise, c'est tout ce dont je puis convenir.

LE ROI, souriant. Je ne veux pas insister. Mais, véritablement, votre espérance me réjouit. (Au grand cardinal.) Mendoza, soyez franc, n'est-ce pas que la Reine s'abuse?

LE CARDINAL. Votre Altesse n'ignore pas, Sire, que j'ai voté hardiment pour l'expédition.

LE ROI. Ce qui veut dire, cardinal?...

LE CARDINAL, souriant. Ce qui veut dire que je n'abandonne pas la partie de la Reine, monseigneur...

LE ROI. Vous souriez. Vous êtes ébranlé! Au surplus, il y a de quoi Huit mois sans nouvelles. C'est fait pour décourager; je parie que l'archidiacre de Séville est de notre avis?

DON JUAN DE FONSECA, souriant. Votre Altesse me semble dans le vrai; mais la Reine ne me paraît pas avoir tort.

LE ROI, souriant. Fonseca, vous êtes un trop habile courtisan.

(Fonseca s'incline.)

LA REINE. Et quand cela serait, Sire? quand bien même l'entreprise de Colomb aurait échoué, nous trouveriez-vous fort coupable d'y avoir cru? Nous risquions bien peu de chose eu égard à ce qu'on nous promettait!..

LE ROI. Enfin!... vous avouez!... (Au grand cardinal.) Vous remarquerez, cardinal, que Son Altesse vient de parler au prétérit. Son Altesse ne l'a point fait sans intention. Elle est trop habile linguiste pour cela. (A la Reine.) Madame, il est beau de confesser une erreur.

LA REINE. Mais, monseigneur, je ne confesse rien.

LE ROI, riant. Ah! ah! Votre Altesse plaisante... Elle a avoué, fort bien avoué. (A don Fernando de Talavera.) Talavera, mon ami, j'en appelle à vous.

DON FERNANDO DE TALAVERA, avec austérité. Sire, je n'ai point changé d'avis depuis la junte. Pour moi, toute entreprise basée sur des principes opposés aux saintes Écritures ne saurait réussir! Dieu est là!...

LE COMMANDEUR BOBADILLA, à mi-voix, à Juan de Soria. Oui, Dieu est là!... Dieu est là, qui ne se prête pas aux calculs indignes des mendiants et des laquais!... Il est une justice, heureusement.

JUAN DE SORIA, se tournant vers Sanlangel. Il est certain que le grand amiral de l'Océan n'a pas, jusqu'ici, beaucoup gâté ses protecteurs!...

LE ROI. Ah! ah!... Santangel, voilà un rude coup porté à votre enthousiasme passé, mon ami.

SANTANGEL. Je ne disconviens pas, Sire, que je comptais sur plus de bonheur... mais enfin tout n'est pas désespéré, et il se pourrait...

LE ROI, riant. Vraiment!... Ah! ah! ah!... Mais ce Génois était réellement un habile homme. Par saint Jacques! quelle confiance aveugle il vous avait inspiré, madame et messieurs!...

DON ALONZO DE QUINTANILLA. Il aurait échoué, Sire, que je n'en croirais pas moins son projet excellent et très-praticable. Il a donné devant la junte des raisons véritablement merveilleuses.

DON NICOLAS DE OVANDO. Surtout en ce qui touche l'oiseau Rock, don Alonzo, votre seigneurie oublie l'oiseau Rock...

DON DIÉGO CARILLO. Et la mer ténébreuse!... il l'a traitée de fable. En vérité, Quintanilla, si vous trouvez de premier ordre des raisonnements semblables!...

LE ROI. Bravo! commandeur!... bravo! En effet, pour notre part, nous n'avons guère été satisfait de cette façon d'argumenter. Si notre cousin de Tolède, ne se montrait pas plus brillant en sa chaire de Salamanque, nous doutons fort qu'il attirât autour de lui la jeunesse de nos royaumes. Qu'en dites-vous, madame?

LE REINE. Mon Dieu! Sire, je ne sais. Votre Altesse n'ignore pas que je n'ai aucun penchant pour la superstition et que je ne crois pas beaucoup à la cruauté de l'oiseau Rock.

LE MARQUIS D'ARCOS. Madame, il n'est pas un géographe qui nie cet oiseau terrible, ni dans vos États, ni même chez les infidèles que vous avez si glorieusement expulsés d'Espagne.

LA REINE. Don Jaime Ferrer m'a pourtant assuré...

LE ROI. Ah! Jaime Ferrer! Un rêveur! Et voilà tout! Encore un ami de...

(Se tournant au bruit que fait un page entrant par la porte du panneau coupé qui est à gauche.)

Eh bien... qu'est-ce?... La députation de Barcelone?... Nous allons la recevoir. Qu'elle attende nos ordres!... Par les saints!...

LE PAGE, s'inclinant. Ce n'est point cela, Sire; c'est le navigateur

qui est parti pour les Indes il y a huit mois. Il demande à présenter ses devoirs à Vos Altesses Royales.

(Moment de stupeur profonde. Le visage de la Reine s'éclaire subitement d'une vive joie. Doña Maria pâlit, puis sourit comme si elle allait se trouver mal. Doña Juana lui prend les mains.)

LA REINE, avec explosion. Ah ! je savais bien, moi !... Faites entrer. (Se tournant vers la porte.) Approchez, seigneur Colomb, approchez !...

(Martin-Alonzo Pinzon paraît. Il est en costume de capitaine de marine. La Reine interpellant le page qui introduit Pinzon.)

Eh bien, M. de Sandoval, où est le sieur Colomb ?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, MARTIN-ALONZO PINZON.

MARTIN-ALONZO PINZON, humblement. Altesse, c'est moi que votre page a voulu annoncer.

LA REINE. Vous, monsieur ! Et qui donc êtes-vous ?

PINZON. Un des humbles sujets de Votre Altesse, madame ; je m'appelle Martin-Alonzo Pinzon, de Palos.

LA REINE, gracieusement. Ah ! seigneur Martin-Alonzo, nous vous remettons à présent. Excusez-nous de ne vous avoir point reconnu d'abord, nous ne vous avons encore vu qu'une seule fois en notre vie... C'est vous qui avez généreusement fourni deux caravelles pour que le sieur Colomb, notre amiral, pût partir en découverte. L'amiral ne pouvait prendre pour son ambassadeur un homme qu'il nous fût plus agréable de recevoir. Eh bien, où est à l'heure qu'il est le sieur Colomb ? A-t-il réussi dans son entreprise ? Est-il de retour ? Est-il aux Indes ?

PINZON. Madame... Mais d'abord, que Votre Altesse se réjouisse ! des terres merveilleuses sont découvertes, des richesses innombrables sont acquises à la Castille !...

LE ROI ET LES SEIGNEURS, qui écoutent avec anxiété. Vraiment !...

LA REINE, se tournant vers le Roi. Ah ! Sire ! vous voyez que nous n'avions pas si grand tort !... Seigneur, mon Dieu, source de tout

bien et de toute gloire, Isabelle, votre humble servante vous remercie!... (A Pinzon.) Et Colomb, le sieur Colomb, qu'est-il devenu?...

PINZON. Colomb n'est pour rien, madame, dans ces découvertes, Dieu a voulu bénir jusqu'au bout le nom Espagnol. C'est un des sujets de Votre Altesse qui a eu la gloire de ce magnifique événement.

LE ROI, vivement. Et le nom de ce noble serviteur? Quel est son nom?

PINZON. Ce serviteur, c'est moi, Sire!

LA REINE vivement. Vous, Martin-Alonzo! c'est vous!...

PINZON. Moi-même, madame. Et le bonheur que j'ai éprouvé d'avoir conduit à bien cette périlleuse entreprise n'est rien, à côté du bonheur que j'éprouve d'en mettre le succès aux pieds de Votre Altesse!...

LA REINE. Merci, Pinzon. Votre Reine vous remercie. Ce que vous dites est d'un sujet fidèle. Mais, expliquez-nous ces faits inouïs! Encore une fois, qu'est devenu Colomb?

PINZON. Altesse, voici les faits dans toute leur simplicité. Je ne sais pas le langage des cours; vous excuserez ma rudesse. Dieu a puni Colomb de son orgueil sans bornes. Cet aventurier est mort aux Açores. Après quelques jours de navigation, à la suite de manœuvres ignorantes, il a péri, entraînant au fond de la mer son équipage et son navire.

(A ces mots, doña Maria pousse un cri et tombe dans les bras de doña Juana. Par suite de la stupeur qui se produit chez tous les assistants, personne ne fait attention à elle. La Reine se lève avec agitation.)

LA REINE. Colomb! Vous dites que Colomb est mort!...

MENDOZA. C'est impossible! ..

LE ROI. Laissez parler, cardinal, laissez parler ce capitaine. Le sieur Colomb n'avait pour toute science qu'une grande forfanterie. N'est-il pas vrai, Pinzon? Nous l'avions bien jugé!

PINZON. Colomb n'avait jamais navigué, Sire. Lorsqu'il disait avoir déjà commandé des navires, il mentait effrontément. Cet homme n'attendait son succès que de son audace. Dès que son ignorance m'est apparue, j'ai tâché d'y suppléer. Pour cela, il

fallait diriger son navire en même temps que le mien. J'y ai réussi jusqu'aux Açores. Mais là un coup de vent nous a séparés. Colomb, dont la vanité souffrait, du reste, d'être obligé de suivre mes avis, incapable de triompher de la plus légère difficulté nautique, a trouvé la mort dans les flots avec le médecin maître Alonzo, l'interprète Luiz de Torrez, l'écuyer Diégo Mendez et quelques autres officiers.

LE ROI, se signant. Dieu les reçoive en son giron!...

BOBADILLA. Oui, sire! Mais si Dieu est bon, il est juste aussi!... Son giron n'est point pour les valets qui dépouillent de leurs droits les fidèles gentilshommes.

LE ROI, souriant. Doucement, commandeur, doucement!

(Il lui montre doña Maria évanouie.)

LA REINE, à ce geste, saisi par elle, se tournant vers dona Maria qui est tombée évanouie dans les bras de dona Juana. Doña Maria!... pauvre enfant!... Juana, consolez-la!... Messieurs, n'accablez pas Colomb de votre mépris, plaignons plutôt son infortune. Je m'intéressais à lui, et je ne m'en cache pas, je l'aimais. Il me paraissait noble et grand.

LE ROI, à Pinzon. Achevez, seigneur Martin, achevez.

PINZON. Loin de me décourager, cette mort doubla mon énergie. Il fallait prouver aux Rois qu'un Castillan pouvait réussir où un Génois avait échoué. L'existence de terres lointaines ne faisait pas un doute pour moi. Il y avait longtemps que je rêvais d'en doter l'Espagne. Ceci ne surprendra personne si l'on veut bien se rappeler que sur les trois caravelles du voyage j'en ai fourni deux; que, de plus, riche, heureux, considéré, j'ai tout quitté pour tenter l'expédition.

LE ROI. Dieu prévoyait ce qui est arrivé, Pinzon. Le doigt de Dieu se montre ici...

PINZON. Je le crois, monseigneur. Aussi est-ce à Dieu que je rapporte toute ma gloire. J'ai donc, sans crainte des mers de roseaux que j'ai rencontrées, sans souci du mauvais présage que la mort de Colomb paraissait à tous, bravant les flots, bravant les révoltes sans cesse renaissantes de mon équipage, j'ai triomphé de tous les obstacles, et le 12 octobre dernier, j'ai abordé à

des terres inconnues, pleines de richesses, regorgeant d'or, de pierreries, de perles et d'épices.

LA REINE. Béni soit le nom du Seigneur!...

QUINTANILLA, à Santangel, avec émotion. Eh bien, don Luiz, que pensez-vous de ce récit?

SANTANGEL, avec tristesse. Malheureusement, il me semble inattaquable!... D'ailleurs la franche physionomie de ce marin ne permet aucun doute!...

LA REINE. Seigneur Martin-Alonzo, ce que vous venez de nous dire nous cause à la fois une grande joie et une amère tristesse. Nous ajouterons que rien ne nous paraît plus véridique que votre récit et plus noble que votre conduite. Cependant vous ne vous blesserez pas sans doute que nous vous demandions les preuves de ce que vous avancez. Les rois ne sauraient en aucun cas agir avec trop de prudence. Hélas! ce qui nous est arrivé avec le sieur Colomb en est la preuve.

PINZON. Altesse, mon équipage tout entier m'a suivi au château de Velez, et...

LA REINE. Votre équipage est là?

PINZON. Oui, Altesse. Il attend à la porte du palais.

LA REINE. C'est bien, monsieur. (Aux gardes.) Qu'on amène ici les compagnons du seigneur Martin-Alonzo. (Entrent les matelots) Approchez, messieurs, ne craignez pas. Votre capitaine vient de nous raconter vos découvertes. Nous ne saurions assez vous témoigner notre gratitude. Chacun de vous aura sa récompense, nous lui en donnons notre parole royale. (A Pinzon.) Et c'est par vous, Pinzon, que nous avons l'intention de commencer. (Aux matelots.) Mais, sans vouloir faire une enquête que nous jugeons inutile, nous devons pourtant vous demander d'appuyer de votre témoignage, la narration de votre chef... Ainsi, vous avez découvert des terres nouvelles?...

LES MATELOTS. Oui, Altesse. Des terres innombrables!

LA REINE. Et qu'est devenu le sieur Colomb?

LES MATELOTS. Il s'est noyé avec son équipage en vue des Açores!...

LA REINE. Cela nous suffit. C'est bien. A présent...

(Un huissier vient parler bas au vicomte d'Acuña.)

LE VICOMTE D'ACUÑA, s'approchant respectueusement de la Reine et du Roi.
Altesses.

LA REINE. Que nous veut-on?... Que nous voulez-vous Acuña?

LE VICOMTE D'ACUÑA. La députation de Barcelone, Altesses; si les Rois veulent faire leur entrée dans la ville à l'heure fixée, il serait indispensable de...

LA REINE. C'est bien. Introduisez. Nous allons apprendre à ces députés la bonne nouvelle. Que tout le monde entre

(La députation de Barcelone, ayant en tête le comte d'Arevalo, gouverneur de la Catalogne, est introduite.)

Messieurs, nous vous annonçons la découverte d'un nouveau monde situé par delà la mer Océane. (Montrant Pinzon.) Voici le grand, et désormais illustre navigateur à qui nous sommes redevable de cette glorieuse et pacifique conquête. Et, estimant cette découverte à l'égal des plus grands faits de notre règne, nous voulons récompenser comme il le mérite notre vaillant sujet en le substituant à tous les titres, qualités et revenus précédemment accordés à un navigateur qui n'en était pas digne.

LE ROI. Madame, rien ne saurait être plus noble...

LES MATELOTS. Vive la Reine!... Vive doña Isabelle!... Vive le Roi!...

LA REINE, d'une voix forte. Grand amiral de la mer Océane, vice-roi et gouverneur-général des Indes, venez recevoir l'investiture de vos nouvelles dignités!...

(Pinzon se lève pour s'avancer vers la Reine. Au même moment un homme, en costume de grand-amiral de Castille, entre, fend la foule, et s'approche d'Isabelle. C'est Christophe Colomb. Stupeur profonde dans l'assistance. Pinzon, la face bouleversée, les yeux injectés de sang, profite du tumulte pour s'esquiver. Il s'enfuit comme un fou, sans qu'on songe à l'arrêter. Ses matelots, saisis d'effroi, le suivent.)

COLOMB, aux pieds du trône. Altresse, votre fidèle sujet vous remercie!...

(Il se relève et baise la main de la Reine. A ce moment, ses officiers, restés en arrière, s'avancent.)

LA REINE. Colomb!... Vous, seigneur Colomb!...

TOUT LE MONDE. Colomb!... Colomb ici!... Mais que disait-on! Et Pinzon!... où est Pinzon!...

COLOMB, à la Reine. Moi-même, madame. Votre Altesse ne m'a-t-elle point appelé?...

LA REINE. Mais... revenez-vous des Indes?... ce naufrage?... On nous avait annoncé... votre mort, seigneur!...

COLOMB. Il est vrai, Altesse, j'ai essuyé une horrible tempête en revenant des terres que j'ai découvertes; mais j'ai sauvé mon navire et mes compagnons, et me voici apportant à ma souveraine le nouveau Monde que je lui avais promis.

LA REINE. Ah! je devine! Il y a eu trahison infâme. Vous croyant mort, on a voulu vous spolier de votre gloire et de vos dignités! Un piège indigne a été tendu à notre bonne foi! Où est le coupable! qu'on nous amène le coupable!...

(Elle cherche des yeux Pinzon et ne le voit plus. Se tournant vers Bobadilla.)

Seigneur grand alcade du palais, allez à sa poursuite, emparez-vous de lui! Vous nous répondez de sa personne!...

BOBADILLA, sortant, bas, avec une rage sourde. Ah! mort de mort de mille morts!... ce n'est pas moi qui le ramènerai!...

LE ROI, à Colomb. Seigneur Colomb! nous vous félicitons de vos découvertes et de votre arrivée. (A la Reine) Madame! pour l'honneur de nos deux couronnes, il ne faut pas qu'un tel acte demeure impuni.

TOUT LE MONDE. Oui! oui! Mort à Pinzon! mort à l'infâme!...

LA REINE. Messieurs, justice sera faite... Rassurez-vous!... Notre honneur l'exige!... Ah! Colomb! Colomb!... pardonnez à votre reine d'avoir un instant douté de vous! pardonnez-lui!... Une réparation éclatante vous est due, vous l'aurez; c'est en roi, c'est en souverain que vous reverrez nos États!... (Au comte d'Arevalo.) Comte d'Arevalo, voulant que les fêtes qu'on nous destinaient soient, en l'honneur du vice-roi des Indes, rendues plus éclatantes, nous remettons (se tournant vers le Roi), si toutefois Son Altesse nous approuve (Le Roi s'incline en signe d'assentiment), nous remettons à demain notre arrivée dans votre ville. L'annonce officielle de la découverte d'un nouveau monde sera faite à Barcelone aux peuples de toutes les Espagnes. On en sonnera ce soir la nouvelle aux quatre coins de la cité. Les hérauts ajouteront que ne croyant pas pouvoir honorer trop hautement le génie...

LE ROI, souriant à Colomb. Et que le roi d'Aragon pensant comme vous, madame...

LA REINE. Et que le roi d'Aragon, notre illustre époux et seigneur, pensant comme nous, nous ferons notre entrée avec notre grand amiral de la mer Océane dont le retour en Europe sera célébré avec la pompe due aux triomphateurs.

(Le comte d'Arevalo s'incline et sort avec la députation de Barcelone. Doña Maria, qui était restée évanouie, arrive toute pâle, souriante, à demi morte, s'appuyant sur doña Juana. Elle s'approche de Colomb qui lui baise fiévreusement la main.)

COLOMB, à dona Maria. Il reviendra digne de vous!... Ah! soyez-en sûre!...

LA REINE, à dona Maria. Et il n'est fille de roi qui ne vous enviât votre futur époux, doña Maria!...

DOÑA MARIA, à mi-voix, à Colomb. Oh! dites-lui bien que je l'aime!...

TOUS. Vivent les Rois!... Vive doña Isabelle!... Vive don Ferdinand!...

(La toile tombe.)

DIXIÈME TABLEAU.

LE PEUPLE.

A Barcelone. — La place du Palais-Royal. Au fond à gauche le palais. — Autour de la porte d'entrée flottent des bannières. — Au fond, à droite, se prolongeant au loin, la Calle Mayor. — Les fenêtres, les balcons regorgent de monde. — Une foule immense encombre la place et la rue. — Drapeaux, bannières, tentures, banderolles chargées d'armoiries, de fleurs, de broderies. — Cris, tumulte, vivats.

SCÈNE PREMIÈRE.

HOMMES et FEMMES DU PEUPLE.

UNE FEMME, cherchant à percer la foule. Mais faites donc un peu de place!... je veux voir comme vous.

UN HOMME. Et que voulez-vous voir?... Rien ne passe encore.

UN AUTRE. A quelle heure le cortège traverse-t-il la rue?

UNE FEMME. Je ne sais pas, mais cela ne peut guère tarder, à présent.

UN HOMME. Il n'est pas encore dans la ville. Dès qu'il sera dans la ville, vous entendrez sonner les cloches.

UN AUTRE. Est-ce vrai que les Rois arrivent avec l'amiral?

UN AUTRE. Oui, les Rois et l'infant don Juan. Toute la cour! Ce sera superbe!

UNE FEMME. Moi, je ne veux voir que l'amiral. Qu'il doit être beau!...

UNE AUTRE. Oh! oui!... Et tout ce qu'il apporte du Nouveau-Monde!... il paraît que c'est plein de merveilles, ces pays-là.

UNE AUTRE. Mais enfin, comment a-t-il pu faire pour le trouver, ce Nouveau-Monde?

UN HOMME. Est-ce qu'on sait!... Tout ça c'est des miracles!... voyez-vous!... Des pays dont personne n'avait jamais entendu parler!...

UNE FEMME. Moi, je n'y comprends rien!... (Un soldat à cheval traverse la place au galop.) Voici le cortège!... voici le cortège!...

UN HOMME. Mais non, puisque les cloches ne sonnent pas. Et d'ailleurs on tirera aussi le canon.

UNE FEMME. Mais ce cavalier...

UNE AUTRE FEMME. C'est un courrier.

LA PREMIÈRE FEMME. Ah! si c'est un courrier... Qu'il me tarde que cela commence!

UN HOMME. On dit que la Reine est dans une joie!...

UNE FEMME. Vous pensez!... C'est elle qui avait fait faire l'expédition. Le Roi ne voulait pas... alors, comme depuis le départ de l'amiral on n'avait aucune nouvelle, il paraît que le Roi faisait quelquefois des reproches à la Reine.

UNE AUTRE FEMME. Et maintenant?...

UN HOMME. Ah! maintenant le Roi est enchanté. (Un autre soldat traverse la place.) Cette fois je crois que le cortège est aux portes de Barcelone.

UN HOMME. Oui, il ne doit pas être loin.

(Des cavaliers se succèdent d'instant en instant passant au galop. Le commandeur Bobadilla, en costume noir, paraît à gauche avec don Nicolas de Ovando.)

LA FOULE. Vive Christophe Colomb!... Vive l'amiral des Indes!

SCÈNE II.

LE COMMANDEUR BOBADILLA, DON NICOLAS DE
OVANDO.

BOBADILLA. Eh bien, Ovando, disais-jè vrai?... Vous le voyez, du délire, de la folie! Ah! peuple stupide! heureusement pour moi, Pinzon n'est pas retrouvé; sa recherche m'est un prétexte pour ne pas être de la fête... Je serais mort de honte mêlé à ce cortège...

OVANDO. Oui, l'on m'aurait fait le récit de ce que je vois, je n'y aurais pu croire!... A quoi donc pense la Reine!...

BOBADILLA. N'est-ce pas, c'est pitié!... Des honneurs royaux, un cortège de prince, de monarque, d'empereur, à qui!... à un aventurier, à un cardeur de laine!... Qu'est-ce donc que la noblesse du sang, que la gloire des aïeux, si un matelot, un vil matelot peut s'en passer si aisément! Je vous le dis, don Nicolas, la noblesse est morte! Ceci est plus grave qu'on ne le pense.

OVANDO. Vous avez raison, commandeur... Ah! jour de Dieu!...

BOBADILLA. Mais je ne prêterai pas les mains à ce crime, don Nicolas! qu'on ne compte pas sur moi, car je n'y prêterai pas les mains... je ne me ferai pas le complice d'une aussi lâche trahison... Les Bobadilla peuvent perdre la vie, non pas l'honneur! Qu'on me tue, si on veut, ma fille ne deviendra jamais celle de ce Génois!...

OVANDO. Est-ce que doña Isabelle vous a encore parlé de ce projet?...

BOBADILLA. Voilà bien où est l'humiliation, Ovando!... Pour qui me prend-on si l'on me croit si bas descendu, si on me juge à ce point avili, tombé, déchu, à ce point épris de bassesse, que sous l'amiral d'aujourd'hui je ne vois pas le mendiant d'hier!... Ah! don Nicolas! don Nicolas!... que diraient les Ovando, vos ancêtres, d'une telle insulte si elle vous était faite!... Et le fils est resté là-bas, pour trouver de l'or!... Ils pensent qu'avec de l'or

et leurs oripeaux de ce matin, l'honneur d'un Bobadilla s'achète! et la Reine a trempé dans cette honte!...

(Comme il achève ces mots, toutes les cloches de Barcelone s'ébranlent, les croisées s'emplissent d'une foule innombrable. La rumeur est à son comble. C'est le bruit d'un peuple en délire.)

UNE FEMME. Les cloches sonnent!... L'amiral entre dans Barcelone!...

LA FOULE. Vive Christophe Colomb!... Vive l'amiral de la mer Océane!...

AUTRES CRIS. Vive le vice-roi du Nouveau Monde!... Vive le vainqueur de la mer ténébreuse!...

BOBADILLA. Entendez-vous, Ovando, entendez-vous!... Ah! partons, partons vite! je n'en puis voir davantage!... L'Espagne renie aujourd'hui la gloire de nos aïeux!...

CRIS DE LA FOULE. Vive le vainqueur de la mer ténébreuse!... Vive le grand amiral!...

BOBADILLA. Ovando, Ovando, venez!... Ah! qui me débarrassera de cet homme!...

UN PAYSAN, qui a entendu ces mots, s'approche de Bobadilla et le tirant mystérieusement par le bras. Seigneur commandeur...

BOBADILLA. Qui es-tu?... Que veux-tu?...

LE PAYSAN Plus bas!... Je suis Pinzon. Je vous débarrasserai de cet homme, fournissez-m'en les moyens.

BOBADILLA. Tais-toi, va-t'en! on se laisserait tenter à la fin!... de grâce, don Nicolas!...

(Il s'enfuit avec Ovando, se retourne et dit bas au paysan qui reste immobile.)

Mais va-t'en donc!... va-t'en!... Je ne veux pas te faire prisonnier, Pinzon!...

(Ils s'éloignent.)

LA FOULE. Vive Christophe Colomb!... Vivent les Rois!... Vive le grand-amiral des Indes!...

(Les cloches sonnent à toute volée. On entend dans le lointain le bruit des tambours qui va en grossissant, Le canon tonne. Un corps de hallebardiers à pied arrive et défile sur la place.)

UNE FEMME. Le voilà!... le voilà!...

UN HOMME. Ils doivent être à la rue de la Fontaine.

UN AUTRE. Ils sont moins loin. Entendez les tambours.

UNE FEMME. Oh ! qu'il doit être heureux !...

(Les hallebardiers continuent de défilcr.)

SCÈNE III.

DON JUAN DE FONSECA, DON JUAN DE SORIA, DON
BERNAL DIAZ DE PISE, LE PÈRE BERNAL BOÏL.

FONSECA, à Soria. Nous avons bien fait de descendre, seigneur don Juan ; on voit mieux d'ici.

SORIA. Avec des dames aux fenêtres, il est impossible de rien apercevoir. Je suis tout à fait de votre avis, seigneur archidiacre.

LE PÈRE BOÏL. Il me tarde de voir la physionomie du Roi. Hier, Son Altessc, en me parlant de la deuxième expédition qu'on prépare, rayonnait de joie. Elle ne paraissait pas le moins du monde regretter de s'être trompée au sujet de l'amiral.

FONSECA. En effet, quand Leurs Altesses m'ont nommé ordonnateur général et le seigneur de Soria contrôleur de cette nouvelle expédition, don Ferdinand semblait au comble du bonheur. C'est un si grand prince !...

DON BERNAL DIAZ. Et à quelle époque vos seigneuries organisent-elles la flotte du départ ?

FONSECA. Mais dans peu de temps, seigneur Diaz... Nous devons être à Séville le 24 mai et c'est aujourd'hui le 15 avril ? La flotte pourrait partir en septembre. Me trompé-je de date, seigneur de Soria ?

SORIA. Nullement, seigneur ordonnateur.

CRIS DE LA FOULE. Vive Christophe Colomb ! Vive Isabelle de Castille !... Vive Ferdinand d'Aragon !...

AUTRES CRIS. Vive le grand-amiral de la mer ténébreuse !...

LE PÈRE BOÏL. Si le cardeur de laine n'est pas content...

FONSECA, riant. Chut, père Boïl... vous parlez comme Bobadilla. Attendez donc que les Rois soient passés... pour lire sur leur visage le mot d'ordre d'aujourd'hui...

SORIA, souriant. Toujours prudent, seigneur archidiacre.

FONSECA, même jeu. La prudence ne m'a jamais nui, don Juan, et elle m'a parfois servi.

LA FOULE. Le voilà!... le voilà!... Vive l'amiral des Indes!...

(Vingt musiciens des gardes du corps, à pied, passent en battant du tambour. Tout à coup les tambours s'arrêtent et vingt autres musiciens des gardes du corps, à cheval ceux-là, jouent du clairon; puis paraissent le Roi, la Reine, l'infant don Juan, prince royal, et Colomb, montés sur des chevaux blancs. Colomb, en costume d'amiral de Castille, est entre Ferdinand et Isabelle. À la suite, les dames, les gentilhommes et les pages de la cour. Des marins portent l'étendard de l'expédition; d'autres des couronnes d'or, des couronnes de plumes, des lances, des épées, des bracelets, des flèches, des roseaux gigantesques, des Calebasses colossales, des arbustes exotiques; d'autres des perroquets, des colibris, des oiseaux de toutes couleurs. Enfin viennent vingt Indiens vêtus à la mode de leur pays et tatoués avec soin en blanc et en rouge. Le cortège s'arrête devant le Palais-Royal. On crie, des balcons, de la rue, de partout. Les femmes agitent leurs éventails et leurs mouchoirs; les enfants jettent des fleurs; l'enthousiasme est au comble.)

LA FOULE. Vive Christophe Colomb!... Vive à jamais l'amiral de l'Océan!... Vivent les Rois!... Vivent doña Isabelle!...

FONSECA. Quel triomphe!... C'est un enthousiasme indescriptible!...

SORIA, bas, à Fonseca. Seigneur de Fonseca, le Roi est jaloux de Colomb. Voyez son sourire.

FONSECA, souriant. Bah!...

SORIA. Je vous dis de regarder le sourire du Roi.

(La foule crie encore à plusieurs reprises : Vive Colomb! Vive Isabelle! et quelques voix seulement crient : Vive Ferdinand! Le roi fronce légèrement le sourcil.)

FONSECA, avec une certaine colère. Vous avez raison. . Merci de l'avis, seigneur contrôleur. (Au père Boil.) Père Boil!

BOÏL, qui regarde le Roi très-attentivement. Je vois, seigneur archidiacre. Rien ne m'a échappé de la scène.

FONSECA. Nous avons bien fait de venir ici. On n'eût rien distingué de là-haut.

LA FOULE. Vive Colomb!... Vivent les Rois!...

AUTRES CRIS. Vive l'amiral! Vive l'amiral!...

(Un héraut à cheval s'avance, précédé de dix trompettes. Il fait signe qu'il va parler. La foule se tait.)

LE HÉRAUT. Peuples de Castille, d'Aragon, de Léon, des Asturies, de Galice, d'Estramadure, d'Andalousie, de Murcie, de Valence, de Catalogne et des provinces vascongades, peuples de toutes les Espagnes, au nom des Rois, salut à tous!... Un nouveau monde a été découvert par don Christophe Colomb, grand amiral de l'Océan, gouverneur général et vice roi des Indes. Nous vous en donnons ici, par ordre de Leurs Altesses, la nouvelle officielle. Pour célébrer, comme il convient cet événement sans égal jusqu'à nos jours, fête sera donnée au Palais-Royal de Barcelone, et, en signe de réjouissance extraordinaire, les Rois Catholiques, nos seigneurs, font à tout spectateur ici présent, qu'il soit noble ou vilain, l'honneur de l'y convier. Vivent les Rois de Castille et d'Aragon!...

LA FOULE. Vivent les Rois de Castille et d'Aragon!... Vive l'amiral!...

(Le vicomte d'Acuña, grand majordome, paraît sur le seuil du palais. La musique joue. Ferdinand, Isabelle, Colomb sont reçus à la porte. La foule entre à leur suite.)

FONSECA, bas à Soria. Depuis ce que je viens d'apercevoir chez le Roi, l'amiral me paraît...

SORIA. Moins grand homme?... (Souriant.) A moi aussi. Enfin... nous verrons à Séville...

PINZON, toujours déguisé, vient vers don Juan de Soria et le tire par la manche.

SORIA. Que me veux-tu l'ami?

PINZON. Je suis matelot, seigneur, je me nomme Espinosa. On m'a dit que vous étiez chargé d'organiser la nouvelle expédition de l'amiral. Voulez-vous me désigner pour le voyage? je vous en saurai gré.

SORIA. Eh bien, trouve-toi à Séville lors du départ; je ne dis pas non.

PINZON. Merci, magnifique seigneur.

(Il s'éloigne.)

SORIA à Fonseca. Vous l'avez reconnu?

FOÑSECA. Non.

SORIA. C'est Pinzon. Si le Roi pense dans un mois comme il pense aujourd'hui, cet homme-là pourra nous être utile. Je lui ai donné rendez-vous à Séville. Mais si je l'emploie, je lui recommanderai de se mieux déguiser.

LA FOULE, entrant dans le palais. Vive Colomb!... Vive Christophe Colomb!... Vive doña Isabelle!...

(La toile tombe et se relève aussitôt après, sur la grande salle des Ambassadeurs, où arrive le cortège; les gentilshommes, les soldats, la foule entrent ensuite.)

BALLET.

LE BALLET HÉRALDIQUE.

Une immense salle dans le goût gothique, supportée par des colonnes élancées formant enfilade jusqu'à une très-grande profondeur. Sur chaque colonne est peint l'écu d'un des royaumes de la monarchie espagnole. Ainsi, sur la première, l'écu de *Castille* :

« *De gueules au château-sommé de trois tours d'or.* »

Sur la deuxième, l'écu de *Léon* :

« *D'argent au lion couronné de gueules,* » etc., etc.

Des tentures de velours et d'or, tapissant les murs, répètent ces armes.

A gauche, sur une estrade, deux trônes, pour le Roi et la Reine. Tout auprès, un peu en avant, un fauteuil gothique.

Au dossier du trône destiné au Roi, les armes d'*Aragon*; au dossier du

trône destiné à la Reine les armes de *Castille*; au dossier du fauteuil, les armes concédées, la veille, à Christophe Colomb :

« *Ecartelé, au 1, de gueules au château sommé de trois tours-d'or; au 2, d'argent au lion couronné de gueules; au 3, à la mer de sinople semée d'îles au naturel; au 4, d'azur à cinq ancres d'or, l'écu entouré de la devise :*

« *Por Castilla y por Leon nuevo mundo hallo Colon.* »

Un dais de velours noir frangé d'or surmonte les trônes et le fauteuil.

Au lever du rideau le héraut de *Castille* et le héraut d'*Aragon* s'avancent en tête du cortège.

Ils sont suivis de douze trompettes sonnant une marche triomphale.

Après, viennent les gardes du corps de la Reine et du Roi, puis le Roi et la Reine et Christophe Colomb.

Derrière, les gentilshommes, les dames de la cour, les grands dignitaires, les pages, les Indiens, les compagnons de Christophe Colomb.

Le Roi et la Reine prennent place sur les trônes, Christophe Colomb, sur le fauteuil.

Des danseuses figurant les métaux, les émaux et les fourrures héraldiques, viennent alternativement danser, une à une d'abord, puis deux par deux, trois par trois, ensuite tous les émaux ensemble, tous les métaux, et toutes les fourrures.

Danseuse figurant l'azur, robe bleue; au-dessus du front, en diadème, un petit écusson bleu.

Danseuse figurant le gueules, robe rouge; au-dessus du front, en diadème, un petit écusson rouge.

Danseuse figurant le sinople, robe verte; au-dessus du front, en diadème, un petit écusson vert.

Danseuse figurant le sable, robe noire; au-dessus du front, en diadème, un petit écusson noir.

Danseuse figurant l'argent, robe blanche; au-dessus du front, en diadème, un petit écusson blanc.

Danseuse figurant l'or, robe jaune; au-dessus du front, en diadème, un petit écusson jaune.

Danseuse figurant l'herminé, robe blanche mouchetée de noir; au-dessus du front en diadème, un petit écusson d'hermine, etc., etc., etc.

D'autres danseuses viennent, qui représentent les pièces de l'écu :

Pal, bande, chevron, lambel, etc., etc.; les animaux héraldiques : lion, léopard, aigle, merlette, salamandre, etc., etc.; les casques, et les couronnes : ducal, marquisal, comtal, baronal; elles dansent isolément, puis se mêlent aux premières.

Leurs costumes sont analogues à ceux décrits précédemment.

Par exemple, la danseuse représentant le *pal* porte en diadème un

écusson d'argent à pal de gueules. Le bas et le haut de sa robe ainsi que le haut des manches sont formés par une large bordure où cet écusson se répète un grand nombre de fois. Ainsi des autres.

Le ballet se termine par un combat représentant la conquête de Grenade.

Les danseuses figurant les chrétiens portent des robes armoriées, chacune aux armes de l'un des royaumes d'Espagne; boucliers aux mêmes armes; petite lance de chevalier.

Les danseuses mauresques ont au-dessus du front un croissant d'or. Elles portent en main, en guise de lance, l'étendard musulman à queue de cheval. Leurs boucliers sont ronds et se terminent en pointe à leur milieu.

Danses, combats, etc., etc.

La toile tombe.

ACTE IV.

GRANDIR.

PERSONNAGES DU QUATRIÈME ACTE.

CHRISTOPHE COLOMB.

DIÉGO COLOMB.

BARTHÉLEMY COLOMB.

DON JUAN AGUADO, intendant de la chapelle royale, commissaire royal.

DON DIEGO DE ARAÑA, gouverneur du fort Isabelle.

DON MIGUEL BALLESTER.....

DON ALONZO SANCHEZ DE CARVAJAL..

DON LUIZ DE ALVARADO.....

DON PEDRO DE TERREROS.....

DON FRANCISCO ROLDAN.....

DON PEDRO DE RIQUELME.....

DON MIGUEL DIAZ.....

DON BERNAL DIAZ DE PIZE.....

DON PEDRO MARGARIT.....

DON GASPARD FERRIS.....

Officiers espagnols.

LE PERE BERNARD BOÏL, de l'Ordre de saint Benoit, vicaire apostolique des Indes.

FIRMIN ZEDO, métallurgiste.

MAÎTRE JUAN, chirurgien.

CHRISTOVAL SANTILLAN.....

BARTHOLOMÉ.....

CORVALAN.....

CAONABO, roi des Caraïbes.

GUACANAGARI.....

BEHCCHIO.....

GUARIONEX.....

GUYACOA.....

ANACOANA, reine du Xaragua.

Soldats espagnols.

Grands Caciques
indiens.

Matelots. — Soldats. — Indiens.

HATTI. — 1494-1497.

ONZIÈME TABLEAU.

LE FORT ISABELLE.

Le village d'Uruga, capitale des États du grand cacique Guacánagari. Des huttes séparées les unes des autres et entourées d'arbres. Un sentier partage le village en deux parties. Au bout du sentier, qui est très-long, la mer. Au bord de la mer, une case plus vaste et plus élégante que les autres; c'est la demeure du cacique. Sur le devant de la scène, à droite, le fort Isabelle, construit par Colomb avant son départ. Ce fort occupe une grande partie de la scène. Il se compose d'une terrasse crénelée au milieu de laquelle une tour carrée s'élève. La tour, qui est de grandes dimensions, ne se voit qu'à moitié. Une porte, donnant sur le sentier, met en communication la terrasse avec le village. Un escalier intérieur mène à cette tour. En face du spectateur, sous la terrasse, est creusée une salle. On y voit des barils; c'est la poudrière. Au moment où le rideau se lève, Francisco Roldan et Pedro de Riquelme se promènent sur la terrasse devant trente soldats qui s'appêtent à partir. Ils ont l'air graves et préoccupés. Au sommet de la tour est une sentinelle. Le jour se lève et grandit par degrés.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON FRANCISCO ROLDÁN, DON PEDRO DE RIQUELME,
SOLDATS, UNE VIGIE AU SOMMET DE LA TOUR.

ROLDAN, aux soldats. Faites vite, cavaliers, faites vite!... l'heure presse.

(Les soldats se hâtent de s'apprêter. Les uns bouclent leur ceinturon, les autres attachent leur haut de chausses, leurs espadrilles, examinent leurs armes, chargent leurs arquebuses. Don Francisco Roldan se promène gravement devant eux, avec don Pedro de Riquelme qui marche préoccupé et les yeux mornes.)

ROLDAN, à Riquelme. Tu as l'air préoccupé, don Pedro?

RIQUELME, d'une voix sourde. Non, seigneur.

ROLDAN. Est-ce que tes incertitudes te reprendraient par hasard?... Voyons, es-tu décidé, oui ou non?

RIQUELME, même jeu. Je suis décidé, par le Christ!... Mais c'est la première fois que je trahis quelqu'un, et il m'en coûte.

ROLDAN. Niais!... qui trahis-tu? Araña et une dizaine d'imbéciles! Il vaut bien la peine d'en parler!... Allons, prends un autre visage, voici don Diego.

(Don Diégo de Araña sort de la tour et s'avance vers don Francisco Roldan et don Pedro de Riquelme. Les soldats mettent l'arquebuse sur l'épaule et se groupent, prêts à partir.)

ROLDAN, aux soldats. À vos armes, vous autres!...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, DON-DIÉGO DE ARANA.

ARANA, à Roldan. Vos hommes sont-ils prêts, don Francisco?

ROLDAN. Oui, Excellence. Nous n'attendons plus que vos ordres.

ARAÑA, criant à la vigie qui est au haut de la tour. Vois-tu venir les cannibales, Bartholomé ?

LA VIGIE. Je ne vois rien, seigneur gouverneur, absolument rien.

ARAÑA, à Roldan. Caonabo aura passé la nuit au village d'Azéma après l'avoir pillé !... Le jour se lève, les Caraïbes ne débouchent pas dans la véga avant une heure. Nous avons le temps.

ROLDAN. Nous avons le temps, mais il est néanmoins prudent de se hâter.

(On entend des sifflets aigus sortir de toutes les cases du village. En même temps des Indiens, armés d'arcs et de flèches, se montrent sur les portes, embrassent leurs femmes et leurs enfants, puis se dirigent vers la case royale. Le sentier est encombré)

Au surplus, voici le signal. Guacanagari rassemble ses troupes.

ARAÑA. Il est fâcheux que vous partiez avant le retour de Christoval.

RIQUELME. Christoval est allé en éclaireur ?

ARAÑA. Oui, hier soir, avec des gardes de Guacanagari. Il peut revenir d'un moment à l'autre, et porteur d'excellents renseignements.

ROLDAN. Et s'il a été pris ?... Je vous dis, seigneur, que le mieux c'est de nous mettre en route.

ARAÑA. Vous avez peut-être raison... Ce qu'il faut éviter avant tout, c'est de nous laisser surprendre à l'improviste. (Aux soldats.) Prenez vos arquebuses. Mettez-vous en ligne. (Les soldats se mettent en ligne) Cavaliers, vous savez où vous allez. Ce jour décidera de notre triomphe ou de notre ruine. Les Etats du roi Guacanagari, notre allié, ont été envahis par le roi des Cannibales, Caonabô. Avant-hier, les Caraïbes ont saccagé le village de Yamel, hier celui d'Azéma ; aujourd'hui ils marchent sur nous. Il faut à tout prix qu'ils trouvent ici une déroute complète. Nous n'avons plus ni vivres, ni vêtements, ni munitions. Depuis dix mois et vingt jours que l'amiral est parti, nous sommes sans nouvelles d'Espagne. Si l'antropophage Caonabo n'est pas tué ou fait prisonnier, réduits à nos propres forces, nous ne pourrions lutter plus longtemps. C'en est fait de nous. Vous êtes trente-huit hommes résolus et bien armés, Guacanagari commande en outre

à deux mille soldats, la victoire n'est pas douteuse. Aussi, si je reste ici avec les malades c'est par devoir bien plus que pour soutenir un assaut désespéré au cas où vous seriez vaincus ! Messieurs, que Dieu et saint Jacques vous soient en aide, et agissez en gens de bien !... Vivent les Rois de Castille et d'Aragon !...

ROLDAN, RIQUELME ET LES SOLDATS. Vivent les Rois de Castille et d'Aragon !...

LA VIGIE, criant. Seigneur ! seigneur gouverneur !...

ARAÑA, levant la tête. Les Caraïbes sont là ?...

LA VIGIE. Je ne sais ce que c'est, mais j'aperçois quelque chose. Voulez-vous venir voir ?

ARAÑA. Je monte. (A Roldan.) Don Francisco, attendez-moi. C'est peut-être un très-utile avis qui nous arrive.

(Il entre dans la tour.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins DON DIÉGO DE ARAÑA.

(Don Francisco Roldan et don Pedro de Riquelme se promènent à pas lents devant leurs soldats. Don Pedro de Riquelme a encore l'air plus sombre et plus abattu.)

ROLDAN, à Riquelme. Ce faiseur de sentences a de nouveau brouillé tes idées ?...

RIQUELME, les yeux baissés, d'une voix brève. Non.

ROLDAN, d'une voix sourde. Ah ! triple sot, va !... Mais fies-t'en donc à ma parole, par le diable !...

RIQUELME, même jeu. Et si Colomb revient, don Francisco ?...

ROLDAN, même jeu. Je te répète qu'il ne reviendra pas. J'ai vu cela dans les yeux de Pinzon. Si une tempête n'a pas englouti le Génois, Martin-Alonzo y a remédié, c'est moi qui te le dis... Il ne m'a pas fait ses confidences, mais j'ai deviné sa pensée... et plus d'une fois, don Pedro... Celui qui reviendra, c'est Pinzon... Nous ne regretterons pas alors d'avoir laissé tuer le fils du Gé-

nois. Ce sera autant d'épargné au nouveau maître... Il nous en aura une gratitude que nous aurons soin, du reste, de lui réclamer.

RIQUELME. Mais enfin, si Colomb revient... si des événements imprévus, si une tempête avaient seuls retardé...

ROLDAN, résolument. Eh bien, s'il revient je soulève contre lui tous les Castillans qu'il amènera (c'est chose facile, je l'ai vu lors du départ), je conquiers l'île entière aidé de Caonabo. je la partage ensuite avec les Caraïbes et je me déclare souverain indépendant du Xaragua. Tout est prévu. Que Colomb revienne ou que Pinzon soit ingrat, les conventions que j'ai faites avec Caonabo me mettent à l'abri. Le cacique me craint, il tiendra ses promesses. De mon côté, par intérêt, je tiendrai les miennes. Viens ou ne viens pas, je ferai ce que j'ai dit, et mes hommes le feront également. (Aux soldats.) N'est-il pas vrai, cavaliers?...

LES SOLDATS. Seigneur, nous vous suivrons partout.

RIQUELME. Eh bien, moi aussi! adviennne que pourra!...

ROLDAN. Tu agis sagement. Je n'en dis pas plus.

(A Diego de Araña, qui apparaît au haut de la tour, à côté de la vigie.)

Est-ce Caonabo, Excellence?

ARAÑA, regardant dans la plaine. Je ne distingue pas très-bien... Non... ce ne sont pas les cannibales, ce sont des Indiens en fuite... mais Caonabo doit être à peu de distance derrière eux à les poursuivre... Partez, don Francisco, et que Notre-Dame d'Avila vous protège!...

ROLDAN. Ainsi soit fait, Excellence, et vive doña Isabelle! Vive don Ferdinand!...

LES SOLDATS. Vive doña Isabelle! Vive don Ferdinand!...

(Ils descendent l'escalier intérieur qui mène au dehors, et sortent du fort, l'arquebuse à l'épaule. Des Indiens retardataires sortent aussi de leurs cases pour se joindre à eux. Ils arrivent à la case royale. Guacanagari apparaît, s'entretient un instant avec don Francisco Roldan, puis se place à côté de lui, en tête des troupes. La petite armée se met en marche et disparaît. Pendant ce temps-là, don Diégo de Araña descend de la tour, arrive sur la terrasse, regarde disparaître les Castillans et les Indiens, puis fait quelques pas, la tête penchée, les mains derrière le dos.)

SCÈNE IV.

DON DIÉGO DE ARAÑA, LA VIGIE, au haut de la tour.

ARAÑA, se promenant. A présent, organisons ici la défense... Il faut penser à tout, même à l'impossible... (criant à la vigie.) Bartholomé, un coup de clairon pour que les convalescents se lèvent. Aujourd'hui les malades seuls resteront couchés. On ne sait pas ce qui peut arriver. (La vigie sonne la diane.) C'est bien. Toi, reste là-haut. Tu y es indispensable... Et, surtout, l'œil ouvert, tu m'entends... Il y va de notre salut à tous.

LA VIGIE. Ne craignez rien, Excellence. Fiez-vous à moi.
(Maître Juan le chirurgien et quelques soldats sortent de la tour. Ils ne sont pas complètement habillés et bouclent leurs ceinturons.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE CHIRURGIEN MAITRE JUAN, SOLDATS
CONVALESCENTS.

ARAÑA, aux soldats. Don Francisco et don Pedro sont partis avec les hommes valides. Par suite, tout le monde est de garde aujourd'hui... tous ceux du moins qui peuvent se tenir debout... Combien sommes-nous? (Comptant) Deux — quatre — six — huit... C'est bien. Il n'est resté que Micer, Ginès et le fils du vice-roi. On ne peut demander plus, ils ont tous trois des blessures terribles. (A maître Juan.) Don Diégo, va-t-il mieux de son coup de flèche, maître Juan?...

JUAN. Il est toujours malade, Excellence, mais hors de danger.

ARAÑA. Il est heureux pour nous que sa blessure le retienne aujourd'hui sur sa couche... il eût voulu suivre don Francisco, et par saint Jacques mon patron! lorsqu'on se bat comme le Cid... (Aux soldats.) Cavaliers, j'espère que nous n'aurons rien à

faire. Don Francisco Roldan et don Pedro de Riquelme se chargeront sans doute de toute la besogne. Cependant, je vous l'ai dit, par prudence, nous veillerons tous, l'armé au poing. Voyons, quelqu'un réclame-t-il?... s'il y a parmi vous quelqu'un de trop souffrant, qu'il le dise?... (Tout le monde se tait.) Personne ne dit mot?...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DON DIÉGO COLOMB.

DON DIÉGO, de la tour. Mon arquebuse!... où est mon arquebuse?...

(Accourant les yeux baissés; il noue un mouchoir à son front, et tient une épée sous le bras.)

Excusez-moi, don Francisco... C'est pour aujourd'hui, n'est-ce pas? Là... je crois que cela tiendra... (Levant les yeux.) Eh bien, où est le seigneur Roldan?

ARAÑA. Vous, don Diégo, debout! C'est de la folie!...

JUAN. Seigneur, je m'oppose!... Songez à votre blessure!...

DIÉGO. Oh! de grâce, seigneur gouverneur!...

ARAÑA. Assez, monsieur!... Je...

(Au moment où il va continuer, la vigie pousse un cri.)

LA VIGIE, criant. Seigneur, seigneur gouverneur!...

ARAÑA, au pied de la tour. Que vois-tu, Bartholomé?

LA VIGIE. Voici les Caraïbes!... Caonabo est à leur tête... Ils s'alignent dans la véga...

ARAÑA. Bien! bien!... Et le seigneur Roldan?... Aperçois-tu Roldan?...

LA VIGIE. Pas encore. Il tourne sans doute la forêt de bambous. Ah! il débouche, il débouche avec Guacanagari... Il range ses hommes en bataille...

ARAÑA. Combien de Caraïbes?

LA VIGIE. Environ deux mille... (Regardant très attentivement.) Je ne comprends pas ce qui se passe. Don Francisco se retire avec ses hommes...

ARAÑA. Que dis-tu?... Es-tu fou?... Rêves-tu?...

LA VIGIE, regardant toujours. C'est sans doute une manœuvre.... mais il se retire...

JUAN. C'est une manœuvre, à coup sûr.

LA VIGIE. Il continue sa marche... Caonabo se précipite sur nos alliés... Guacanagari se replie dans la forêt.

ARAÑA. C'est un piège de Roldan. Il veut attirer les Caraïbes dans les bambous pour les y cerner.

LA VIGIE. Je ne vois plus rien. Tout le monde est dans la forêt,

ARAÑA, anxieux. Et don Francisco?...

LA VIGIE. Je ne l'aperçois plus.

(Au même moment on frappe des coups redoublés à la porte du fort qui regarde le village.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CHRISTOVAL SANTILLAN.

CHRISTOVAL, dans le sentier, frappant. Ouvrez! ouvrez!. . De par tous les diables, ouvrez!...

ARAÑA. Voici Christoval. (A un soldat.) Corvalan, va ouvrir!.... Vite! vite!...

LE SOLDAT, prenant un trousseau de clés pendu à sa ceinture. J'y cours, Excellence!...

(Il descend l'escalier intérieur et va ouvrir. Christoval monte précipitamment sur la terrasse.)

DIÉGO, courant à Christoval. Que se passe-t-il? Par le ciel!...

CHRISTOVAL, le visage bouleversé. Me voici!... (Au soldat qui lui a ouvert la porte et la referme.) Ne fermez pas la porte! ne fermez pas la porte, vous dis-je!... nos alliés sont en fuite. Ils vont se réfugier dans le fort. Roldan nous a trahis! . .

TOUS. Trahis!... Es-tu ivre!... que signifie! . .

CHRISTOVAL, vivement. Ah! aujourd'hui, la gaieté ne m'étouffe pas, allez. Je vous répète que nous sommes trahis. J'ai tout vu.

Je me trouvais à la case du cacique lorsque le combat a commencé. Don Francisco a mis nos alliés en ligne de bataille, Caonabo a fait de même pour ses troupes, puis il a tiré une flèche en l'air. A ce signal, don Francisco est parti avec ses trente hommes. La panique s'est soudain emparée de nos alliés, les Cannibales se sont rués sur eux, et à l'heure qu'il est, Guacana-gari, ralliant ses fuyards, défend pied à pied le bois de bambous, où il s'est replié.

ARAÑA, d'une voix sourde. Ah ! jour de Dieu !... traître !... traître !...

(Tout le monde se regarde avec stupeur, effrayé, muet d'étonnement, cherchant quelles mesures il faut prendre.)

ARAÑA, résolument. Cavaliers, du calme et de la décision ! Il n'y a qu'une chose à faire, se défendre ; nous avons quatre canons, douze arquebuses, c'est quelque chose. Nos alliés tiendront bien dans la forêt une demi-heure, il ne nous faut pas plus pour prendre nos mesures.

TOUS, courant à droite et à gauche. Mon arquebuse !... mon arquebuse !...

ARAÑA. Les arquebuses sont dans la salle d'armes. Les munitions aussi... Venez avec moi.

(Ils entrent dans la tour et en sortent aussitôt avec leurs armes. Don Diégo de Araña crie à la vigie.)

Bartholomé, ne quitte pas des yeux les bambous. Tu as entendu... nous sommes trahis...

LA VIGIE. Oui, Excellence.

(Il se fait sur la terrasse un grand remuement. Tout le monde s'agite. On charge les mousquets, on fait jouer les batteries, on ceint les ceintures. La consternation est sur tous les visages.)

ARAÑA. D'abord, quatre hommes aux canons ! Sanchez, Roxas, Melchor et Girao. (Les quatre hommes nommés obéissent.) C'est bien. Les autres, face au village, le mousquet au pied !...

(Les hommes qui restent se placent dans la position indiquée.)

Maître Juan, vous soignerez les blessés.

UN SOLDAT. Nous sommes perdus !...

ARAÑA, d'une voix brève et terrible. Qui dit que nous sommes perdus !... C'est toi, Lucco ?... Si tu as peur, va rejoindre Roldan,

Coanabo laissera bien passer un traître de plus... Nous allons soutenir le siège, voilà ce qu'il faut dire. Au surplus, le mal n'est pas grand de mourir lorsqu'on meurt en gens d'honneur...

(On voit les Indiens de Guacanagari sortir des bambous, précédés de leur chef. Ils arrivent en désordre, fuyant à toutes-jambes. Le sentier est encombré. Ils poussent des cris de détresse et accourent vers le fort.)

C'est Guacanagari et ses gardes. Ils se réfugient ici. Ouvrez!... ouvrez!... (A un soldat). Cor valan!...

LE SOLDAT La porte est ouverte, Excellence.

ARAÑA. Ah! bien... C'est du renfort...

(Guacanagari et une troupe d'Indiens se précipitent dans le fort. La terreur est peinte sur leurs visages. En arrivant ils tombent aux pieds de Diégo de Arafia et embrassent ses genoux.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GUACANAGARI, INDIENS.

LES INDIENS, aux genoux d'Arana. Sauve-nous! sauve-nous!... Prie ton Dieu, qu'il nous sauve!...

GUACANAGARI. J'ai été trahi!... Caonabo est là!...

(Caonabo et ses troupes sortent à leur tour des bambous, et poursuivent dans le village ceux des Indiens de Guacanagari qui ne se sont pas réfugiés dans le fort. On voit des Caraïbes se ruer par groupes sur les cases et les enfoncer. Tout le monde pousse des cris.)

ARAÑA, à Guacanagari. On m'a tout dit. (Aux Espagnols.) Que les Indiens se mettent aux créneaux avec leurs flèches!... Vite!... vite!...

(Les Espagnols disposent les Indiens d'après l'ordre reçu.)

Là! C'est bien. Don Diégo, vous dirigerez ces arbalétriers....
(Caonabo et ses soldats se jettent au haut du village sur la case de Guacanagari; ils y entrent et en sortent aussitôt après.)

ARAÑA. Caonabo fait une faute. Il s'arrête à piller la case royale...

CHRISTOVAL. Non ! non ! Il cherche le cacique. Vous voyez, il l'a aperçu parmi nous, et il accourt.

(Les Caraïbes, qui avaient un moment ralenti leur marche, accourent tumultueusement vers le fort. Ils poussent des cris effroyables, et se postent devant la première enceinte, Caonabo en tête.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CAONABO, CARAIBES.

CAONABO, encourageant ses soldats. Hurrah ! hurrah !...

(Une volée de flèches vient s'abattre sur le fort. Les Espagnols mettent l'arquebuse à l'épaule et s'appêtent à faire une décharge.)

ARAÑA, aux Castillans. Ne tirez pas ! Laissez approcher de plus près. Il faut ménager notre poudre. (Se tournant vers don Diégo.) Que les Indiens ripostent !...

DON DIÉGO, aux Indiens. Tirez !...

(Les Indiens alliés lancent leurs flèches.)

DEUX FEMMES INDIENNES, à genoux, tenant leurs enfants. Dieu des blancs ! Grand Dieu du Turey, sauve-nous !...

(Les Caraïbes, après avoir reçu les flèches du fort, bandent leurs arcs, envoient une nouvelle volée de traits, puis se précipitent à l'assaut du fort en poussant des cris de mort.)

LES CARAÏBES, montant à l'assaut. Hurrah !... Feu !... Mort !... Mort !...

ARAÑA, aux Castillans. C'est le moment !... Une bonne décharge, canons et arquebuses !... dans le tas !...

(Les arquebuses et les canons tirent à la fois ; il tombe des morts et des mourants du côté des Caraïbes.)

Voilà qui n'est pas mal !... Rechargez vite ! vite !...

(Pendant qu'on charge à nouveau les canons et les arquebuses, arrive un troisième nuage de flèches qui abat deux arquebusiers, deux canoniers et plusieurs Indiens. Les Caraïbes, voyant cela, poussent de nouvelles clameurs.)

ARAÑA. Cela se gâte !... Sanchez et Roxas, à terre ! Martinez

et Lucco aussi!... Felipo, Riviero, aux pièces!... Laissez les arquebuses!... Maître Juan, tenez, chargez ça.

(Il remet à maître Juan une des deux arquebuses laissées à terre. Au même instant une flèche le frappe au front. Il pousse un cri.)

Ah!...

MAÎTRE JUAN. Vous êtes blessé, Excellence?...

ARAÑA. Ce n'est rien.

(Il bande son front avec un mouchoir. Moment de désordre. Tous les yeux se tournent vers Araña avec effroi à la vue du sang qui coule sur son visage. Il relève la tête.)

Vous voyez bien que nous tenons. Courage!...

(Les Caraïbes montent une deuxième fois à l'assaut en poussant de grands cris.)

LES CARAÏBES. Hurrah!... Mort! Mort!...

ARAÑA, aux Castillans. Cavaliers, c'est le moment décisif. Feu!...

(Les arquebuses et les canons tonnent de nouveau. On les recharge. Les Caraïbes, pendant ce temps-là, tuent ou blessent avec leurs flèches les quatre canonniers et trois arquebusiers. Ils se jettent ensuite sur le fort et tentent encore l'assaut. Moment de panique chez les Castillans et leurs alliés. Les Caraïbes grimpent aux créneaux.)

ARAÑA. Messieurs, dans la tour! dans la tour!... Nous avons fait notre devoir. C'est fini!...

LES INDIENS. Oh! Dieu du Turey, aie pitié, aie pitié!...

ARAÑA. Un homme à la poudrière!... Qui veut se dévouer?

DON DIÉGO. Moi, seigneur, moi!...

CHRISTOVÁL, vivement. Non, non! moi, don Diégo!...

DON DIÉGO. De grâce, Christoval, je t'en supplie!... (A Arana.) Excellence, que faut-il faire?

ARAÑA, à don Diégo. Allez à la poudrière!... Nous nous retirons dans la tour. Quand vous entendrez sonner le clairon, mettez le feu!... (regardant Caonabo.) Tu ne t'attends pas à la surprise que je te destine, Caonabo!...

(Il fait entrer les Indiens alliés dans la tour, avec Guacanagari et les blessés qu'on a relevés.)

DIEGO. Je descends, seigneur de Araña.

(Pendant que les Caraïbes pénètrent sur la terrasse du fort et que Araña entre dans la tour à la suite des siens, don Diégo Colomb descend et

vient se placer devant le baril qui fait face aux spectateurs dans la cave au-dessous de la tour. Il se poste là, une mèche de canon à la main. Baisant un médaillon.)

Maria! Maria! je ne te verrai plus!...

CHRISTOVAL, voyant descendre Diégo. C'est le plus brave d'entre nous!...

(Il entre dans la tour et apparaît peu après au sommet, son arquebuse à la main. Les Caraïbes font irruption sur la terrasse.)

CAONABO, sur la terrasse. Hurrah! hurrah!... Mort! Mort!...

ARAÑA, du haut de la tour, d'une voix ferme et brève. Cavaliers, recommandons-nous à Dieu et à Notre-Dame, et vive Castille! vive Aragon!...

LES ESPAGNOLS, du haut de la tour. Vivent Castille et Aragon!...

ARAÑA, à la vigie. Bartholomé, prends ton clairon.

(La vigie obéit.)

LA VIGIE, le clairon près des lèvres. Faut-il sonner, Excellence?

ARAÑA. Quand je te le dirai. Laisse arriver tous les Caraïbes sur la terrasse. Je veux qu'il n'en survive pas un!...

(Les Caraïbes achèvent de monter. Caonabo et quelques-uns des siens essaient d'enfoncer les portes de la tour. Ils frappent à coups redoublés.)

ARAÑA, à la vigie. Sonne!...

(La vigie porte le clairon aux lèvres et s'apprête à obéir. Au moment où elle va sonner, Christoval l'arrête et pousse un cri en montrant du doigt le sentier, à l'extrémité duquel apparaissent des hommes à cheval, suivis d'une petite armée à pied.)

CHRISTOVAL. Arrêtez!... Ah! jour de Dieu!... voyez! voyez!... L'amiral! c'est l'amiral, vous dis-je!...

TOUS. L'amiral!... l'amiral!... Où? où? O Seigneur! ô Notre-Dame!... sauvés!... nous sommes sauvés!... Oh! oh! oh!...

(La colonne s'avance au grand galop vers le fort. Les Caraïbes, retournant la tête, sont saisis d'effroi, et prennent la fuite en désordre.)

LES CARAÏBES, fuyant. Le grand chef des blancs!... Oh! oh!... fuyons!... Vite! vite!... les blancs!...

CAONABO, boitant, resté en arrière. Me laisserez-vous mourir, lâches! Tuez-moi!...

LES CARAÏBES, prenant Caonabo sur leurs épaules. Non, non!... le cacique!... prenons le cacique sur nos épaules!... Fuyons!...

(Ils fuient. Les Espagnols et les soldats de Guacanagari descendent tumultueusement de la tour sur la terrasse. Ils jettent par dessus les créneaux les Caraïbes restés en arrière. Araña, encore au sommet de la tour, attend que tout le monde soit descendu pour descendre à son tour.)

ARAÑA, à ceux qui sont descendus. Arrêtez Caonabo!. Empêchez-le de fuir!...

CHRISTOVAL, levant la tête vers Arana. Ah! Excellence! il est déjà à tous les diables!... Mais c'est encore bien gentil que nous soyons sauvés! Faut pas trop se plaindre... (Se tâtant, en se promenant les mains sur les jambes.) Comme ça vous remet un homme, tout de même, d'être en vie quand il devrait être mort! (Respirant avec volupté.) Ah! l'air est pur, ce matin! un vrai velours!...

(Colomb, suivi d'une vingtaine de cavaliers et de plusieurs centaines de fantassins, arrive au bas de la terrasse. Tout le monde descend de cheval. Diégo court se précipiter dans les bras de son père. Vivats, cris de joie, cris d'enthousiasme. On se presse les mains, on s'embrasse.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, CHRISTOPHE COLOMB, ESPAGNOLS.

CRIS. Vive l'amiral!... Vive Christophe Colomb!... Vive le vice-roi!...

DIEGO, dans les bras de son père. Ah! mon père! mon père!...

COLOMB, pressant son fils contre lui. Diégo! mon Diégo!... (Bas.) Elle t'aime toujours, espère!... (Tendant la main à Arana.) Il était temps que j'arrivasse, paraît-il, mes enfants! Araña, je sais tout. (Tendant la main à Guacanagari.) Un de vos sujets, qui s'était réfugié au point où nous avons débarqué, prince, m'a tout appris... Mais désormais ce seront quinze cents soldats qui défendront votre trône, et non pas trente traîtres. Rassurez-vous!... Nous étions venus découvrir, à présent nous venons fonder!... Puisque Caonabo veüt être de nos ennemis on le vaincra. Quant à Roldan,

le sort qui l'attend est celui de Pinzon, la ruine et la honte...
Vivent les Rois de Castille et d'Aragon!...

tous, Vivent les Rois!... Vive l'amiral!... Vive Christophe
Colomb!...

UN SOLDAT, sortant un peu des rangs et se parlant à lui-même. Le sort
de Pinzon n'est pas fixé... Martin-Alonzo, devenu Espinosa,
attend sa vengeance et elle viendra!...

(La toile tombe.)

DOUZIÈME TABLEAU.

LE ROI DES CARAIBES.

Un chemin creux au milieu d'une végétation luxuriante. Ce chemin est un torrent desséché. Il est légèrement en pente et fait un coude de droite à gauche. Sur ses bords, des arbrisseaux, des palmiers, des bouquets de myrtes reliés les uns aux autres par des lianes. Au fond, un rideau de verdure entre deux collines boisées. Ce sont des orangers, des sébestiers, des palmistes, des bananiers, qui, venus là, pêle-mêle, encombrant le chemin et le rendent impraticable. Une colonne de soldats espagnols, l'arquebuse sur l'épaule, est en marche. Elle s'arrête quelque secondes après le lever du rideau. Les soldats qui occupent le milieu de la file orient à ceux qui se trouvent en tête d'avancer. Murmures. Bruits de voix.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOLDATS ESPAGNOLS, OFFICIERS.

LES SOLDATS. En avant! en avant!...

UN SOLDAT, à un autre. Pourquoi s'arrête-t-on?

UN AUTRE SOLDAT. La colonne ne peut aller plus loin. Un nouveau défilé nous barre le passage.

(Un officier accourt à cheval, venant de la queue de la colonne. Un autre officier, à pied celui-là, arrive du côté opposé. Ils marchent l'un et l'autre sur le bord du sentier, en dehors.)

L'OFFICIER A CHEVAL, à l'officier à pied. Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi ne marche-t-on plus, seigneur Diégo Mendez ?

L'OFFICIER A PIED. Un défilé, don Miguel. Il est impossible de passer.

L'OFFICIER A CHEVAL, à Christoval qui accourt de la queue de la colonne. Christoval, allez voir. Je vais prévenir le vice-roi.

(Il s'en retourne au galop. Christoval monte vers la tête de la colonne.

L'officier à pied suit la même route que l'officier à cheval.)

UN SOLDAT. Que porte-t-il donc à sa ceinture, Christoval ?

UN AUTRE SOLDAT. A côté de son arquebuse ? — Ce sont des menottes d'acier pour enchaîner Caonabo si on le prend.

UN AUTRE SOLDAT, riant. Caonabo ne se laissera pas prendre ainsi ! Mais Christoval ne doute de rien, lui, jamais !... Ah ! ah ! ah ! ah !...

UN AUTRE. Oui, nous ne sommes pas assez nombreux.

UN AUTRE. Combien sommes-nous donc, à présent, à Hispaniola ?...

LE SECOND SOLDAT. Cinq cents, en comptant le renfort que don Barthélemy Colomb a amené il y a trois mois.

UN AUTRE. Et là-dessus, beaucoup qui trahiront comme Roldan, Riquelme et Mogica...

UN AUTRE. Si encore ils ne trahissaient que demain, nous gagnerions la bataille d'aujourd'hui !...

UN AUTRE. Pour gagner la bataille, il faudrait d'abord rencontrer l'ennemi.

LE PREMIER SOLDAT. L'ennemi ?... Mais il est là-bas dans la Véga Real. (il montre le rideau d'arbres qui ferme le chemin au fond. Il ne nous voit pas sur la colline, nous le prenons en flanc. Le plan est très-bon. Les quatre caciques seront écrasés.)

UN AUTRE. On dit qu'ils commandent à cent mille hommes. Cent mille hommes ne s'écrasent pas ainsi, comment qu'on les prenne.

TROISIÈME SOLDAT. Et l'éclipse qui se produira pendant le combat, la comptes-tu pour rien? Cette éclipse nous vaut une armée!... Quand les Indiens verront le soleil disparaître, ils se laisseront tous égorger, de frayeur.

UN AUTRE. Oui, oui. Il paraît que si le vice-roi a retardé le combat jusqu'à aujourd'hui, c'est uniquement pour profiter de l'éclipse. Voilà un an qu'il a calculé à quel moment elle aurait lieu pour livrer bataille à ce moment-là. Il est vrai qu'elle nous prive des soldats de Guacanagari, qui auraient eu peur comme les Caraïbes, mais en revanche ..

(Christophe Colomb accourt à cheval et s'arrête sur le plateau. Christoval vient à lui, arrivant de la tête de la colonne.)

SCÈNE II.

LÉS MÊMES, CHRISTOPHE COLOMB, CHRISTOVAL.

CHRISTOVAL, à Christophe Colomb. Cette fois les pionniers ne suffiront pas, seigneur vice-roi. Il faudra que tout le monde s'y mette.

COLOMB. Qu'est-ce que c'est que ce défilé?

CHRISTOVAL. Des lianes et des palmistes. Un passage inextricable.

COLOMB. Combien nous faut-il pour le dégager?

CHRISTOVAL. Une demi-heure, seigneur vice-roi, en nous y mettant tous.

COLOMB. Une demi-heure!... L'éclipse commence dans trois quarts-d'heure, c'est tout au plus si nous avons le temps.

(Pendant qu'il parlait, une trentaine de gentilshommes à cheval sont venus se placer derrière lui, sur le plateau. Parmi eux se trouve le père Boïl, vicaire apostolique; Colomb se tourne vers les cavaliers.)

Messieurs, pied à terre! Nous avons besoin de tout le monde. (Les cavaliers ne bougent pas. Le père Boïl promène autour de lui un regard ironique.) Eh bien, vous n'entendez pas?... (Même silence.) Entendez-vous, oui ou non? (Au père Boïl qui sourit de nouveau.) Seigneur vicaire apostolique, que veut dire ceci?

LE PÈRE BOÏL. Monseigneur, Votre Excellence m'interpelle ici sans que je voie vraiment ce qui me vaut cet honneur.

COLOMB, sévèrement. Ah! trêve de formules diplomatiques, seigneur Père. Votre habileté en cet art est connue et appréciée, et ce n'est pas le cas d'en faire montre... (A don Pedro Margarit.) Margarit, vous avez le commandement de la cavalerie... répondez... (Don Pedro Margarit garde le silence.) Ah! voyons, voyons!... Est-ce parce que vous êtes chevalier de Saint-Jacques, don Pedro, que vous vous croyez trop au-dessus de moi pour me répondre!... (Même silence.) Par le saint Sépulcre, messieurs!... Parlez-vous à la fin.

DON PEDRO MARGARIT. Eh bien, oui, je parlerai puisque vous m'y forcez. Nous refusons d'obéir.

COLOMB. Vous... refusez... d'obéir?

MARGARIT. Oui, nous refusons, nous refusons tous. Il est temps d'en finir avec ces vexations et ces corvées. C'en est assez. Nous sommes des hidalgos de Castille, monsieur, et non des matelots du port de Gênes... vous l'oubliez trop souvent... En garnison, vous nous avez rationnés d'abord; vous nous avez ensuite contraints à des travaux manuels; nous avons, nous, gentilshommes, bâti un moulin, creusé un canal, comme des manouvriers!... Aujourd'hui, c'est pionnier qu'il faut être!... nous refusons. Quand les gentilshommes de Castille entrent en campagne, monsieur, c'est comme soldats et non comme défricheurs de halliers.

COLOMB. Vous refusez de mettre pied à terre!...

LES CAVALIERS. Nous refusons.

COLOMB. Oh! lâches que vous êtes, lâches, lâches!... Vous vous dites des gentilshommes de Castille! vous!... dites que vous êtes le rebut, la lie, la honte de votre nation, voilà ce que vous êtes!... Ah! je vous ai contraints à des travaux manuels quand les soldats, exténués, brisés de fatigue, brûlés de fièvre, rendaient le souffle!... quand mon fils, quand moi-même nous travaillions comme des esclaves!... Ah! je vous ai rationnés quand les vivres ont manqué, quand il fallait laisser mourir les soldats de faim ou vous supprimer le superflu!... (Au père Boïl avec une colère ironique.) Mais vous nous avez déjà excommunié pour ces crimes, seigneur vicaire apostolique, cela n'est donc pas suffisant?... (Aux gentilshommes avec

une colère qui va croissant.) L'heure est bien choisie pour trahir, messieurs... Au moment où cent mille hommes sont devant nous, là-bas dans la plaine, où Caonabo a soulevé les trois quarts de l'île, où sans l'aide de Dieu, sans la circonstance fortuite d'une éclipse, il n'eût jamais fallu songer à se battre!... jamais, entendez-vous, sous peine d'être taxés de folie!... Ah! les leçons de Roldan vous ont profité à ce que je vois!... Ah! il vous a fait dire comme à Escobar, comme à Mogica, comme à Gomez d'aller lui aider à opprimer la reine Anacoana et le pays de Xaragua!... Mais vous avez trahi une heure trop tôt. Messieurs, ce n'est pas au Xaragua que vous irez, c'est en Castille, où votre félonie sera jugée. Et vous allez partir sur-le-champ, car je ne veux pas que vous désertiez pendant la bataille pour vous tourner contre nous! vous allez rentrer à l'Isabelle!...

(Se tournant vers les cavaliers et vers des gentilshommes et des soldats à pied qui sont venus se grouper derrière les chevaux.)

Voyons, les lâches, avancez!... Mettez-vous à part!...

UN SOLDAT, à un autre. Comme il leur parle!...

L'AUTRE SOLDAT. Il fait bien... Combien y en aura-t-il?

COLOMB, aux gentilshommes, qui restent immobiles. Allons, allons! seigneur vicaire apostolique, Pedro Margarit, Bernal Diaz, Gaspard Ferris, Firmin Zédo!... ayez donc le courage de votre lâcheté, ayez au moins celui-là!

BERNAL DIAZ DE PISE, sortant des rangs et se mettant à part. Il est certaines gens dont les injures ne portent pas.

(Les cavaliers et plusieurs fantassins vont se ranger autour de don Bernal.)

COLOMB, à Bernal. Misérable!... oublies-tu que j'ai le droit de te faire pendre, toi et tes complices, ici, là, sur l'heure! Je suis ton maître, Bernal, et un gibet est bientôt dressé!... Mais vous me faites pitié, tous... Partez! partez!... Je veux que ce soit là-bas, dans vos gentilhommières, à la herse de vos bicoques que l'on vous pend!... Vous direz aux Rois de Castille et d'Aragon que devant mon refus de tuer pour vous leurs soldats, de ruiner les Indiens alliés, de leur prendre leurs femmes, leurs filles, leur or, de satisfaire votre faim de débauches, vous avez lâché pied un

jour de bataille!... vous leur direz cela!... Et vous leur direz aussi que je vous ai chassés comme des valets!... Allez! descendez de cheval, rendez vos épées. (Les gentilshommes obéissent à don Barthélemy Colomb.) Mon frère, prenez dix hommes avec vous. (Faisant tourner son cheval et désignant ensuite avec dédain le groupe.) et conduisez cela au port. Les vaisseaux qui vous ont amené les emmèneront. Vous ferez faire l'embarquement sur l'heure. Que ce soir il n'y ait plus rien de tout cela à l'Isabelle.

(Don Barthélemy Colomb s'incline, prend dix soldats armés, les place cinq en arrière, puis met les gentilshommes au milieu, et cinq en avant. Le détachement s'apprête à partir sur son commandement. A ce moment, six gentilshommes se retirent du détachement et viennent se jeter aux pieds de Colomb. Les autres partent.)

LES SIX GENTILSHOMMES. Excellence, nous ne vous quitterons pas!... De grâce, pardonnez-nous!...

COLOMB. C'est bien! Vous reculez devant la honte, je vous en félicite. On vous rendra vos armes. (Se tournant vers la colonne.) A présent, tout le monde à l'œuvre!...

(Toute la colonne, soldats et officiers, sort du chemin creux. Elle se précipite vers un chariot attelé d'un cheval qui est arrivé, dirigé par un soldat, sur le plateau, près de Christophe Colomb. Chacun retire du chariot un instrument de pionnier, puis court vers le halier. Colomb agit de même et va se mettre au travail à côté des soldats. Le mouvement se fait avec précipitation, mais dans le plus grand ordre.)

DIÉGO COLOMB, voulant retirer à son père l'instrument dont il se sert. Mon père!... je vous en supplie!... à votre âge!... Nous suffirons à la tâche.

COLOMB, continuant de travailler. Non! non! j'ai deux bras comme un autre, moi!... Allons, pressons la besogne!...

UN SOLDAT, travaillant à l'autre extrémité du halier. Ils sont partis cinquante!...

UN AUTRE. Cinquante-cinq...

CHRISTOVAL, travaillant. Des menottes sont à côté de lui à terre. Ce ne sont pas eux qui nous empêcheront de vaincre, allez!... Nous sommes quatre cents et les Caraïbes ne sont que cent mille!... Comment voulez-vous qu'ils résistent!... Nous n'en ferons qu'une bouchée,

vous verrez ça. D'ailleurs (il agite les menottes), voilà des bracelets qui me pèsent, et il faut que d'ici à ce soir, j'en trouve le placement... (A un soldat d'un autre groupe.) Eh bien, ça va-t-il de ton côté, Zuniga?

LE SOLDAT. Parfaitement, c'est à demi débloqué... (Montrant du doigt les menottes.) Ce sont les menottes que tu destines à Caonabo! (Christoval fait un signe affirmatif.) Joli travail... cela paraît d'un fini...

CHRISTOVAL. N'est-ce pas? Ah! par saint Jacques! on veut l'attacher avec les menottes dues à son rang.. Ce sont les mêmes qui ont servi à don Alonzo de Ojeda pour prendre Guatiguana.

LE SOLDAT, riant. Ah! oui! oui!... Ah! ah! ah!... Il ne sera pas aussi facile de les faire accepter à Caonabo.

CHRISTOVAL. Peuh!... qui sait?... En s'y prenant adroitement... J'étais avec don Alonzo, j'ai vu comment on procède.

UN SOLDAT, du premier groupe. Comment donc a fait le seigneur don Alonzo pour s'emparer de Guatiguana?

CHRISTOVAL, montrant les menottes. Il lui a persuadé que ces menottes étaient des bracelets de cérémonie à l'usage des rois d'Espagne. Guatiguana l'a cru, il a voulu les mettre pour éblouir ses sujets, et quand il les a eues aux pieds et aux mains... vous devinez le reste.

LES SOLDATS, riant. Ah! ah! ah!-ah!... Le tour est joli.

(Les grands arbres qui fermaient l'horizon sont, en grande partie, abattus. On aperçoit le ciel qui est étincelant de clarté. Le hallier ne consiste plus maintenant qu'en lianes et arbrisseaux formant une haie. Cette haie ferme toujours le fond du plateau. Colomb quitte les travailleurs et remonte à cheval.)

COLOMB, aux soldats. Allons! c'est fini... Tout le monde en ligne... Les pionniers donneront le dernier coup de hache. Restez dix hommes seulement... Il ne faut pas se laisser surprendre!...

(Il reste dix hommes à achever le déboisement. Les autres replacent les instruments dans le chariot et reprennent leurs armes. Les officiers s'emparent des chevaux restés libres.)

Les officiers qui n'avaient pas de chevaux prendront ceux-ci. Reformez vos rangs!...

(Les officiers et les soldats se remettent en colonne. Pendant ce mouvement les dix pionniers abattent le rideau de verdure. Au moment où

la colonne est reformée de nouveau, les derniers arbrisseaux tombent, le plateau est dégagé, et on aperçoit tout à coup, au bas de la montagne, une plaine majestueuse, luxuriante qui se prolonge à perte de vue. C'est la *Vega Real*, la vallée « la plus magnifique du monde. » Les arbres, les fleurs étincellent dans le lointain, sous les feux du jour. Le soleil projette une lumière éblouissante. C'est un spectacle féerique, saisissant, merveilleux. Dans la plaine, les armées des quatre caciques Caonabo, Guarionex, Behéchio et Guyacoa se déroulent comme un long serpent, se pressent, s'agitent, leurs chefs en tête; on les dirait innombrables.)

LES SOLDATS. O Dieu, Jésus!... Mais ils sont plus de cent mille hommes!... Monseigneur, nous ne pourrions pas lutter.

(Colomb, en proie à la plus vive agitation, contemple silencieusement, absorbé en lui-même, les mouvements des Indiens dans la plaine. Il a l'air de chercher des combinaisons stratégiques; ses soldats, regardent tour à tour les armées indiennes et le visage de leur chef, avec anxiété. Après quelques instants de silence, Colomb se retourne, contemple sa petite troupe et jette ensuite un coup d'œil sur la plaine.)

COLOMB, d'une voix forte. C'est vrai!... nous ne sommes plus en nombre... Il y aurait folie maintenant. Nous n'avons qu'un parti à prendre, rentrer à l'Isabelle. Nous avons des vivres, les secours que j'ai demandés il y a trois mois, par l'intermédiaire d'Antonio de Torrez, ne peuvent tarder à arriver... nous soutiendrons le siège!... C'est tout ce qu'il nous est possible de faire à présent!... Ah! sans les traîtres!... sans les traîtres!...

DIÉGO COLOMB. Mon père?... mais l'éclipse sur laquelle vous comptiez?...

COLOMB. Il est trop tard. Nous avons perdu, outre cinquante hommes indispensables, un temps précieux; il est des cas où une minute a la valeur d'un siècle... (Il regarde le soleil et semble faire un calcul.) L'éclipse commencera avant que le combat ne soit engagé. Il aurait fallu qu'elle eût lieu au fort de la mêlée, nous aurions fait prisonniers tous les cannibales. A présent, elle les effraiera trop tôt, ils prendront la fuite, et la bataille serait à recommencer. L'important n'est pas de rester maîtres de la *Véga-Réal*... ce résultat ne serait rien. Si nous voulons asseoir la colonie sur des bases durables, il faut rompre la ligue. Pour cela, il n'est

qu'un moyen, réduire Caonabo à l'impuissance, soit en détruisant ses armées, soit en nous emparant de sa personne. Caonabo, vaincu ou en notre pouvoir, les autres caciques demanderont la paix... Messieurs, en route pour l'Isabelle!...

(Christoval sort des rangs et s'avance vers Colomb.)

CHRISTOVAL. Seigneur vice-roi!...

COLOMB. Plaît-il?

CHRISTOVAL. Voulez-vous que j'essaie de m'emparer de Caonabo?

COLOMB, avec étonnement. Toi! toi seul!... Et comment t'y prendrais-tu?...

CHRISTOVAL, montrant les menottes qu'il tient à la main. Je l'enlèverai comme don Alonzo de Ojeda a fait de Guatiguana.

COLOMB, même jeu. L'enlever!... devant tout son peuple, devant tous ses alliés!... L'enlever à la tête de cent mille hommes!... tu rêves, Christoval, tu rêves, ami...

CHRISTOVAL. Encore une fois, voulez-vous me laisser faire?... Deux chevaux, ces menottes, un autre homme de bonne volonté, et je me charge de tout.

(Colomb se tait; ses soldats le regardent comme pour l'engager à accepter. Il ne dit rien, mais sa figure fait un mouvement qui laisse voir qu'il consent. Christoval saisit ce mouvement, et, se tournant vers les officiers et les soldats, s'écrie :)

Qui veut être cet homme ?

DIÉGO, à cheval, s'avançant. Moi! moi!

CHRISTOVAL. Bravo! mon jeune maître!... Vous êtes justement ce qu'il me faut. Le cacique vous connaît pour le fils du seigneur vice-roi. C'est à merveille.

COLOMB, à son fils, sévèrement. Diégo!...

DIÉGO. Mon père...

COLOMB, même jeu. Je ne vous ai pas donné d'ordre!... Restez à votre place. (A Christoval.) Quant à toi, Christoval...

CHRISTOVAL. Monseigneur! si un autre que votre fils s'était offert pour rester avec moi, refuseriez-vous, après avoir tacitement accordé?... Souvenez-vous des reproches que tout à l'heure vous faisiez à...

COLOMB, douloureusement. C'est vrai!... c'est vrai!... je n'ai pas le droit... Eh bien, va, Diégo... va, mon fils et que Dieu te garde!

DIÉGO, avec joie. Merci!... (Se plaçant à côté de Christoval.) Nous reviendrons triomphants, je le sens au cœur!

CHRISTOVAL, riant; il prend la bride du cheval d'un officier qui a mis pied à terre et la lui tend.) Il ferait beau voir qu'on nous battît!... (A Colomb, qui semble douloureusement absorbé.) A présent, monseigneur; partez! Rentrez à l'Isabelle. Nous allons être envahis de tous côtés; si les caciques vous rencontrent avec la colonne; il faudra livrer bataille!... Vous nous perdez en restant, et vous perdez tous vos soldats!...

COLOMB, après avoir gardé encore quelques instants le silence. Cavaliers, retrogradons!... A l'Isabelle!... (A un officier.) Carvajal, prenez le commandement!...

(A son fils, avec une émotion poignante, tandis que la colonne se met en marche.)

Diégo, viens m'embrasser.

(Diégo Colomb vient embrasser son père, qui l'étreint avec effusion. Colomb reste encore sur le plateau quelques instants, comme indécis. Diégo le regarde avec tendresse et le supplie du regard de s'en aller.)

COLOMB, embrassant de nouveau son fils. Tu as raison.

(Il part au galop dans la direction suivie par la colonne.)

SCENE III.

DIÉGO COLOMB, CHRISTOVAL SANTILLAN.

CHRISTOVAL, tenant son cheval par la bride. Et maintenant, vite! vite!... L'affaire est sérieuse, par les saints apôtres!... (Il examine le harnachement de son cheval.) Les deux chevaux sont-ils bien sellés? (Il fait le tour du cheval.) Parfaitement celui-ci... (A Diégo Colomb.) Le vôtre aussi, mon maître?...

(Diégo examine à son tour son cheval et ait un signe affirmatif.)

Très-bien. (Montrant une courroie qui traîne.) Qu'est-ce qui traîne-là... entre les pieds?...

DIÉGO, relevant la courroie et s'appêtant à la remettre en place. Tu dis vrai.

CHRISTOVAL, lui venant-en aide et replaçant la courroie. Attendez... là... A

présent, approchez-vous... (d'un ton moqueur.) que je vous passe le costume de cérémonie des rois de Castille.

(Il s'apprête à lui mettre les menottes qu'il tient à la main.)

DIÉGO, s'approchant. A moi?... tu veux me mettre les menottes?...

CHRISTOVAL, lui mettant les menottes. Je vous en prie, ne perdons pas de temps...

(Il fait un effort pour passer une des menottes à l'un des bras de Diégo.)

Entrailles du diable!... Là... l'autre main...

DIÉGO, tendant l'autre main. Mais... quel est ton plan?

CHRISTOVAL. Aussi simple qu'infaillible! Vous allez voir. (Il rit, après avoir attaché le second bras.) Ah! ah! ah! ah! Don Alonzo a inventé le procédé, mais j'en le perfectionne... Caonabo se laissera prendre à cette variante, ou je meure. (Mettant les menottes aux pieds de Diégo.) Les pieds, maintenant?

(Diégo présente ses pieds et tourne la tête du côté de la plaine.)

Sont-ils toujours dans la véga, ces sauvages?

DIÉGO. Je ne les vois plus... Ils nous ont sans doute aperçus et ils montent...

(Se regardant, avec les menottes aux mains et aux pieds.)

Mais où veux-tu en venir?...

CHRISTOVAL, vivement. Eh! à passer ces menottes à Caonabo, par les saints!... Nous ne pouvons les lui mettre de force, n'est-ce pas... en présence de cent mille hommes?... il faut donc qu'il les demande... Je vous dis que j'ai mon idée.

(Se relevant après avoir examiné si les menottes tiennent bien.)

Là... c'est fait... (Regardant Diégo de la tête aux pieds, en riant.) D'honneur, mon maître, vous êtes parfait!... Tout à fait un prince espagnol en grand costume de gala... (Il rit.) Ah! ah! ah! ah!...

DIÉGO, d'un ton mi joyeux, mi-narquois, se considérant piteusement. Christoval, si je comprends, je veux bien...

CHRISTOVAL. Tant mieux! vous n'en serez que plus naturel!.....

(On entend des bruits de pas de tous côtés, venant de derrière les arbres qui entourent le plateau.)

Oh! oh!... (Christoval prêtant l'oreille.) Je crois que voilà nos hommes.

(A Diégo.) A cheval! à cheval!... (Diégo et Christoval sautent sur leurs chev

vaux.) Très-bien!... Ou je me trompe fort, ou cela marchera tout seul!... Ah! ah! ah! ah!... Eh bien? personne?... (Il prête de nouveau l'oreille.) Attendez... si... ils sont là... (Les bruits de pas vont en approchant.) Attention, seigneur-don Diégo!... et de la dignité! — C'est pour moi que je parle. — Vous savez que nous venons en ambassadeurs, de la part du vice-roi votre père... C'est tout... et dites comme moi.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CAONABO, CARAÏBES.

(Les Caraïbes débouchent de toutes parts en poussant de grands cris; ils sont innombrables. Caonabo, suivi des trois autres grands caciques, est à leur tête.)

LES CARAÏBES, criant. Hurrah! hurrah!...

LES CACIQUES, apercevant Diégo et Christoval. Qu'on les entoure!... Entourez-les!... Combien sont-ils?

CHRISTOVAL, à Diégo, à mi-voix. Faites cabrer votre cheval... pour les dames, en cas qu'il y en ait. C'est toujours d'un bon effet.

CAONABO, reconnaissant Diégo Colomb. Le fils du grand chef!... le fils du grand chef!... hurrah! hurrah!... (Reconnaissant Christoval.) Hé! hé! toi aussi!... (A ses soldats.) Entourez-les! entourez-les!...

(Les Caraïbes s'approchent de Diégo et de Christoval, mais reculent avec frayeur en voyant les deux chevaux se cabrer. Caonabo veut prendre un des chevaux par la bride et ne peut y réussir.)

Guarionex! Behecchio! Guyacoa!... à moi! à moi!...

CHRISTOVAL, bas à Diégo. Je crois que c'est le moment de s'expliquer... (il arrête son cheval qui continue à se cabrer.) Hum! hum!...

CAONABO, à Christoval, après que le cheval a été arrêté. Où est ton maître? Espagnol? Parle! où est son armée?

CHRISTOVAL, descend de cheval et fait signe à Diégo de rester en selle. Il s'avance vers Caonabo et s'incline profondément. Puissant Roi! mon maître, le grand-chef des blancs m'envoie vers vous pour obtenir de votre générosité la paix et l'oubli du passé. Il se prosterne en ma personne

devant Votre Altesse et vous reconnaît pour son seigneur suzerain!... (Montrant Diégo, qui est toujours à cheval.) Le prince son fils, ici présent...

LES CARAÏBES, l'interrompant. Assez! assez!...

LES CACIQUÈS. S'ils ne veulent pas dire où sont leurs compagnons, qu'on les tue! qu'on les tue!...

CAONABO, se tournant fièrement vers ses soldats. Qui parle ici devant Caonabo!... Silence, tous!... (A Christoval et à Diégo, avec dédain.) Alors c'est en suppliants que vous venez l'un et l'autre?...

CHRISTOVAL, s'inclinant de nouveau. Vous l'avez dit, puissant roi...

CAONABO, se redressant tout à coup; d'une voix terrible. Et moi je te dis que ce n'est pas en suppliants que vous venez! Quand j'ai vaincu un Cacique, il vient à moi pauvre et nu, couvert de cendres, et non vêtu d'habits de fête et monté sur un cheval superbe!... vous venez pour me braver! pour me braver moi et mon armée, comme vous me braviez jadis du haut de votre fort... Tu t'en souviens!...

CHRISTOVAL, à part. Pour un pauvre petit coup d'arquebuse faut-il être rancunier!... (Haut, en s'inclinant encore.) Oh!... prince!... pouvez-vous croire!... (Bas à Diégo.) Attention... il va mordre à l'hameçon ..

CAONABO, s'approchant de Diégo et montrant les menottes. Alors, qu'est ceci? (Christoval baisse les yeux.) Parleras-tu?

CHRISTOVAL, bas. Ça y est. (Haut) Mon Dieu... prince... après les idées que Votre Altesse vient d'émettre sur la toilette qui convient à des suppliants... je ne sais si...

CAONABO, d'une voix vibrante. Parle!...

CHRISTOVAL, baissant les yeux, avec embarras. Mon Dieu!... puissant Roi!... (Relevant la tête et joignant les mains.) Mais que Votre Altesse ne croie pas qu'on a voulu la braver! Qu'elle nous juge, non d'après les idées avancées de son illustre pays, mais d'après les idées arriérées de la vieille Europe... (Baissant de nouveau les yeux.) Grand prince, ces bracelets sont, en Espagne, le signe distinctif de la royauté... Seuls les souverains et leurs fils ont le droit de s'en parer. C'est comme fils du grand-chef, qui représente les rois de

Castille, que mon maître les a revêtus en la circonstance solennelle qui nous a conduits aux pieds de Votre Altesse... Fils du vice-roi, prince par suite, il a cru...

CAONABO, d'une voix vibrante. Il n'y a de prince que moi ici!... Je suis le roi des rois!... Paraître ainsi devant Caonabo, c'est l'insulter. (A Diégo, impérieusement.) Dépouille ces bracelets...

CHRISTOVAL, suppliant. Oh!... prince!... épargnez cet outrage à mon maître!... Oh!...

CAONABO, même jeu. Je le veux!...
(Christoval s'approche, en feignant la plus grande douleur, de Diégo Colomb. Il lui enlève les menottes des pieds pendant que Diégo se les enlève des mains. Il prend les quatre anneaux et se tourne vers Diégo comme pour le prier de lui pardonner.)

CHRISTOVAL, à Diégo, suppliant. Oh! mon pauvre maître!... (Bas.) Ne riez pas, c'est à souhait! (Apportant les menottes à Caonabo.) Les voici! grand roi!...

CAONABO. C'est bien!... A présent, mets-les-moi puisque tu viens me reconnaître pour ton suzerain!

CHRISTOVAL, soupirant douloureusement. Altesse!..... je suis à vos ordres!...

(Il met les menottes à Caonabo qui garde le plus grand sérieux.—Christoval, bas, à Diégo.)

Eh bien, mon maître, devinez-vous, maintenant?

DIÉGO, bas à Christoval. Oui, oui, tais-toi!...

(Caonabo, les menottes aux pieds et aux mains, se regarde avec complaisance. Il sourit en s'admirant. Christoval se recule un peu, penche la tête à droite et à gauche, et, ne pouvant complètement déguiser sa joie, semble admirer bruyamment Caonabo.)

CHRISTOVAL. Ah! prince! Votre Altesse n'a certes aucun besoin de ces vains ornements... mais il faut le reconnaître, ainsi parée, ce n'est plus de l'admiration qu'elle inspire, c'est un culte! c'est un véritable culte!...

CAONABO, naïvement, s'admirant. N'est-ce pas?... Oui, c'est assez joli... et cela me va bien...

(Il va devant le front de l'armée se montrer. On lui répond par des murmures d'admiration.)

Qu'en dites-vous, vous autres?

(On lui envoie des baisers en signe d'enthousiasme.)

CAONABO, revenant à Diégo. A présent, descends de cheval.

DIÉGO. Noble Cacique, un prince ne va jamais à pied.

CAONABO, dédaigneusement. Et bien... mais c'est pour cela que je veux ta monture... Descends de cheval!

(Diégo descend de cheval. Christoval prend la bride et la présente à Caonabo. Caonabo monte en s'aidant de la crinière, puis s'approche du front de son armée. Il fait caracoler son cheval. Les Indiens lui répondent par des murmures d'admiration.)

CHRISTOVAL, à Caonabo, au moment où il s'éloigne. Altesse!... (A Diégo.) Vous voyez, réussite complète!... Il ne me reste plus qu'à sauter en croupe derrière lui... Attention quand il sera à portée... (Lui donnant la bride de l'autre cheval.) Vous, prenez cette bride; sautez, quand je sauterai... et une fois en selle... de l'éperon!... et hardiment!...

DIÉGO, prenant la bride. Sois tranquille!... (Souriant.) Admirable!...

LES INDIENS. Vive Caonabo! Vive le roi des rois!

CAONABO, se rapprochant toujours en faisant caracoler sa monture. Très-bien! (Aux Indiens, montrant Diégo.) Maintenant, attachez cet homme!.. (A Christoval.) Quant à toi, esclave, tu es libre! Je veux que tu ailles dire à ton maître ce que j'ai fait de son fils.

(Les Indiens se précipitent sur Diégo.)

CHRISTOVAL. Holà! hé! canailles!... nous sommes des ambassadeurs!... On n'a pas le droit de toucher à nous!..

CAONABO, riant aux éclats. Ah! ah! ah! ah!... Pas le droit! Le droit ici, c'est mon plaisir, entends-tu?...

(Aux Indiens, montrant Diégo qui les tient à distance son épée à la main.)

Attachez cet homme!... (Désignant un arbre.) A cet arbre... là..... (A Christoval.) Et toi, va-t'en!...

CHRISTOVAL, l'épée à la main. Défendons-nous!... Don Diégo! jouons de l'épée!...

DIÉGO, l'épée à la main. Oui, oui! vendons notre vie, et vendons-la cher, Christoval!...

LES INDIENS, se précipitant sur Diégo et sur Christoval qui se défendent. Hurrah! hurrah!...

(Un combat s'engage. Christoval et Diégo, l'épée à la main, luttent chacun seul contre un groupe nombreux. Après quelques instants,

Diégo est désarmé. On le traîne à l'arbre désigné et on l'attache. Christoval se bat toujours.)

DIÉGO, qu'on attache, à Christoval. Je suis désarmé!... Venge-moi!... Christoval!...

CHRISTOVAL, jette son épée et court à Diégo. Ah! tuez-moi! tuez-moi!... si vous voulez, mais ne tuez pas mon maître!...

CAONABO, aux Indiens. Bandez les arcs!...

CHRISTOVAL, suppliant. Au nom du ciel! Caonabo!

CAONABO, riant. Ah! ah! ah! ah!... (Se tournant vers les Indiens.) Obéissez!...

CHRISTOVAL, même jeu. Ah! par grâce! prince! prince!... ne tuez pas mon maître!... Liez-moi à la place! qu'est-ce que cela vous fait!... Je vous en supplie, par pitié! attachez-moi et laissez-le fuir!... Que ce soit lui ou moi qui répète au grand chef votre réponse, que vous importe! .. Oh! tuez-moi! tuez-moi!...

DIÉGO. Voyons, Christoval, mon ami, tu perds ta gaieté.

CHRISTOVAL, à Diégo. Ah! laissez-moi, don Diégo! laissez-moi!... Ah! qu'ai-je fait!... misérable! Ah! mon maître! c'est moi qui vous tue!... (se redressant, avec désespoir.) Je vous dis que je ne veux pas que vous mouriez, je ne le veux pas!... (A Caonabo.) Prince! prince!...

CAONABO, aux Indiens. Y êtes-vous?

CHRISTOVAL. Eh bien, non, il ne mourra pas!... ou du moins je mourrai avant lui!... (Il court à Diégo et le couvre de son corps.) Tirez!... Voyons, tirez!...

CAONABO. Soit! puisque tu le veux, tu mourras aussi!... mais après ton maître!... (Aux Indiens, montrant Christoval.) Saisissez-vous de cet homme, et liez-le à l'arbre voisin!... A présent, tirez!...

(Les Indiens se reculent de quelques pas, se placent sur deux rangs, tendent leurs arcs et visent Diégo.)

CHRISTOVAL, avec explosion. Arrêtez! arrêtez!... Oh! oh! oh!... (A mi-voix.) Une idée! l'éclipse!... (Haut.) Arrêtez!... (A Diégo, à mi-voix.) Nous sommes sauvés!... don Diégo!... (A Caonabo.) Caonabo, écoute-moi! écoute-moi, ou Dieu te fera périr sur l'heure!

CAONABO, qui s'est retourné, dominé par l'accent ému de Christoval. Tu as encore quelque chose à dire?

CHRISTOVAL. Oui, je viens de te parler en suppliant, n'est-ce pas? je change de rôle; à présent, je te parle en roi!... Si tu touches à un cheveu de mon maître, tu vois le soleil, (il montre le soleil qui est resplendissant.) le soleil, qui est ton Dieu, eh bien, je l'éteins aussitôt.

CAONABO, riant. Ah! ah! ah! ah!... (Aux Indiens qui rient aussi.)
Tirez!...

CHRISTOVAL, avec désespoir. O mon Dieu! mon Dieu!... Une minute, une minute seulement!...

(Comme il prononce ces mots, l'éclipse commence, le soleil s'obscurcit peu à peu, l'ombre l'envahit; les Indiens, stupéfaits, s'arrêtent.)

Oh! voilà, voilà l'éclipse! (A Caonabo.) Regarde, roi!...

LES INDIENS, poussant un long cri de stupéfaction. Oh! oh! oh!... Oh! oh! oh!...

CAONABO, d'une voix tremblante. Voyons! qui es-tu? qui es-tu?...

CHRISTOVAL, à part, regardant Diégo, pendant que Caonabo et les Indiens regardent l'éclipse avec une terreur croissante. Ah! enfin!... ah! brr!... je me sens renaître!... C'est égal, ces émotions-là, ça ne vaut rien... ça m'use... j'en suis encore tout chose! Par saint Jacques! brrr!... ça va mieux pourtant!...

(A Caonabo dont les yeux ne quittent pas le soleil.)

Eh bien?

CAONABO. Es-tu donc plus puissant que le soleil, parle, parle!...

CHRISTOVAL, gouaillant. Mais... on le dirait presque, ma foi... Je l'éteins assez gentiment, comme tu vois...

(Aux Indiens, qui regardent avec un effroi qui va encore grandissant.)

Oh! vous pouvez regarder, ça y est... et ça y est bien...

LES INDIENS, effrayés, criant. Qu'on les délivre! qu'on les délivre!...

CAONABO, avec crainte, regardant tour à tour Diégo et Christoval. Nous rendrez-vous notre Dieu si je vous délivre?...

LES INDIENS. Oh! parle!... parle!... Oh! oh! oh!...

(A Caonabo, lui montrant l'éclipse qui grandit.)

Vois, Caonabo! vois!... (A Christoval, qui se tait.) Parle! parle!...

CHRISTOVAL, les regardant, en faisant une mine grotesque. Ma foi, délivrez-nous d'abord, puis... puis nous verrons, pardieu!

CAONABO, qui a vu son sourire. Non, non! tu ne nous rendrais pas le soleil!...

CHRISTOVAL, même jeu. Eh bien... si, je te le rendrai, parole d'honneur!...

LES INDIENS, à Caonabo, suppliants. Oh! délivre-les! délivre-les!...

CAONABO, d'une voix à la fois vibrante et terrifiée. Silence!... Et si je les délivre, et qu'ensuite pour se venger, ils ne nous le rendent pas!...

(Les Indiens s'agenouillent baissant la tête et poussant des cris déchirants. — Caonabo, sur son cheval, semble réfléchir. Tout à coup, il relève la tête et se tourne de nouveau vers Christoval. L'éclipse est à son maximum.)

Rallume le soleil et vous êtes libres!...

CHRISTOVAL. Et qui me garantit ta parole?

CAONABO. Et de quelle garantie as-tu besoin?... puisque tu peux éteindre l'astre quand il te plaît, rallume-le; si je ne te délivre pas, tu l'éteindras de nouveau!...

CHRISTOVAL, bas. Diable!... il a de la logique... Il n'y a pas à hésiter... d'autant que si je ne le rallume pas moi-même, il va se rallumer tout seul!... (Haut.) C'est bon. Regardez tous!...

(Caonabo et ses soldats lèvent les yeux au ciel et suivent la décroissance de l'éclipse en poussant des cris de joie. Bruits nombreux, rires, rumeurs, danses, chansons, trépignements. — L'enthousiasme est au comble.)

CHRISTOVAL. Etes-vous contents?... Là... Oh! moi, voyez-vous, quand je m'y mets je fais bien les choses!... (Il montre les liens de Diégo et les siens.) A présent...

LES INDIENS. Vivat! vivat!...

CAONABO, toujours à cheval, se plaçant entre Christoval et Diégo. Aux Indiens. Détachez ces hommes!... détachez-les!... Il le rééteindrait pour toujours!...

LES INDIENS. Oui, oui!...

(Ils détachent Diégo et Christoval. Au même instant, d'un mouvement rapide comme l'éclair, Diégo saute sur le cheval libre; Christoval en croupe derrière Caonabo.)

DIÉGO, sautant en selle. En selle!...

CHRISTÓVAL, sautant à son tour. En selle!... (A Caonabo.) Un cri! et tu es mort!...

(Ils partent au galop en se dirigeant vers le fond. Un homme à cheval sort du fourré et les suit, c'est Colomb. Les Indiens restent muets d'étonnement.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, COLOMB.

COLOMB, sortant du fourré, à cheval. Diégo!...

DIÉGO, sur son cheval, se retournant, avec étonnement. Mon père!...

COLOMB. Oui, j'étais revenu sur mes pas... Je veillais sur toi, d'ici!... A l'Isabelle!... La guerre des Caciques est finie!... A bientôt l'heure de songer à Roldan!...

La toile tombe.

TREIZIÈME TABLEAU.

LE ROYAUME DES FLEURS.

Au palais de Anacoana, reine du pays de Xaragua. Une salle immense dont la toiture est supportée par des arbres servant de piliers. Ce sont des bananiers, des sébestiers, des érithals aux baies couleur de pourpre, des euphorbes aux bractées écarlates, des quiébras, des bellonies, des palmistes. Réunis en faisceaux comme des colonnettes, ils jaillissent du sol couverts de feuillage et de fleurs et reliés les uns aux autres par des guirlandes et des lianes. A gauche, un rideau de verdure en guise de mur, percé en son milieu d'une grande arcade entourée de roses, sert de porte à la résidence royale. — Des soldats indiens, armés de piques, l'arc en bandouillère, se tiennent devant cette arcade. A droite, apparaissent, derrière les piliers, des jardins éblouissants, laissant apercevoir à travers la ramure des arbres l'eau étincelante du lac de Xaragua. Au fond, la rue principale de la ville. Des cases bâties des deux côtés du sentier, et séparées les unes des autres par des arbres et des bosquets, se prolongent au loin. Devant les cases, des milliers d'Indiens encombrant la rue. D'autres Indiens sont assis sur les toits des habitations, d'autres sont juchés sur les arbres et se balancent aux lianes. Des oiseaux des couleurs les plus riches volent par troupes. Tout à fait dans le lointain, la mer, et trois caravelles à peine distinctes amarrées au rivage. Des soldats indiens maintiennent la foule, qui pousse des cris de joie.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES INDIENS.

CRIS. Vive le grand-chef! Vive le grand chef des blancs! Vive le libérateur du Xaragua!...

UNE FEMME, à un homme qui est sur le seuil d'une case. Guayù, apporte le petit.

L'HOMME. Il dort.

LA FEMME. Ça ne fait rien!... Je veux qu'il soit là quand passera l'homme venu du ciel!... ça lui portera bonheur... éveille-le!...

L'HOMME entre dans la case, puis revient avec l'enfant et le donne à la femme. Tu as raison, le voilà.

LA FEMME, à l'enfant, le dorlotant. C'est un fils du ciel, entends-tu, mon enfant.. il vient de là-haut... bien haut... je veux que tu le voies... Tu veux bien le voir?...

(L'enfant caresse avec les mains le visage de sa mère; sa mère l'embrasse.)

UN GROUPE D'INDIENS, arrivant. Place! place aux hommes d'Owi!... Où est le grand chef!... nous venons pour voir le grand chef!...

UNE FEMME, à un homme du groupe. Attends pour le voir qu'il soit arrivé, Zémo!...

L'HOMME. Quand arrive-t-il?

UN VIEILLARD. Bientôt, bientôt. La Reine est allée à sa rencontre avec ses gardes...

UN INDIEN. On dit que la Reine a composé exprès pour lui un areyto incomparable.

UNE FEMME. Et des danses!... plus belles que tout ce qu'elle a inventé jusqu'ici...

UN HOMME. Croyez-vous cet homme un aussi grand esprit que la Reine?

UNE FEMME. Je ne sais pas!... La Reine est un grand esprit... Elle est digne d'être une femme du ciel!...

L'HOMME. Il me tarde de le voir.

UN AUTRE. Il vient à Xaragua avec son fils.

UN AUTRE. Avec son fils et son frère, Kuwi.

D'AUTRES. Oui! oui!... ils viennent tous!...

UN HOMME. Et qu'est devenu Roldan! qu'est devenu le pillard!

UN AUTRE. Le grand chef l'a fait prisonnier comme Caonabo le mangeur-d'hommes!... Rien ne résiste au grand chef!...

CRIS. Oui!... Vive le grand chef!... Vive le grand chef!...

AUTRES CRIS. Vive le grand chef!... Vive la Reine Anocoana!...

(On voit arriver au galop un groupe nouveau d'Indiens.)

CRIS. Oh! voilà ceux d'Uruquel qui descendent!... Où vont-ils se mettre?

LES ARRIVANTS. Faites place! Où est le grand chef?...

CRIS. Il n'y a plus de place!... grimpez aux arbres!...

(Les nouveaux venus grimpent aux arbres et aux lianes. Le mouvement s'exécute avec une merveilleuse agilité. Pendant qu'il a lieu, débouchent, par la droite, dans la salle du palais, Roldan et ses compagnons conduits par des soldats espagnols. Ils arrivent du dehors. Le détachement qui les amène est commandé par don Miguel Ballester. Tous les yeux de la populace se tournent furieux vers Roldan.)

CRIS. Oh! on amène Roldan!... voyez Roldan!... A bas Roldan! à bas l'assassin!... à bas Riquelme!... Vive le grand chef!...

SCÈNE II.

DON MIGUEL BALLESTER, UNE ESCOUADE DE SOLDATS ESPAGNOLS, l'arquebuse au bras, DON FRANCISCO ROLDAN, PEDRO DE RIQUELME, DON ADRIEN DE MOGICA, DON PEDRO GAMEZ, ET UNE QUINZAINE D'AUTRES PRISONNIERS.

BALLESTER, à ses soldats. Halte!... Nous sommes à l'heure... Le vice-roi n'est pas encore ici... (A son lieutenant.) Seigneur Diaz, veillez aux prisonniers.

LE LIEUTENANT. Où faut-il les mettre, seigneur don Miguel?

BALLESTER. C'est juste... On les tuerait. (A Roldan.) Ah! don Francisco, on ne vous aime guère au pays de Xaragua!...

(Allant à un des gardes indiens qui se tient devant la porte intérieure du palais.)

Indique-nous une case où enfermer ces hommes...

LE GARDE, au lieutenant. Suis-moi!...

(L'escouade, commandée par le lieutenant don Miguel Diaz, sort avec les prisonniers, précédés du soldat indien. Don Miguel Ballester reste.)

ROLDAN, bas, au lieutenant, en sortant. Laisse-moi m'échapper, Miguel Diaz!...

LE LIEUTENANT. Don Francisco, je ne sais pas trahir, moi!... Marche devant!...

ROLDAN, même jeu. J'ai des tonnes d'or enfouies à Bonao... en veux-tu la moitié? Parle...

LE LIEUTENANT. Par mon salut éternel! don Francisco, si tu ne te tais, je te tue!...

ROLDAN. Tu es donc comme Ballester, toi! imbécile!...

LE LIEUTENANT. Oui, moi, et bien d'autres avec moi!...

(L'escouade sort.)

SCÈNE III.

MIGUEL BALLESTER, ALONZO SANCHEZ DE CARVAJAL,
et DON JUAN DE AGUADO, intendant de la chapelle royale, COMMISSAIRE
INSTRUCTEUR, arrivant de l'intérieur du palais.

CARVAJAL. Vous voilà, Ballester. Vous amenez les prisonniers...

BALLESTER. Oui, j'arrive après vous, à ce que je vois...

CARVAJAL. Je suis à Xaragua depuis hier, moi. Le seigneur vice-roi m'a fait dire du fort Conception de quitter San-Domingo le 19 et de le rejoindre ici. Vous voyez mes caravelles. (Montrant du doigt les navires qu'on aperçoit dans le lointain.) Là-bas, au mouillage... mon second, Malaver, les garde, et moi je suis venu au palais pour saluer l'amiral à son arrivée.

(Regardant les Indiens, qui poussent des cris de joie, et les montrant ensuite à don Juan Aguado.)

Que dites-vous de l'enthousiasme, seigneur commissaire royal?...

AGUADO, tournant ses regards du même côté. Je dis qu'il est à son comble, c'est du délire!...

CARVAJAL, riant. Ah! ah! ah! ah! alors le résultat de votre enquête nous sera favorable. (Riant.) Savez-vous que j'en ris encore, seigneur don Juan! se poser en victimes et le vice-roi en bourreau, se dire adorés des Indiens et nous exécrés!... Comment les trouvez-vous, Ballester, comment vous semble que Margarit, Boil, Diaz, Zedo et Ferris ont travaillé dès leur arrivée en Castille?...

BALLESTER. Le seigneur Aguado m'a déjà expliqué leur politique, quand il est venu inspecter le fort Conception... c'est fort habile!...

CARVAJAL. Fort habile, pour le présent, oui; mais pour l'avenir... Voyez-vous ces beaux fils dans deux mois d'ici, au retour du seigneur don Juan. (A Aguado.) Personne ne se doute de votre mission, m'avez-vous dit, don Juan?

AGUADO. Personne, sauf le Roi, à qui la Reine en a fait part. Le bureau des colonies lui-même ne la soupçonne pas.

CARVAJAL. Eh bien, foi de soldat, je ne leur envie pas le jour où ils vous reverront!... (Riant.) Ah! ah! ah! ah!... Et que disaient-ils de Roldan?... qu'il était comme eux, une victime du vice-roi, l'idole des Indiens, la loyauté et l'honneur même... (Aguado fait un signe d'assentiment.) Savez-vous bien, par saint Jacques! que ceci dépasse toutes bornes!... On n'a pas idée d'une telle impudence, j'en jure Dieu!...

BALLESTER. Vous pourrez modifier leurs assertions, seigneur commissaire. Si Roldan laisse des regrets quelque part, je doute que ce soit au Xaragua!... J'ai eu, ce matin, toutes les peines du monde à le conduire jusqu'ici. Tous les Indiens que nous rencontrions, le voyant prisonnier, ne parlaient que de le massacrer...

CARVAJAL. Un Caonabo Castillan, sauf qu'il ne mangeait pas ses victimes... à cela près, je crois que la différence entre ces deux bandits n'était pas grande, et que, quant à leurs popularités respectives, elles se valaient...

AGUADO. Et la reine Anacoana, que dois-je en dire à Leurs Altesses? elle me paraît fort avide de civilisation; et son peuple,

à ce que je vois, est de beaucoup supérieur à celui des quatre autres royaumes d'Haïti.

CARVAJAL. Anacoana, seigneur commissaire, est une reine comme doña Isabelle. Placez ces femmes-là à la tête de leur nation, elles y font des prodiges. C'est le génie de toute une race qui s'incarne en elles. (Se retournant, à un bruit de pas qui se fait entendre dans les jardins.) Qui va là?

(Une nouvelle escouade d'Espagnols, conduisant les grands caciques Guarionex et Guayacoa faits prisonniers, arrive par le même chemin que la précédente; elle est commandée par don Luiz de Alvarado.)

Ah! c'est vous, Alvarado. Vous venez du fort Saint-Thomas?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, DON LUIZ DE ALVARADO, GUARIONEX, grand-cacique de la Vega, GUAYACOA, grand-cacique de l'Higüey, ET AUTRES INDIENS PRISONNIERS, SOLDATS ESPAGNOLS.

ALVARADO, à la tête de son escouade. Seigneur commissaire instructeur, je vous salue... bonjour Carvajal... bonjour Ballester... (répondant à Carvajal.) J'arrive avec les grands caciques Guarionex et Guayacoá. Don Barthélemy m'a informé que le vice-roi les jugerait ici. Où faut-il enfermer ces prisonniers?

(Il se dirige vers l'endroit où est allé le lieutenant Miguel Diaz avec Roldán. Ballester l'arrête.)

BALLESTER. Attendez!... pas avec Roldán, entrailles du diable! (Au garde qui est revenu prendre son poste devant la porte du palais.) Voici les grands caciques... donne-nous encore une prison.

LE GARDE, à Alvarado. Suis-moi.

(Alvarado sort avec son escouade et ses prisonniers.)

CARVAJAL. Il paraît que le vice-roi veut régler à Xaragua toutes les affaires de la colonie.

BALLESTER. On le dirait, en effet. (Se retournant, en voyant entrer le capitaine de mer Pedro de Terreros.) Tiens, Terreros; vous arrivez avec les navires explorateurs, don Pédro?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, DON PÉDRO DE TERREROS, capitaine de mer.

PÉDRO DE TERREROS, après avoir salué. Oui. (A Carvajal.) Je les ai amarrés à côté des vôtres.

(Il montre du doigt trois navires que l'on aperçoit maintenant à côté des trois que l'on voyait dans le lointain au lever du rideau.)

L'amiral, à ce que je crois, veut, au premier jour, retourner en découverte.

CARVAJAL. Je comprends cela, par saint Jacques!... il a été assez heureux cette dernière fois pour avoir envie de recommencer. (A Aguado.) Ah! seigneur Aguado, vous pourrez dire à ceux qui accusent l'amiral qu'ils ont raison s'ils sont avides de gloire! Il ne leur laissera rien à faire après lui.

AGUADO, avec chaleur. Je le vois, en effet. Cela tient du prodige!... ou du moins...

BALLESTER. Oh! vous ne dites pas trop! et le mot « prodige » n'a rien d'outré pour louer de tels actes... Navigateur, administrateur, agriculteur, soldat, ingénieur, l'amiral est tout cela à la fois, et il l'est à ce degré qu'on nomme le génie!... Aujourd'hui, trouvant de nouvelles terres, demain organisant la ferme royale, bâtissant des forteresses, fondant des villes, voilà ce qu'il a fait, ce qu'il fera encore, et cela sans ressources, sans argent, avec des forces ridiculement insuffisantes, luttant contre l'ignorance des Indiens, la trahison des Castillans, le mauvais vouloir et la sordide avarice du bureau des colonies de Séville!... En vérité, c'est à n'y pas croire, et pour ajouter foi à de telles choses, Aguado, il faut les avoir vues!...

AGUADO. Je l'avoue, et je n'ai qu'une crainte, c'est que le récit que la vérité m'obligera à faire, ne paraisse tellement exagéré, qu'on en arrive à le suspecter.

(Les cris et les trépignements joyeux redoublent chez les Indiens à la suite d'un bruit lointain qui vient du côté de la mer. Mouvement, bruit.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, INDIENS.

LES INDIENS, criant. Le voici ! le voici !... Vive le grand chef !

AUTRES INDIENS, collant l'oreille contre terre. Oui, j'entends des pas !... Entendez-vous les pas, dans le lointain...

UN AUTRE INDIEN, collant aussi son oreille contre terre. Ecoutez. — Taisez-vous. (Il prête l'oreille avec un redoublement d'attention.) C'est lui ! c'est lui !...

AUTRES INDIENS, voulant passer au premier rang. Place !... un peu de place !...

CARVAJAL, regardant au loin, à Ballester. Voyez-vous poindre quelque chose, Ballester ?

BALLESTER. — Non. Et vous ?

CARVAJAL, montrant les Indiens. L'impatience trompe ces braves gens. J'ai donné ordre à Malaver de faire les saluts à l'entrée du vice-roi dans la ville.

TERREROS. J'ai donné le même ordre à André de Corral en lui laissant mes caraques.

CARVAJAL. Alors, vos canons cômme les miens, nous annonceront son arrivée.

(On entend du côté de la mer le bruit du canon ; la fumée s'élève dans le fond et cache les caravelles amarrées au loin.)

Ah ! le voici !...

CRIS D'INDIENS. Il est là !... il est là !... Entendez la foudre.

(On entend un nouveau coup de canon. Les Indiens crient et imitent le bruit qu'ils viennent d'entendre.)

AUTRES CRIS. Vive le vainqueur de Caonabo ! Vive le vainqueur de Roldan !...

AUTRES CRIS. Les chevaux ! les chevaux !... voici les chevaux !... (Ils écoutent avec attention.) Tenez, écoutez !...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, CHRISTOPHE COLOMB, DIÉGO COLOMB,
BARTHÉLEMY COLOMB, ANACOANA, reine de Xaragua, CHRIS-
TOVAL, ESPAGNOLS, INDIENS.

Vingt Indiens, tatoués en bleu, coiffés de plumes blanches, arrivent, jouant du tambourin et du fifre. D'autres Indiens les suivent, au nombre de cinquante, tatoués en jaune et en rouge, coiffés de plumes jaunes et rouges, et armés de flèches et d'arcs. Derrière marchent, également armées, cinquante jeunes filles. C'est la garde de la Reine. Les baudriers, passés en bandouillère, qui portent leur carquois, sont des guirlandes de fleurs. Pour coiffure, elles ont des couronnes de gazuma aux baies roses, tranchant sur leurs cheveux noirs. En guise de pagne, des guirlandes de dolie et de bignone à campanules également roses. Pour collier, pour bracelets aux jambes et aux bras, des bractées d'euphorbe, roses aussi. A leur suite, la reine Anacoana et Christophe Colomb. Ils s'avancent côte à côte. Anacoana monte un cheval noir et Colomb un cheval blanc. Anacoana, comme ses gardes, a pour tout ornement des fleurs. Elles sont disposées de même, en couronne, en collier, en bracelets. La bride de son cheval est formée de roses blanches. Colomb est en grand costume de vice-roi des Indes. Derrière eux, Diégo Colomb et Barthélemy Colomb, à cheval. Puis, dans des palanquins de verdure portés par six Indiens entièrement peints en mi-partie de bleu et de blanc, viennent Guana-Hatta-Bene-Chena, sœur, et Higuënemota, fille de la Reine. A la suite cent Espagnols à cheval; enfin des soldats indiens fermant la marche.

INDIENS, criant. Vive le grand chef! Vive Anacoana! Vive la reine des fleurs!...

(Les gardes de la Reine entrent dans la grande salle du palais et se rangent en ligne. Colomb, Anacoana, Diégo Colomb, Barthélemy Colomb descendent de cheval, et passent devant les gardes qui leur font le salut avec leurs arcs.)

ANACOANA, à Colomb. Grand chef des blancs, ce palais est le tien... et la Reine est ta servante.

CHRISTOPHE COLOMB, saluant, Princesse... (A Aguado, à Carvajal et aux autres officiers.) Seigneur commissaire royal, Carvajal, Ballester, Alvarado, Terreros, je vous salue et vous remercie... (A Carvajal et à Terreros.) J'ai vu vos caravelles au mouillage, Carvajal; les vôtres aussi, don Pedro; je vous donnerai mes instructions tout à l'heure. (A Ballester.) Don Miguel, où est Roldan?

BALLESTER. Ici près, Excellence.

CHRISTOPHE COLOMB. Gamez, Riquelme, Escobar, Guevarra y sont aussi?

BALLESTER. Oui, monseigneur.

CHRISTOPHE COLOMB. Amenez-les. Finissons-en d'abord avec eux. Nous verrons plus tard les grands caciques.

(Ballester sort et revient aussitôt après avec Miguel Diaz, suivi de Roldan et de ses compagnons. Pendant ce temps-là, Anacoana s'est approchée de Colomb, et l'a conduit vers les deux trônes de feuillage et de fleurs disposés à gauche de la salle. Colomb s'assied. La Reine prend place à côté de lui. Sur les marches du trône se placent, debout, Diégo Colomb, Barthélemy Colomb, Guana-Hatta-Bène-Chena et Higuenemota. Derrière Colomb et Anacoana, des jeunes filles agitent des éventails faits, les uns de plumes multicolores, les autres de feuilles de palmiers, de calebasiers, etc. Les prisonniers, en entrant, s'avancent vers Colomb. Colomb les retient du geste.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, ROLDAN, SES COMPAGNONS.

CHRISTOPHE COLOMB, aux prisonniers. Messieurs, n'approchez pas... c'est inutile. Je vois assez bien d'ici vos faces de traîtres. Roldan, Riquelme, Escobar, Gamez, Guevarra, vous avez d'abord livré vos frères; vous avez ensuite pressuré, traqué, avili, égorgé ceux des Indiens qui, séduits par vos promesses, étaient devenus vos alliés. Ce malheureux pays saigne partout de vos assassinats... vous avez mérité la mort des voleurs de grands chemins, la mort des pillards et des brigands; je pourrais vous faire pendre sur-le-

champ, j'en ai le droit, je m'y refuse... je veux que vous alliez rougir de vos crimes à la face de votre pays, de vos aïeux; là-bas, en Castille, comme Mārgarit, comme Bernal Diaz, comme Ferris, Zedo, Bernard Boil!... Vous méritez là dégradation avant le supplice, je veux que vous l'ayiez! Au surplus, il me déplairait de vous faire votre procès. Vous avez placé autour de votre vie un tel cloaque de honte qu'il me répugnerait d'y regarder. Les rois d'Espagne ont des gens exprès pour cette besogne... Allez!... (Les congédiant du geste.) Allez! (A. Carvajal.) Carvajal, menez ces hommes-là aux caravelles... Prenez des soldats pour les protéger contre la fureur du peuple et procédez à l'embarquement... vous reviendrez ensuite prendre mes ordres... Allez, monsieur.

(Carvajal prend dix soldats espagnols, les place, cinq en avant, cinq en arrière des prisonniers et sort. Les Indiens, en voyant passer Roldan et ses compagnons, poussent des oris de fureur.)

LES INDIENS, criant. Mort à Roldan!...-Mort aux assassins!... A bas les assassins!...

CARVAJAL, revenant avec son escorte et les prisonniers. Seigneur vice-roi, il est impossible de passer... il faut doubler l'escorte.

LES INDIENS. Mort à Roldan!...

CHRISTOPHE COLOMB, à Miguel Diaz. Don Miguel, allez avec don Alonzo... Prenez encore dix hommes.

(L'escorte ainsi doublée se remet en marche et sort de nouveau avec les prisonniers. Roldan, en passant devant Aguado, lui parle à mi-voix.)

ROLDAN, à Aguado. Don Juan, j'ai des tonnes d'or à Bonao... demande à diriger l'escorte jusqu'aux vaisseaux... Tu ne t'en plaindras pas. (Aguado ne répond pas.) Tu ne réponds rien?... Ah! rage!... rage!... (Bas, en s'en allant.) Il n'a pas dit non, pourtant... si, en mer, j'arrivais... à... (Vivement.) Pardieu!... il faudra bien que j'essaie... je n'ai plus que cette espérance... mais il sera aussi niais que tout à l'heure!... Ah! imbécile!...

LES INDIENS. Tuons-les!... tuons-les!... ils reviendront si on ne les tue pas!...

CHRISTOPHE COLOMB, aux Indiens. Laissez passer!... laissez passer!... Ils-s'en vont pour toujours!... C'est moi le grand chef, qui vous le promets!...

LES INDIENS, s'apaisant. Ils ne reviendront pas!... le grand chef le promet!... Vive le grand chef!...

TOUS LES INDIENS. Vive le grand chef!... Vive la Reine des fleurs!... Vive Anacoana!...

CHRISTOPHE COLOMB, à Alvarado. Seigneur Alvarado, amenez les grands caciques.

(Don Luiz de Alvarado sort, puis rentre avec les grands caciques Guarionex et Guyacoa.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LES GRANDS CACIQUES GUARIONEX
et GUYACOÁ.

CHRISTOPHE COLOMB, aux grands caciques. Rois de l'Higüey et de la Vega, vous nous avez trahis!... Sans motif, sans raison, vous avez violé les traités!... Nous ne sommes pas venus ici apporter la guerre, changer vos mœurs, vos lois, nous sommes venus établir entre vous et vos frères d'Europe des relations affectueuses et utiles!... Vous viendrez dans notre pays comme nous sommes venus dans le vôtre... Nous croyons, qu'avec le temps, vous trouverez parmi nous bien des coutumes meilleures que celles qui vous régissent, et que vous les adopterez... La grande reine du Xaragua l'a déjà compris. Imité-la donc, et ne soyez pas contre nous, mais avec nous. Si vous êtes contre nous, vous périrez fatalement, par la force même des choses, qui veut que partout le mal soit remplacé par le bien et le bien par le mieux!... Si vous êtes avec nous, vous grandirez comme prospérité et comme puissance!... C'est parce que notre conviction est que vous comprendrez prochainement ces choses, que nous vous faisons grâce!...

(Les soldats espagnols délivrent les grands caciques.)

LES INDIENS. Vive le grand chef! Vive le grand chef!...

ANACOANA, à Colomb. Au nom de mes sujets, au nom de ces rois, qui sont mes alliés, grand chef, je te remercie.

LES CACIQUES, s'approchant de Colomb et s'inclinant profondément. Grand-chef! tu pouvais nous mettre à mort!... tu ne l'as pas fait, notre vie est à toi pour toujours!... Dis : — « Va! » Nous irons; dis : — « Brûle! » — Nous brûlerons; dis : — « Tue! » nous tue-rons...

CHRISTOPHE COLOMB. Je compte sur vos promesses.

CHRISTOVAL, à part. Et ils le feraient comme ils le disent! Par mon patron!... à présent voilà l'île entière qui est à nous à pendre et à dépendre!... Ce que c'est que d'avoir du génie, pourtant!... ce n'est pas plus malin que ça!... Oh! mon Dieu, non!... pas davantage!...

(Les caciques congédiés, Colomb semble chercher quelqu'un des yeux. Il se tourne ensuite vers Christoval.)

CHRISTOPHE COLOMB. Carvajal n'est pas de retour? (A Christoval.) Christoval, va dire à don Alonzo de se hâter... il faut qu'il parte aujourd'hui même avec le seigneur commissaire royal. (A Aguado.) Votre intention est bien toujours de partir aujourd'hui, Aguado?

AGUADO. Oui, monseigneur, toujours. À moins que Votre Excellence n'en décide autrement.

CHRISTOPHE COLOMB. En aucune façon, seigneur commissaire. D'ailleurs votre mission est indépendante, et vous n'êtes pas placé sous mes ordres. (A Christoval.) Va.

(Christoval sort.)

ANACOANA, à Colomb. Tu ne refuseras pas, grand chef, d'assister aux danses et aux areytos que j'ai composés pour toi? (Colomb s'incline.) Merci de l'honneur que tu nous accordes.

BALLET DES OISEAUX ET DES FLEURS.

Sur un geste d'Anacoana la toile du fond se lève. La foule se range sur les côtés, et on voit, à droite, une volière gigantesque à travers les barreaux de laquelle on aperçoit des femmes figurant les oiseaux des Antilles. Ces femmes sont étagées sur les tringles transversales de la volière. Celles qui figurent les aras, les perroquets, sont de grande taille; celles au contraire qui figurent les colibris, les oiseaux-mouches, sont de très-jeunes enfants. À gauche de la scène, faisant pendant à la volière, des jardins à perte de vue avec de grands vases en enfilade. Dans chacun des

vases, mais presque entièrement au dehors, est une femme figurant une des fleurs des îles. — Sur un second geste d'Anacoana, la porte de la volière s'ouvre, les femmes-oiseaux se précipitent sur la scène; l'orchestre imite des cris d'aras et de colibris. — Danses. — Sur un autre geste, on voit les fleurs descendre de leurs vases une à une et venir se mêler aux oiseaux. — Danses. — Les femmes-oiseaux sont vêtues de la sorte : couronne, collier, bracelets et pagnes faits de plumes d'oiseaux. Les femmes-fleurs : couronne, colliers et bracelets de fleurs, pagnes de feuillage. Femmes-fleurs : cōcotier, agave, karatas, cactus, dolie, bignone (à campanules roses), ébénier, latanier, quamoclite, cassier, liane-pomme (à fruits jaunes), raisinier, guoyavier, grenadier sauvage, oxalie (fleurs jaunes), ketmie, caprier, mouriller, mahogou, calebassier (longues feuilles), clavalier, guanabano, sensitive hérissée, bresillot, lapullier (rameaux veloutés), galega, etc., etc. Femmes-oiseaux : colibris, aras, oiseaux de paradis, lyre, etc. Ces jeunes filles exécutent des danses en tenant à la main des guirlandes de feuillage et de fleurs, et des palmes flexibles. — Ballet. — Sur un nouveau signe de la Reine viennent, des jardins, de nouvelles danseuses figurant les insectes, papillons, mouches, etc., etc, de l'archipel des Antilles. Plus tard enfin, d'autres arrivent qui figurent les métaux et les pierres précieuses de ces régions. — Ballet général.

(Le ballet terminé, Carvajal et Christoval entrent, revenant du port.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, CARVAJAL, CHRISTOVAL.

CARVAJAL. Seigneur vice-roi, les prisonniers sont à bord.

CHRISTOPHE COLOMB. C'est bien, vous partirez aujourd'hui. Le surintendant de la chapelle royale, don Juan Aguado, commissaire instructeur, s'en retourne sur vos navires. Vous débarquerez à Cadix. De là, vous vous dirigerez sur Salamanque après avoir remis à votre second, Alonzo Malaver, le commandement des caravelles. Je vous donne cet ordre pour deux motifs. Ayant été accusé auprès de Leurs Altesses par les misérables que j'ai été forcé de chasser d'ici, je ne veux pas que vous paraissiez à la

cour. Il semblerait que je vous y envoie, en qualité d'avocat, défendre mes actes. Or, mes actes doivent se défendre d'eux-mêmes. La relation pure et simple que le seigneur Aguado en fera, — relation que je ne connais pas, mais qui, je le sais, sera d'une vérité rigoureuse, — me justifiera et au delà. A des attaques indignes, je ne puis opposer que le dédain, mon honneur l'exige. L'autre motif pour lequel je vous envoie à Salamanque, c'est le désir que j'ai de vous voir remettre en mains propres le mémoire suivant, destiné au recteur de l'Université de cette ville. (Il remet un manuscrit à Carvajal.) C'est le résumé de mes découvertes... J'y établis cette vérité scientifique que la terre est renflée en sa partie médiane; et cette autre, qu'il existe un grand courant océanique faisant mouvoir les eaux des mers d'Orient en Occident. Votre mission remplie, vous retournerez à Cadix reprendre votre commandement.

CARVAJAL. Il sera fait, selon vos ordres, Excellence.

CHRISTOPHE COLOMB, à Aguado, lui remettant un autre mémoire. Vous, seigneur Aguado, vous amènerez Roldan et ses complices à la cour. Vous remettrez aux Rois ce mémoire où sont consignés les événements principaux survenus aux Indes depuis mon retour. Les terres où nous sommes établis sont désormais entièrement pacifiées. Caonabo, menace éternellement suspendue sur nous, est mort comme je l'envoyais en Castille. Les grands caciques Bebechio, Guarionex, Guyacoa sont à présent des alliés certains. Le Roi Guacanagari, l'illustre Reine qui nous reçoit en ce jour, n'ont qu'un désir, modeler leur gouvernement sur celui de doña Isabelle. En outre, pendant que mon frère achevait la pacification d'Haïti, je suis allé en découverte, et mes efforts ont été heureux. J'ai trouvé l'archipel des Caraïbes, les îles de la Trinité, de la Conception, de la Marguerite, de la Jamaïque, et enfin la terre ferme que je cherchais. J'ai touché cette grande terre à l'embouchure du fleuve Orénoque. De la largeur immense de ce fleuve, je conclus à un parcours immense, et par suite à l'existence d'un continent. Désormais, c'est vers cette région nouvelle que doivent tendre toutes nos tentatives... nous nous ravitaillerons aux Antilles, — ce seront pour nous des ports de refuge, des haltes d'une

utilité inappréciable; mais, quelles que soient les ressources actuelles et futures de ces îles, quelque brillant que puisse être leur avenir, elles ne peuvent entrer en ligne de compte avec le nouveau monde enfin trouvé.

La toile tombe.

ACTE V.

—

TOMBER.

PERSONNAGES DU CINQUIÈME ACTE.

CHRISTOPHE COLOMB.

DIÉGO COLOMB.

DON FERDINAND, roi d'Aragon.

DOÑA ISABELLE, reine de Castille.

DON FRANCISCO DE BOBADILLÀ, comte de Palos, commandeur de saint Jacques, grand alcade de la cour.

DON ALVAR DE CÔRVERA, marquis de Orbegazo.

DOÑA MARIA DE TOLÈDE.

DOÑA JUANA DE LA TORRE, ama de l'infant don Juan, prince royal.

DON PEDRO GONZALÈS DE MENDOZA, grand cardinal d'Espagne, grand chancelier de Castille.

DON ALONZO DE QUINTANILLA, intendant général des finances de Castille.

DON LUIZ DE SANTANGEL, receveur, pour l'Aragon, des droits ecclésiastiques.

DON NICÔLAS DE OVANDO, commandeur de Larez.

DON DIÉGO DE DEZA, de l'ordre de saint Dominique, archevêque de Séville.

DON JUAN DE FONSECA, évêque de Badajoz, ordonnateur général des colonies.....

DON JUAN DE SORIA, grand comptable de l'amirauté de Castille, contrôleur général des colonies.

DON JIMENO DE BRIBIESCA, payeur général des colonies.....

DON RODRIGO NARVAEZ, major général de l'artillerie de Castille.

} Membres du
bureau
des colonies.

MONSIGNOR BARTHÉLEMY SCANDIANO, nonce apostolique.
 LE PÈRE BERNAL BOÏL, de l'ordre de saint Benoît, vicaire apostolique des Indes.
 DON JUAN AGUADO, intendant de la chapelle royale.
 DON DIÉGO CARILLO, commandeur de saint Jacques.
 DON PEDRO MARGARIT, chevalier de saint Jacques.
 DON FIRMIN ZEDO, métallurgiste royal.
 DON BERNAL DIAZ DE PISE.
 DON GASPARD FERRIS.
 LE MARQUIS D'ARCOS, gentilhomme de la cour de Castille.
 DON RODRIGO DE ABAŔÇA.
 DON MICER GIRAO.
 DON PABLO ARROYO, commandeur d'Avis.
 DON FRANCISCO ROLDAN.
 DON RODRIGO PEREZ, lieutenant de juge aux Indes, gouverneur de la ville de Saint-Domingue.
 DON MIGUEL DIAZ, officier ; alcade de Saint-Domingue.
 GOMEZ DE RIBERA, notaire royal.
 DON ALONZO DE VALLEJO, capitaine de la caravelle *la Gorda*.
 ANDRÉS MARTIN, maître de la caravelle *la Gorda*,
 CHRISTOVAL SANTILLAN, matelot.
 ESPINOSA, matelot.
 FRÈRE JUAN PERÈS DE MARCHENA, de l'ordre de saint François, prieur du monastère de Santa-Maria de la Rabida.
 GARCIA HERNANDEZ, médecin.
 FRÈRE RUY NAVASKUÈS, de l'ordre de saint François.
 FRÈRE MANUEL GALLIANO, de l'ordre de saint François.

Gentilshommes. — Soldats. — Matelots. — Indiens. — Voyageurs.
 — Dames de la cour, etc.

SÉVILLE. — HAITI. — PALOS. — 15..-1504

QUATORZIÈME TABLEAU.

L'ENVIE.

Au Palais-Royal de Séville. Une vaste salle dans le goût mauresque. Portes au fond communiquant avec les appartements du Roi. Deux fauteuils entre les portes. Au premier plan à gauche, une petite porte communiquant avec les appartements de la Reine. Au premier plan à droite, faisant face à la précédente, une porte communiquant avec la chapelle du palais. Au lever du rideau, des gentilshommes, dispersés dans la salle, causent avec animation.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON NICOLAS DE OVANDO, commandeur de Larez, DON DIÉGO DE DEZA, archevêque de Séville.

OVANDO. Je vous répète, seigneur archevêque, que le Génois est perdu.

DEZA. Je n'en suis pas aussi sûr que vous, commandeur.

OVANDO. Libre à vous, monseigneur... mais il est perdu. C'est moi qui l'affirme à Votre Excellence. Les accusations qui pèsent sur lui sont de celles dont un homme ne se relève pas!...

DEZA. Mais ces accusations sont suspectes! car enfin qui les formule? ses ennemis...

OVANDO. Ah! permettez, monseigneur!... Des accusations émanant de hidalgos comme le vicaire apostolique, Pedro Margarit, Bernal Diaz de Pize, ne sauraient être suspectes...

(Ils s'éloignent en causant.)

SCÈNE II.

DON RODRIGO DE ABARÇA, *entrant*, LE MARQUIS D'ARCOS,
LE COMMANDEUR AROYO, DON MICER GIRAÔ.

ABARÇA, *entrant*. Seigneurs, je vous salue. Le grand lever du Roi est donc retardé, ce matin?

ARCOS. Oui; le Roi travaille avec la Reine et les membres du bureau des colonies.

ABARÇA. Et le Génois est-il enfin remplacé?

AROYO. Pas encore... La Reine résiste toujours. Elle a passé la nuit à examiner les dossiers de l'accusation, et elle les étudie encore...

(Le payeur général de la marine, don Jimeno de Bribiesca, se montre au fond sur le seuil de la porte de droite. Divers groupes courent à lui avec empressement.)

SCÈNE III

LES MÊMES, DON JIMENO DE BRIBIESCA, *puis* LE PERE
BOIL.

VOIX NOMBREUSES, *à Bribiesca*. Eh bien? qui est nommé?... qui est nommé?...

BRIBIESCA, cherchant quelqu'un des yeux dans la salle. Personne, jusqu'ici ; il est impossible de décider la Reine. Mais don Diégo Carillo a de grandes chances... (Regardant à gauche et à droite.) Le père Boïl n'est pas ici?...

GIRAO. Il cause là-bas avec le commandeur Gallego.

BRIBIESCA. Je l'aperçois, merci.

(Il s'avance vers le père Boïl qui, voyant cela, quitte le commandeur Gallego et accourt avec empressement.)

LE PÈRE BOÏL. Vous avez besoin de moi, don Jimeno ?

BRIBIESCA. Oui, seigneur père... la Reine veut vous interroger de nouveau.

LE PÈRE BOÏL. Je vous suis.

(Ils se dirigent vers la porte du fond. Arrivés là, Bribiesca fait entrer devant lui le père Boïl et se retourne vers un groupe voisin qui l'interroge.)

PLUSIEURS VOIX, à Bribiesca. Travaillerez-vous encore longtemps ?

BRIBIESCA, se retournant. Non. La Reine est très-fatiguée. Elle n'entendra plus que le père Boïl avant d'entrer dans son oratoire. Elle va passer dans un instant.

(Il rentre dans la salle des délibérations ; le groupe s'éloigne.)

SCÈNE IV.

DON RODRIGO NARVAEZ, major général de l'artillerie, DON PEDRO MARGARIT, puis DON FIRMIN ZEDO, métallurgiste royal.

NARVAEZ. Fort juste, don Pedro ! très-juste ! mais je ne sais si vous réussirez à prouver la trahison... cela me paraît difficile.

MARGARIT. Difficile, don Rodrigo !... Comment ! un homme venu on ne sait d'où, un maltotier Génois, un ouvrier cardeur de laine ruine la Castille sciemment, effrontément, avec une impudeur sans seconde ; par ses hableries, par ses fanfaronnades, il réussit à tromper la Reine, les ministres, tout le royaume, à soustraire à l'État des hommes et de l'argent, et vous ne lui en demanderez pas compte !... Au lieu des terres fertiles, des mines

d'or promises par centaines, promises par milliers, il n'aura découvert que des îles misérables, putrides, pestilentielles, et vous ne le trouvez pas répressible!... Vous voulez rire, sans doute.

NARVAEZ. Mais enfin on peut encore découvrir des mines d'or à Hispañiola. Rien ne prouve d'une façon certaine qu'il n'y en ait point.

(Margarit, se retournant et appelant le métallurgiste Firmin Zedo, qui cause tout près de là dans un autre groupe.)

Zedo, écoutez ici... Y a-t-il de l'or à Hispañiola? Y en a-t-il même une parcelle?

ZEDO, se retournant. J'affirme sur mon honneur de métallurgiste royal que non-seulement il n'y a point d'or à Hispañiola, mais encore qu'il n'a jamais pu y en avoir... l'examen du sol me l'a démontré de façon irréfutable.

MARGARIT, à Narvaez. Que répondez-vous à cela, Narvaez?

NARVAEZ. Je m'incline... J'ignorais que le seigneur Zedo eût été aussi affirmatif dans sa déposition.

MARGARIT, vivement. Voilà comment vous êtes fous!... Eh! par saint Jacques! avant de porter un jugement, étudiez donc les éléments du procès.

SCÈNE V.

DON ALONZO DE QUINTANILLA, intendant général des finances de Castille, DON LUIZ DE SANTANGEL, receveur des droits ecclésiastiques dans l'Aragon, DON PEDRO GONZALÈS DE MENDOZA, grand cardinal d'Espagne.

SANTANGEL, qui a entendu la conversation de Margarit et de Zedo. Avec une telle impudence, don Alonzo, on triomphe toujours.

QUINTANILLA. Mais enfin, la Reine est pour le vice-roi... Et après tout, les Indes sont colonies de Castille; l'Aragon n'a rien à y voir.

SANTANGEL. D'accord. Mais vous oubliez que depuis la mort de l'Infant, la Reine est malade, presque mourante; que les méde-

cins lui ont défendu tout travail ; que ce n'est qu'à force de volonté, d'énergie, qu'elle résiste au mal qui la mine!... Elle va être contrainte de remettre cette affaire aux mains du Roi... Si ce n'est aujourd'hui ce sera demain... et du jour où le Roi sera juge en dernier ressort, Colomb est perdu.

MENDOZA. Peut-être...

SANTANGEL. Seigneur grand cardinal, don Ferdinand haït l'amiral de toute son âme... Il ne lui pardonnera jamais sa supériorité écrasante. Songez donc que cette gloire annihile celle du Roi, qu'elle en éteint tous les rayons... Qui s'occupe de Ferdinand d'Arâgon aujourd'hui ? qui se souvient de sa grande victoire sur le roi don Alphonse ? qui parle de la guerre de Biscaye, de la défense de Fontarabie, de la prise d'Alhama!... le siège de Baza lui-même, la conquête de Grenade, l'expulsion des Maures, que devient tout cela devant la découverte du nouveau monde ? Rien, moins que rien!... Et voilà ce qui perd Colomb, voilà ce qui fait sa ruine cent fois plus que la haine de Juan de Soria et de Jimeno de Bribiesca, cent fois plus que les accusations du vicaire apostolique et de Margarit!...

MENDOZA. Tout cela est vrai. Mais réfléchissez au caractère du Roi. Si don Ferdinand — et c'est son désir le plus cher — veut que doña Isabelle lui abandonne entièrement le gouvernement de Castille, il ne faut pas qu'il rompe brusquement en visière avec les idées de la Reine. Or, en diplomatie le Roi n'est pas un écolier.

(Le père Boil paraît sur le seuil de la porte par où il était sorti. Plusieurs personnes se portent rapidement au-devant de lui. Le groupe le plus voisin de la porte l'interroge. Mendoza, Quintañilla et Santangel tournent la tête et écoutent.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE PÈRE BOIL, puis JIMENO DE BRIBIESCA.

PLUSIEURS VOIX, au père Boil. Eh bien ?

LE PÈRE-BOIL. Tout va à souhaits. La Reine est fortement ébranlée. Je crois que la nomination de Carillo sera signée ce matin.

MARGARIT. Le Roi appuie-t-il l'accusation?

LE PÈRE BOÏL. Faiblement. Vous savez comment il est... Sa haine pour le Génois n'est pas douteuse, mais il ne la montre pas.

MARGARIT. Et le seigneur ordonnateur?

LE PÈRE BOÏL. Il louvoie entre les deux opinions. Il ne voudrait pas déplaire à don Ferdinand à qui il doit tout; mais d'autre part l'archevêché de Rosano dépend de Castille, et l'ambition de l'évêque de Badajoz n'a d'égale que son avarice. Vous devinez par suite que...

GASPARD FERRIS. En somme, deux indécis qui penchent pour nous : le Roi et Fonseca, et deux partisans acharnés : le contrôleur général et don Jimeno.

LE PÈRE BOÏL. Je vous répète que le succès est certain...

(Bribiesca apparaît sur le seuil de la porte et cherche quelqu'un du regard dans la salle. Boïl l'apercevant se retourne.)

Ah! vous demandez encore quelqu'un, seigneur payeur?

BRIBIESCA. Oui .. Le seigneur Bernal Diaz... Son Altesse voulait d'abord lever la séance après vous avoir entendu, mais elle ne peut se résoudre à prendre un parti. (Apercevant Diaz de Pise.) Seigneur don Bernal, la Reine m'envoie vous chercher.

(Don Bernal Diaz arrive. — Bribiesca, bas, au père Boïl, en s'en allant.)

Votre déposition a produit grand effet... Vous avez été parfait!... le contrôleur général est ravi.

(Il sort avec don Bernal Diaz.)

SCÈNE VII.

DON FRANCISCO DE BOBADILLA, commandeur de Saint-Jacques, DON PÉDRO MARGARIT, DON GASPARD FERRIS, DON FIRMIN ZEDO, DON ALVAR DE CORVERA.

BOBADILLA, à Margarit. Je te dis, don Pedro, que ta croix de Saint-Jacques en est à jamais souillée!... De telles insultes veulent du

sang, et sur l'heure!... Que ce corsaire ruine le royaume, qu'il trompe la Reine, qu'il trahisse, qu'il cherche à se déclarer indépendant comme tes preuves l'établissent, d'autres l'ont fait. Ce sont des crimes, mais des crimes connus, ceux-là. Mais de hidalgos faire des ouvriers, des maçons, les appeler lâches, leur dire qu'il les renvoie comme des valets!... où cela s'est-il vu, qui a fait cela jusqu'à nous!... qui?... qu'on le dise si on le sait!... Ce jour-là, c'est nous tous, gentilshommes Castellans, nous, nos aïeux et nos enfants, que cet aventurier a souffletés sur vos joues!... Ah! sang du Christ!... si j'avais été là, Margarit!...

MARGARIT. Si vous aviez été là, vous l'auriez tué, et c'eût été tant pis, car ce n'est pas en duel qu'il doit mourir, c'est pendu au gibet.

BOBADILLA. Tu as raison!... tu as raison!... La potence, voilà ce qu'il mérite!... Ah! pour ma part, je la réclame hautement!...

(Bernal Diaz paraît. On court à lui. Il s'avance dans la salle.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DON BERNAL DIAZ DE PISE, puis DON JUAN DE SORIA, contrôleur général de la marine, membre du bureau royal des colonies, puis LA REINE ET SA SUITE.

PLUSIEURS VOIX, à Bernal Diaz. Eh bien?... eh bien?... don Bernal! seigneur don Bernal!...

DIAZ. Nous avons cause gagnée.

BOBADILLA. La nomination de Carillo est signée?

DIAZ. A peu près... Enfin, c'est tout comme; elle le sera ce matin.

BOBADILLA. Vous en êtes sûr?

DIAZ. Son Altesse vient de le dire à l'instant même... elle l'a dit devant moi.

(Entre, venant par la même porte, don Juan de Soria.)

PLUSIEURS VOIX, à Soria. Seigneur contrôleur! seigneur contrôleur! c'est fini?...

SORIA. Oui. La Reine va passer pour se rendre à son oratoire. Elle veut, avant d'ordonner l'apposition du grand sceau, se recueillir un instant... Mais elle est vaincue. Elle a promis que d'ici à une demi-heure, elle aurait pris une détermination. (Se tournant vers Diaz.) Au-surplus, vous étiez là, don Bernal?

(Diaz s'incline en signe d'assentiment.)

BOBADILLA, à don Alvar de Corvera, brusquement. Don Alvar, c'est aujourd'hui que vous épousez ma fille... La Reine va passer... laissez-moi faire!..

CORVERA. Mon concours peut-il vous être utile?

BOBADILLA. Oui, allez faire votre cour à Carillo. Il ignore encore sa nomination, courez la lui annoncer. Il est bon d'être le premier à le saluer vice-roi. On se souvient de ces choses-là.

(Don Alvar sort. Un huissier ouvre à deux battants la porte du côté gauche de la salle, deuxième plan; un autre ouvre la porte correspondante du côté droit. Deux gardes se placent sur le seuil de la première.)

LES DEUX GARDES. Messieurs, la Reine!...

(Les gentilshommes s'alignent sur deux rangs. La Reine, suivie des dames de sa maison, parmi lesquelles doña Maria de Tolède, passe, se rendant à son oratoire. Doña Maria est la dernière. Tout le monde s'incline profondément. Le commandeur Bobadilla saisit doña Maria par le bras et l'entraîne au milieu de la salle. Les huissiers referment les portes qu'ils viennent d'ouvrir, tandis que d'autres huissiers ouvrent les deux portes du fond de la salle.)

PLUSIEURS GENTILSHOMMES, après que la Reine est passée. Comme elle est pâle!...

MONSIGNOR SCANDIANO, à Mendoza. Seigneur grand cardinal, la Reine est bien malade!... je ne l'ai jamais vue si pâle!... la mort de l'Infant l'a tuée!...

MENDOZA. La mort de l'Infant, et aussi les veilles, seigneur nonce... ce n'est pas en venant à Séville s'occuper des affaires des Indes, en passant les jours à compulser les dossiers, les nuits à les relire qu'elle se guérira!...

BOBADILLA, à dona Maria, en l'entraînant au milieu de la salle. Doña Maria, suivez-moi!...

(Les huissiers ont refermé les portes latérales et ouvert les portes du fond. Deux gardes se placent sur les seuils de celles-ci.)

LES DEUX GARDES. Messieurs les gentilshommes des grandes entrées...

(Tout le monde, à l'exception de Bobadilla et de doña Maria, sort par les deux portes qu'on vient d'ouvrir. Les gardes se retirent après que les huissiers ont eu fermé les portes.)

LE PÈRE BOÏL, à Margarit, en sortant. Tâchons de démêler au juste ce que pense le Roi, maintenant.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

LE COMMANDEUR DON FRANCISCO DE BOBADILLA, DOÑA MARIA DE TOLEDE, puis CORVERA ET LE COMMANDEUR CARILLO.

BOBADILLA, à dona Maria, sévèrement. Vous m'avez deviné, n'est-ce pas ?

DOÑA MARIA, joignant les mains. Oh! grand père!... bon grand père!...

BOBADILLA, plus sévèrement, avec une colère qui va croissant. Voyons, voulez-vous répondre! Ma patience est à bout, Maria!... Voilà des années que vous me couvrez de honte, moi et tous ceux de ma race!... Voyons!... voyons!... Le rouge me monte à la face, rien que de vous voir!... La bassesse de votre cœur semble tracée sur votre front en traits de boue!... Don Alvar va venir... Vous me comprenez!...

DOÑA MARIA, joignant les mains. Oh! grand père! faites-moi grâce. Grand-père! ayez pitié!... Oh! il y a si longtemps que vous me parlez ainsi! si longtemps que vous me persécutez, que vous m'humiliez, que vous me brisez l'âme! Je vous en supplie, rede-

venez bon!... voulez-vous?... Monseigneur, ayez cette générosité pour moi!... je ne souhaite rien, je ne désire rien... je ne l'aimerai pas, puisque vous ne le voulez pas! J'irai vivre avec vous, à Palos, à Huelva, dans un de vos châteaux de l'Aragon, où vous voudrez. Je vieillirai là, vous aimant et vous caressant, monseigneur, vivant par vous et pour vous!... c'est tout ce que je demande à présent. Grand père! tout!... C'est bien peu de chose. Ne me refusez pas!...

BOBADILLA, avec une colère encore plus grande. Don Alvar va venir!... Il faut en finir, Maria!...

DOÑA MARIA, tombant à genoux. Oh! pitié! pitié!... mon doux Jésus! Monseigneur! monseigneur!...

BOBADILLA, lui pressant le bras. Don Alvar va venir!...

DOÑA MARIA. Oh! grâce!...

BOBADILLA. Don Alvar...

DOÑA MARIA, se relevant vivement. Eh bien! non! non! jamais!... non!... Insultez-moi, tuez-moi, foulez-moi aux pieds si vous voulez!... jamais!...

BOBADILLA. Misérable!... tu l'attends donc toujours!...

DOÑA MARIA. Eh bien, oui, oui, je l'attends! je l'attends et je l'aime toujours!... oui, puisque vous me forcez à le dire, puisque vous voulez le savoir, je l'aime!... je l'aime à jamais!... je l'aime à ne rêver qu'à lui, à ne penser qu'à lui, à ne vivre que de son souvenir et de son espérance!... Voilà comment je l'aime!... Ah! vous avez cru que je pourrais l'oublier!... l'oublier, mon Dieu!... — que sous vos duretés, je faiblirais, que j'obéirais! et aujourd'hui, parce que la Reine est malade, parce qu'elle se meurt, que bientôt elle ne sera plus là pour me défendre et me protéger, vous m'avez à ce point méconnue de compter sur le triomphe!... Ah! tout à l'heure, je vous demandais de me rendre votre affection, je vous offrais de vous consacrer mon existence tout entière, de vivre avec vous, seule, délaissée, veuve avant d'être épouse!... Dieu m'est témoin que j'étais sincère, que, promettant le sacrifice, je l'eusse accompli, mais, puisque cela ne suffit pas à votre orgueil, puisque cela n'est pas assez, sachez-le, je ne serai qu'à lui, et je serai à lui!...

BOBADILLA. Vous voulez sa mort, vous l'aurez.

DOÑA MARIA. Un assassinat!... je ne vous méprise pas assez pour y croire, monseigneur.

BOBADILLA. Il n'en sera pas besoin... Nous établirons qu'il est en cas de rébellion. S'il n'y est pas, nous manœuvrerons si bien qu'il s'y mettra, et un rebelle, on ne l'assassine pas, on le fait pendre!...

DOÑA MARIA. Que voulez-vous dire ?

BOBADILLA. Vous le saurez tout à l'heure...

(Entrent, très-pressés, Corvera et le commandeur don Diégo Carillo. Carillo va à Bobadilla et lui prend les mains avec effusion. Bobadilla s'incline profondément et le salue.)

Seigneur, vice-roi des Indes, je vous salue. (Designant don Alvar.) Vous avez rencontré don Alvar ?

CARILLO, lui pressant les mains. Oui, commandeur... Il m'a dit tout ce que je vous dois!... Comptez à jamais sur ma gratitude.

BOBADILLA, lui pressant aussi les mains. Merci, je vous la réclamerai peut-être bientôt. (Bas, à dona Maria.) Vous comprenez, à présent?... (Haut) Messieurs, je n'attendais que vous pour passer chez le Roi.

(Le commandeur Bobadilla s'incline avec respect, ouvre une des deux portes donnant sur l'appartement du Roi, et fait passer devant lui Carillo. Doña Maria semble plôngée dans la stupeur.)

ALVAR, à Bobadilla, sur le seuil de la porte. Avez-vous réussi ?

BOBADILLA. Peut-être. (Se tournant, à dona Maria.) Je reviendrai dans une heure prendre votre réponse dernière...

(Ils entrent chez le Roi.)

SCÈNE X.

DOÑA MARIA, seule.

Carillo!... le commandeur Diégo Carillo, vice-roi!... Oh! mon Dieu! ils le tueront!... Ah! je vois, je vois tout! Par une insolence commandée, par des outrages calculés, on le poussera à

bout; l'amiral s'irritera justement; ses troupes peuvent le secourir, et alors... alors il est en révolte ouverte contre son souverain, coupable de haute trahison, et la mort est là!... Oh! Seigneur! Seigneur!... (Avec explosion.) Mais la Reine n'a pas signé!... elle ne signera pas, je ne veux pas qu'elle signe!... (A dona Juana, qui entre.) Ah! c'est vous, doña Juana!... De grâce! suppliez Son Altesse de ne pas signer!... Ni le vice-roi, ni don Diégo ne sont coupables!... On les calomnie, je le sais!... j'en suis sûre!... je le jure!...

DOÑA JUANA. Chut! silence!... Leur justification est arrivée. L'innocence de l'amiral va éclater au grand jour, aujourd'hui même.

DOÑA MARIA. Aujourd'hui?...

DOÑA JUANA. Oui, dans l'instant. La Reine avait en secret, paraît-il, envoyé aux Indes un commissaire instructeur, don Juan Aguado. Ce commissaire est de retour...

DOÑA MARIA. Aguado!... l'intendant de la chapelle royale!... La Reine avait envoyé Aguado aux Indes!...

DOÑA MARIA. Vous étiez comme moi, vous l'ignoriez. Toute la cour l'ignore. Son Altesse ne l'aura dit qu'au Roi. Il est à Séville de ce matin, et est aussitôt accouru au palais. Sa mission étant secrète, il ne veut parler qu'à la Reine. Je vais avertir Son Altesse.

DOÑA MARIA. Ah! la justification sera complète!... Il est sauvé! (Elles sortent par la porte latérale de droite, qui conduit à l'oratoire. Au même moment entrent, par la porte du fond, le Roi et les gentilshommes.)

SCÈNE XI.

LE ROI, GENTILSHOMMES.

LE ROI, à Bobadilla. Vous avez raison, commandeur, et nous sommes de votre avis. Le mal est grave, et quoi qu'il en soit, quelque opinion que l'on professe sur les actes de l'amiral des Indes, la situation ne peut rester ce qu'elle est.

LE PÈRE BOÏL. Sire, il me semble que deux opinions ne sont pas possibles sur le compte de l'amiral.

LE ROI. Vous voyez bien que si, seigneur père; Quintanilla ne pense pas comme vous; donc nous pouvons opter entre son avis et le vôtre. Les accusations qui pèsent sur l'amiral sont si graves qu'avant de les accepter en entier, il convient de réfléchir mûrement...

BOBADILLA. Sire! Votre Altesse n'a pas le droit de réfléchir.... Réfléchir, c'est humilier amèrement votre fidèle noblesse; c'est méconnaître qu'elle vous a vaillamment secondé à Fontarabie, à Baza, à Santa-Fé, à Grenade!... Quand on a parlé comme ce Génois, quand on a injurié de la sorte des hidalgos des premières maisons d'Espagne, il n'est pas de réflexions à faire!... Aucun châtement n'est trop fort pour de telles hontes!...

LE ROI, presque souriant. Vous allez bien loin, commandeur. Et sans vouloir relever dans votre discours certains mots assez irrespectueux sur nos droits—dont nous sommes seul juge—nous vous dirons que vous apportez à accuser l'amiral des Indes un zèle presque excessif.

QUINTANILLA, bas, à Santangel. Don Luiz; le Roi défend Colomb, c'est de bon augure....

SANTANGEL. Il le défend, mais il sourit au commandeur, qui l'accuse. Tout Ferdinand est là...

BERNAL DIAZ, au Roi. Mais, Sire, en passant sous silence les injures qui nous sont personnelles, trancher du souverain, prendre des airs de prince, commander, gouverner en roi, n'est-ce pas fait pour exciter la colère de gentilshommes dévoués au trône!...

LE ROI. Mais nous avons envoyé l'amiral aux Indes pour gouverner, seigneur Diaz.

SORIA. Pour gouverner, oui... mais non pour oublier qu'il est en Espagne des princes qui sont ses maîtres, non pour diriger tous ses actes vers un but unique, vers une ambition suprême, la royauté indépendante des terres découvertes! Sire, Votre Altesse ne peut vouloir cela!...

BOBADILLA. Oui, Sire! il n'y a plus de hidalgos, il n'y a plus

d'ordre de Saint-Jacques, il n'y a plus de roi d'Aragon, plus de roi de Castille, il n'y a plus rien, si un bandit italien peut impunément se jouer de tout ainsi!...

LE ROI. Commandeur, un peu de calme... un peu de calme... Vous n'avez, du reste, messieurs, que peu d'instant à attendre. La Reine va sortir de son oratoire, et nous savons tous que son jugement, quel qu'il soit, sera dicté par la sagesse même.

(Il se tourne en souriant vers le commandeur Carillo. Plusieurs gentilshommes, voyant ce sourire, serrent la main à Carillo, en manière de félicitation. Au même instant la Reine entre, suivie des dames de sa maison et de doña Juana de la Torre. Elle arrive par la porte latérale de droite.)

Messieurs, que vous disais-je?...

(Le Roi va au-devant de la Reine.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, LA REINE, LA SUITE DE LA REINE, DOÑA MARIA DE TOLÈDE, DOÑA JUAÑA DE LA TORRE.

LE ROI, allant au-devant de la Reine. Venez, madame, venez, car jamais peut-être Votre Altesse ne fut plus impatiemment désirée... et si votre religion est maintenant tout à fait éclairée...

LA REINE, au Roi. Oui, monseigneur, notre religion est maintenant éclairée... ou du moins, elle va l'être. (Aux gentilshommes.) Messieurs, en une question aussi délicate, nous n'avons pas cru pouvoir agir légèrement... Nous nous souvenions du sieur Martin Alonzo Pinzon, et nous ne voulions pas nous exposer à commettre deux fois de nouvelles erreurs.

(Margarit, Bernal Diaz, Gaspard Ferris, Firmin Zedo, le père Boil, se regardent avec un étonnement mêlé d'une vive crainte.)

PLUSIEURS VOIX, bas. Que veut donc dire la Reine?

QUINTANILLA, bas à Santangel. Ils se regardent avec effroi!... Mais que veut dire la Reine?...

SANTANGEL. Je l'ignore absolument... Écoutons.

LA REINE, continuant. Nous avons donc envoyé secrètement l'intendant de notre chapelle, don Juan Aguado, aux Indes.

QUINTANILLA, bas, à Santangel. Saviez-vous cela, don Luiz ?

SANTANGEL. Ni moi, ni personne, je crois. A voir l'étonnement de tous, il me paraît que chacun l'ignorait.

LA REINE, continuant. Vous vous souvenez, sans doute, messieurs, du jour où le seigneur don Juan, sous prétexte de maladie, est parti pour les îles Canaries rétablir sa santé. Il se rendait à Haïti, faire une enquête. Comme il tardait à revenir, nous avons résolu de signer ce matin la nomination d'un commissaire royal destiné à aller, provisoirement ou à toujours, remplacer le vice-roi des Indes dans nos nouvelles colonies. Nous voulions, ce faisant, vous prouver que les griefs de nos gentilshommes seront toujours les nôtres, et que nous nous jugeons obligée de croire à leur parole, jusqu'à preuve de mensonge. Toutefois, cette nomination accordée à des exigences qui paraissaient légitimes, nous nous proposons de surseoir au départ du nouveau gouverneur jusqu'à plus ample informé. Il ne se fût mis en route qu'après l'arrivée de don Juan Aguado. L'intendant de notre chapelle étant de retour, nous allons pouvoir nous prononcer en parfaite connaissance de cause. Nous déciderons donc aujourd'hui même si notre amiral des Indes doit être maintenu, ou s'il doit être remplacé, auquel dernier cas il le serait sur-le-champ. Messieurs, nous allons recevoir le seigneur Aguado devant vous. Nous n'avons pas même voulu le voir d'avance pour qu'on ne soupçonnât pas notre affection bien connue pour le vice-roi d'avoir pesé sur la déposition que vous allez entendre...

(La Reine et le Roi s'asseoient sur les deux fauteuils qui se trouvent entre les deux portes du fond. Tout le monde se regarde avec étonnement. Quintanilla, Santangel, Mendoza, Deza, trahissent la plus vive satisfaction. Margarit, Bernal Diaz, Boil, Ferris, Zedo, semblent, au contraire, atterrés. La Reine, en s'asseyant, sourit à doña Maria qui se place derrière elle avec les dames de sa maison.)

MARGARIT, à Diaz. Tout s'écroule!...

DIAZ, d'une voix sombre. J'en ai peur. (A Boil, bas.) Le Roi savait cela, Fonseca aussi...

BOÏL. La Reine n'agit jâmais sans consulter le Roi. Pour l'évêque ordonnateur, il n'en savait pas plus long que nous...

MARGARIT. Le Roi seul nous a joués...

BOÏL. Mon Dieu!... le Roi n'avait rien promis... comme toujours.

DIAZ. Non... mais il semblait pourtant...

LA REINE, après s'être assise, aux gardes de la porte latérale de gauche. Qu'on introduise le seigneur Aguado!...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, DON JUAN AGUADO, intendant de la chapelle royale.

AGUADO, saluant profondément la Reine, et ensuite le Roi. Madame, je baise vos pieds de Votre Altesse... Sire...

LA REINE. Approchez, Aguado, approchez... et rendez-nous compte de votre enquête... Que se passe-t-il aux Indes?

AGUADO. Altesse, tout ce qu'on vous a dit est vrai... Les Indes sont dans la désolation et la ruine!... Le vice-roi, son fils et son frère se rendent chaque jour coupables de tous les crimes... Ils mettent à mort vos nouveaux sujets, ils les réduisent en esclavage, ils n'ont pas assez d'avanies et d'injures pour les hidalgos placés sous leurs ordres, ils...

LA REINE, l'interrompant vivement. Don Juan, c'est impossible!...

AGUADO. Altesse, je dis ce que j'ai vu... Au surplus, je ne suis pas revenu seul. Des gentilshommes m'ont suivi, qui certifieront la véracité de mes paroles. On les a chassés comme ne voulant point participer à ces crimes... (Montrant la porte par où il est entré.) Ils sont là .. n'attendant qu'un mot de vous pour être introduits.

LA REINE, vivement. Qu'ils entrent!... Entrez, messieurs!...

(Les gardes ouvrent la porte désignée. Roldan, Riquelme, Guevara, Escobar s'avancent vers les Rois. Roldan est en tête. La Reine, les regardant s'approcher, reconnaît Roldan, et fait un mouvement de surprise.)

LA REINE, à Roldan. Eh quoi! don Francisco!... vous, un des gentilshommes en qui nous avons le plus de confiance, vous ici!...

ROLDAN, s'inclinant profondément. Altesse!... si c'est une faute d'avoir voulu rester fidèle à ma souveraine... d'avoir refusé de prêter les mains à une usurpation infâme... j'en demande humblement pardon... je n'avais pas cru...

LA REINE, se levant, vivement. C'est vrai! c'est vrai!... Ah! tenez, ma tête se perd; ma pensée se dévoie en ces assertions multiples!... (Aux gentilshommes.) Je ne doute de personne de vous, messieurs; je crois à votre honneur comme au mien, et pourtant j'ai beau me répéter que le vice-roi est coupable, que vos témoignages irrécusables en font foi, je ne puis y croire... je n'y crois pas!... (Au Roi.) Sire, nous remettons ce procès en vos mains. Avisez-y avec vos propres lumières, car nous sommes incapable d'une détermination dernière. Nos yeux nous disent « oui » notre conscience nous dit « non. » Nous ne pouvons prendre sur nous de signer la nomination qu'on nous demande.

(Elle tend au Roi, en regardant Carillo, un parchemin qu'à son arrivée dans la salle don Juan de Fonseca lui a remis. Le Roi prend le parchemin et s'incline. La Reine se dirige ensuite vers la porte latérale de gauche et sort avec sa suite, vivement, presque avec désespoir. Au moment de sortir, doña Maria, qui marche la dernière parmi les dames du palais, s'arrête, et attend sur le seuil, anxieuse et pâle. Elle écoute. Moment de trouble dans l'assistance. Mendoza, Deza, Santangel, Quintanilla, semblent douloureusement émus. Les autres gentilshommes paraissent rayonnants. Tout le monde étudie l'attitude du Roi, qui reste un instant silencieux, grave et plongé dans des réflexions profondes. Don Juan de Fonseca regarde de loin, d'un œil perçant, don Juan Aguado, puis, tout à coup, fébrilement, il va vers lui, lui frappe sur le bras et l'entraîne mystérieusement sur le devant de la scène. Le Roi, toujours absorbé, ne remarque pas ce mouvement, quelques gentilshommes, au contraire, lui prêtent toute leur attention.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, moins LA REINE ET SA SUITE.

FONSECA, à Aguado, bas. Seigneur Aguado ! est-elle forte la somme dont Roldan a payé votre conscience ?

AGUADO, balbutiant. Mais... monseigneur...

FONSECA, l'œil sévère. Ne balbutiez pas... A quel prix avez-vous fait marché ?

AGUADO, même jeu. Mais...

FONSECA, à part. Et Zedo qui niait la présence de l'or à Hispāniola... Ah ! ah !. (A Aguado, avec une sévérité croissante.) A-t-il apporté tous ses trésors avec lui ?

AGUADO, avec effroi. Non... Quelques lingots à peine... La majeure partie est à Bonao... enfouie, m'a-t-il affirmé...

FONSECA, même jeu. Ah ! c'est bon ! c'est bon !...

(Il se dirige vers la Reine, qui, à ce moment-là, doit arriver sur le seuil de la porte.)

AGUADO, essayant de le retenir. Ah ! seigneur ordonnateur, ne me perdez pas !... de grâce !... ne me perdez pas !... ce serait la mort !...

FONSECA, au moment où la Reine sort, sans s'être retournée. Altesse !...

AGUADO, avec désespoir. Ah ! je suis perdu ! je suis perdu !...

(Le Roi, sortant de ses réflexions à la voix de Fonseca, redresse la tête, qu'il tenait plongée dans ses mains, et se lève.)

LE ROI, à Fonseca. De quoi s'agit-il, évêque ordonnateur ?... Si vous pouvez apporter quelque clarté en cette question, c'est à nous que vous devez vous adresser à présent, puisque la Reine nous a donné plein pouvoir d'en connaître...

FONSECA. Sire, je ne puis m'expliquer en public... Il me paraît urgent de passer avec Votre Altesse et les deux autres membres du bureau des colonies dans la salle des délibérations.

(Le Roi, sans rien dire, s'éloigne de son siège et sort par la porte de droite. Fonseca, Soria et Bribiesca le suivent. Les gentilshommes ennemis de Colomb se regardent avec une surprise mêlée de crainte.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, moins LE ROI, FONSECA, SORIA
et BRIBIESCA.

DEZA, à Santangel. Què se passe-t-il donc?... L'évêque de Badajoz a vu le désir immense qu'a la Reine de trouver Colomb innocent... il veut l'archevêché de Rosano.

SANTANGEL. Avez-vous remarqué qu'il s'est approché d'Aguado? Son visage a changé soudain...

DEZA. J'ai vu... Est-ce que l'innocence du vice-roi éclaterait en pleine lumière au moment même où il semblait à jamais perdu!...

SANTANGEL. Je ne sais pas... mais regardez Roldan... il est tout pâle...

DEZA. Et Aguado a l'air d'un condamné.

(Roldan s'approche de Aguado, et l'interroge anxieusement du regard.)

AGUADO, baissant les yeux. Il a tout deviné!... Nous sommes perdus!...

ROLDAN, avec rage. Il fallait nier!... nier quand même!...

AGUADO, même jeu. Son regard m'accablait... je n'ai pu... j'ai tout avoué!...

ROLDAN, même jeu. Même mes trésors de Bonao?...

AGUADO, même jeu. Tout!...

ROLDAN, même jeu. Ah! misérable!... Alors plus de doute!... c'est la mort!...

(Rentrent le Roi, Fonseca, Soria et Bribiesca.)

VOIX DIVERSES, bas. Voici le Roi!... voici le Roi!...

(Moment d'attention profonde.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI, FONSECA, SORIA, BRIBIESCA.

LE ROI, s'avançant, un parchemin à la main. Commandeur Diégo Ca-

rillo, nous regrettons de n'avoir pu maintenir votre nomination. Mais devant les nouveaux faits produits, et que nous avons interprétés d'une façon qui n'est pas celle de tous peut-être, ce nous paraît chose impossible...

DOÑA MARIA, du fond de la salle. Sauvé!... il est sauvé!... Oh! Seigneur Jésus!...

BOBADILLA, avec une rage concentrée. Ah! sang du Christ!...

LE ROI, continuant. Commandeur Bobadilla, c'est vous que nous envoyons aux Indes...

BOBADILLA, avec une stupeur pleine de joie. Moi!... Sire!... Ah! Altesse!...

LE ROI, lui tendant le parchemin. Oui. Il nous fallait un homme (appuyant sur le mot) énergique, et nous vous choisissons... Vous partirez sur l'heure. Comme vous ne connaissez pas la colonie, don Francisco Roldan, ici présent, vous y suivra en qualité de lieutenant avec le titre de grand juge, que nous lui conférons...

(Stupeur chez les uns, grande joie chez les autres. Murmures, trouble, félicitations.)

FONSECA, s'approchant de Roldan, bas. Le Roi a nommé Bobadilla, mais c'est moi qui t'ai nommé... Tu me coûtes l'archevêché de Rosano... trente mille maravédís d'or par an...

ROLDAN, bas. J'ai... (Se reprenant.) Vous avez cent fois cette somme enfouie à Bonao.

FONSECA, même jeu. C'est bien. Tu m'as compris...

(Il s'éloigne.)

DOÑA MARIA, après avoir poussé un cri à la fin du discours du Roi, s'approche, les mains jointes, du commandeur Bobadilla. Ah! monseigneur!... ne le faites pas mourir!... Grâce! grâce!...

BOBADILLA, froidement. Sa vie est en vos mains, doña Maria!...

DOÑA MARIA. Ah! je m'abandonne à vous!... Disposez de moi!...

LE ROI, se retournant. Qu'est-ce?... Qu'y a-t-il?...

BOBADILLA, qui a fait signe à don Alvar de s'approcher. Sire! c'est ma fille qui, désireuse de me suivre aux Indes, voudrait, aupara-

vant, s'unir à son fiancé, don Alvar de Corvera, qui m'y accompagne.

LE ROI, souriant. Qu'à cela ne tienne. Votre mariage, doña Maria, se célébrera aujourd'hui même!... nous obtiendrons de la Reine la permission nécessaire pour les dames de sa maison.

La toile tombe.

QUINZIÈME TABLEAU.

LA HAINE.

A Saint-Domingue, capitale d'Haïti ou Hispaniola. — La place principale de la ville. A gauche et à droite des cases d'Indiens et des habitations d'Espagnols. Au fond, l'église Saint-Dominique. De chaque côté de l'église, un sentier. Celui de gauche conduit à la mer, celui de droite à une forteresse qu'on aperçoit à quelque distance sur une hauteur. Au lever du rideau, des colons espagnols et des Indiens sortent des habitations et encombrent la place, en criant. Ils se montrent les uns aux autres des caravelles qu'on aperçoit au mouillage à l'extrémité du sentier situé à gauche de l'église.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLONS ESPAGNOLS, INDIENS, puis DON RODRIGO PEREZ, DON MIGUEL DIAZ ET DES SOLDATS.

(Ils sortent des habitations en poussant des cris d'enthousiasme.)

COLONS ESPAGNOLS et INDIENS. Le voici!... voici l'amiral!... (Aux retardataires.) Hâtez-vous!... mais hâtez-vous donc!...

LES RETARDATAIRES, accourant. Vive l'amiral!... Vive le vice-roi!...
Vive le grand chef!...

UN ESPAGNOL. On dit qu'il a trouvé encore de nouvelles terres!
UN AUTRE. Et des terres plus vastes que Cuba, que Haïti, plus vastes que toutes les Antilles!...

UN AUTRE. Vous parlez des terres de l'Orénoque, au midi?

LE PREMIER. Non! non!... de nouvelles encore. En quittant la reine Anacoana, il est retourné en découverte.

UN AUTRE. Oui. Le jour où Roldan partait pour l'Espagne avec les traîtres.

DON RODRIGO PEREZ, accourant, suivi de don Miguel Diaz et des soldats de la garnison, en grande tenue. Le vice-roi est là!... Où est le vice-roi?...

LES ESPAGNOLS, lui montrant les caravelles au mouillage. Voyez-vous les caravelles... Il est débarqué... Il s'avance... les palmistes nous le cachent...

LES INDIENS. Le grand chef! courons!...

DON RODRIGO PEREZ. Il devait arriver par la voie de terre... Il aura changé d'idée... (Se tournant vers don Miguel Diaz.) Don Miguel! tout le monde sous les armes! Rendez les honneurs!...

DON MIGUEL DIAZ, à ses soldats. Arquebuse au bras!... tout le monde!...

(Les soldats obéissent. Pendant qu'ils font le mouvement commandé, débouchent, à l'extrémité du sentier de gauche, le commandeur Bobadilla, don Francisco Roldan, don Alvar de Corvera, don Alonso de Vallejo, capitaine de mer, Gomez de Ribera, notaire royal; et à leur suite des matelots et des soldats. A côté de don Alvar, s'avance, portée par quatre hommes, une litière à rideaux ouverts. Doña Maria de Tolède, marquise de Orbegazo, est dans la litière. Don Rodrigo Perez, don Miguel Diaz, ainsi que tous les colons espagnols et tous les Indiens, semblent stupéfaits.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, DON FRANCISCO DE BOBADILLA, DON ALVAR DE CORVERA, marquis de Orbegazo, DON FRANCISCO

ROLDAN, DON ALONZO DE VALLEJO, capitaine de mer, GOMEZ DE RIBERA, notaire royal, DOÑA MARIA DE TOLÈDE, marquise de Orbegazo, SOLDATS, MATELOTS.

RODRIGO PEREZ, avec stupéfaction. Comment ! comment !... Roldan ! Roldan de retour !... Ah ! mort du diable ! qu'est-ce à dire !...

(Il marche résolûment vers Roldan et lui barre le passage.)

Don Francisco, je te barre le passage ! les traîtres chassés de la colonie n'y rentrent pas ! (Se tournant vers Miguel Diaz.) Don Miguel, aux armes !... attention !...

BOBADILLA, aux soldats de Miguel Diaz. Arrière ! arrière, coquins !... sinon, sang du Christ ! je vous...

LES COLONS ET LES INDIENS. A bas Roldan ! Mort à Roldan !... ne laissez point passer les traîtres !...

ROLDAN, bas à Bobadilla. Seigneur commandeur, pas d'impiudence !... Songez que nous ne sommes que cent hommes !...

BOBADILLA, cherchant à passer. Tant pis !... Mais je prétends passer. (Aux soldats de Miguel Diaz.) Je prétends passer, entendez-vous !... Voyons ! voyons ! sang du Christ !...

DON RODRIGO PEREZ. Et moi je vous dis que vous ne passerez pas !... (À don Miguel Diaz.) Y êtes-vous, seigneur Diaz ?

COLONS ESPAGNOLS et INDIENS. Oui, ne laissez pas passer !... ne laissez pas passer !... L'amiral va arriver avec son fils !...

MIGUEL DIAZ, à ses soldats, commandant. Aux armes ! armes bràs !... En joue !...

(Les soldats font le mouvement commandé. Doña Maria, effrayée, sort de la litière, que les quatre porteurs ont déposée à terre, et se réfugie dans l'église.)

DOÑA MARIA, se réfugiant dans l'église. Avec effroi. O mon Dieu ! ayez pitié de moi !... On va se battre !... Mon Dieu, mon Dieu !...

(Elle entre dans l'église.)

COLONS et INDIENS, criant. A bas Roldan !... Mort aux traîtres !... Ne les laissez pas entrer dans la ville !...

(On entend les pas de nombreux chevaux lancés au galop. Tout le monde se retourne. Christophe Colomb, Diégo Colomb, Christoval Santillan,

des officiers, des soldats, des Indiens arrivent sur la place par le sentier qui est à droite de l'église.)

COLONS et INDIENS, criant. Le vice-roi!... le vice-roi!... Vive le vice-roi!...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, CHRISTOPHE COLOMB, DIÉGO COLOMB, CHRISTOVAL SANTILLAN, OFFICIERS, SOLDATS, INDIENS.

CHRISTOPHE COLOMB, à cheval. Voyant les soldats, l'arme épaulée. Eh bien, qu'est ceci?... Que signifie?... Rodrigo, que veut dire?... (Apercevant Bobadilla et sa suite.) Bobadilla!... Roldan!... don Alvar!... Ah! mais que se passe-t-il donc, justice de Dieu!... (A Miguel Diaz.) Miguel, arrêtez!... (Aux soldats de Miguel Diaz.) Cavaliers, posez vos armes!... (A Bobadilla.) Monsieur, de la part de qui venez-vous?...

(Roldan s'avance comme pour prendre la parole.)

Roldan! les traîtres ne parlent que quand on leur fait l'honneur de le leur ordonner... (A Bobadilla.) Encore une fois, monsieur, expliquez-moi votre présence ici!...

BOBADILLA, dédaigneusement et avec la plus insolente hauteur. Monsieur, je suis le nouveau vice-roi des Indes.

CHRISTOPHE COLOMB, stupéfait, reculant en arrière, avec ironie. Le nouveau vice-roi... des Indes!...

BOBADILLA, même jeu. Lui-même, monsieur! Et je vous somme, au nom des Rois, de me remettre le gouvernement de la colonie!...

(Tout le monde se regarde avec stupéfaction. Les colons et les soldats laissent percer sur leurs physionomies le doute et la crainte.)

CHRISTOPHE COLOMB. Le... nouveau .. vice-roi... des... Indes!... (Ricanant.) Ah! ah!-ah! ah!... Voyons, voyons, monsieur, suis-je fou ou est-ce vous qui l'êtes!... Il n'y a ni ancien ni nouveau vice-roi des Indes!... Il y a un vice-roi unique et perpétuel des Indes, et ce vice-roi-là, c'est moi!...

BOBADILLA, sans répondre, à Gomez de Ribera. Seigneur notaire, donnez lecture des lettres royales.

GOMEZ DE RIBERA, montant sur une borne. Excellence, je monte sur cette borne, on m'entendra mieux.

BOBADILLA. Faites, Ribera, faites!...

GOMEZ DE RIBERA, lisant. « Nous, par la grâce de Dieu, rois de Castille et d'Aragon, à tous ceux qui ces lettres verront, salut!... Vu, etc... Vu, etc... Vu, vu, vu, etc... Notre bureau des colonies entendu... avons décrété et décrétons ce qui suit : Article 1^{er}. Par les présentes, conférons à notre aimé et féal don Francisco de Bobadilla, comte de Palos, commandeur de Saint Jacques et grand alcade de notre cour, la vice-royauté et le gouvernement des îles et terres fermes de nos possessions des Indes-Occidentales, en remplacement du sieur Christophe...

CHRISTOPHE COLOMB, interrompant Gomez de Ribera. Assez! assez!... Arrête, Ribera! ou je te brise la tête. (A Bobadilla, avec une colère qui va croissant.) Vous êtes un faussaire, monsieur, vous êtes un faussaire, un lâche, un misérable, un infâme!... ces lettres sont votre œuvre! Les Rois ne les ont pas signées; ils n'ont pas pu les signer, car ma nomination à moi est à titre perpétuel, perpétuel et héréditaire, sachez-le!... Vous allez sur-le-champ, sur-le-champ, vous et les vôtres, retourner d'où vous venez...

COLONS, SOLDATS et INDIENS, menaçants. Oui, oui!... Mort aux traîtres!... Mort aux faussaires!... Vive l'amiral!... A bas Roldan! à bas Bobadilla!...

ROLDAN, bas, à Bobadilla. Seigneur, seigneur gouverneur, retirons-nous!...

BOBADILLA, à Roldan, à mi-voix. Laissez, laissez. Sang du Christ!... Ah! s'il pouvait se révolter, don Francisco, s'il le pouvait!... le gibet...

DOÑA MARIA, entr'ouvrant la porte de l'église et écoutant. Ils vont le pousser à la rébellion!... O Seigneur mon Dieu!...

CHRISTOPHE COLOMB, ricanant. Le nouveau... vice-roi des... Indes!... Ah! ah! ah! ah!... (A Gomez de Ribera.) Donnez-moi ce parchemin, Ribera! donnez, que je le déchire en morceaux!...

(Gomez de Ribera, les lettres royales à la main, interroge du regard Bobadilla sur ce qu'il doit faire.

BOBADILLA: Donnez, seigneur notaire, donnez!...

CHRISTOPHE COLOMB, prenant les lettres que lui tend Ribera, Ah! ah! ah! ah!...

(Il déplie le parchemin et le lit du regard. Tout le monde a les yeux fixés sur Colomb. Après quelques lignes il saute aux signatures, les examine attentivement pendant plusieurs secondes, puis, tout à coup, s'émeut, pâlit et se passe la main sur le front.)

Ferdinand!... Isabelle!... le contre-seing de Perez d'Almazan, secrétaire des Rois!...

(Poussant un cri comme s'il allait tomber à la renverse.)

Ah! mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!... Ah! ah! ah! ah!... au secours! j'étouffe! je meurs!...

(Il déploie de nouveau le parchemin et examine encore les signatures.)

Voyons, voyons, est-ce bien vrai!...

(Il reste quelques instants, la tête baissée, plongé dans la stupeur. Tout à coup, il relève fièrement la tête et se dresse debout sur ses étriers.)

Non, non, non, c'est impossible! non, c'est faux!...

(Il se tourne vers ses soldats et vers les colons.)

DIÉGO COLOMB, s'approchant de lui. Mon père!...

CHRISTOPHE COLOMB, sans prendre garde à son fils, à ses soldats, d'une voix frémissante. Soldats!... on me destitue!... Soldats! les Rois de Castille et d'Aragon renient leur parole, leurs actes, leurs traités!... ils foulent aux pieds les conventions les plus saintes, les serments les plus solennels! ils crachent à la face à leur honneur!... Soldats, que répondez-vous à cela, qu'y répondez-vous?...

(Cris, trépignements, hurrahs enthousiastes.)

COLONS, SOLDATS et INDIENS. Vive l'amiral!... A bas les traîtres! Vive notre père à tous!... Vive Christophe Colomb!...

CHRISTOPHE COLOMB, d'une voix frémissante. Vous avez été mes compagnons de labeur, les collaborateurs de toutes mes actions!... Des îles innombrables découvertes, des villes bâties, une colonie fondée, l'Espagne enrichie, le monde habitable doublé, tels sont mes crimes!... (Montrant les lettres royales.) Ces lettres sont nulles!... elles sont sans valeur, non avenues, elles n'existent pas!... Un traité à perpétuité n'est point révocable!...

CRIS FRÉNÉTIQUES. Oui! oui!... Vive le vice-roi perpétuel des Indes!... Vivé Christophe Colomb!... A bas les traîtres!...

ROLDAN, bas, à Bobadilla. Il va se révolter. Excellence!... voyez l'exaltation de ses soldats!... nous périrons tous si nous ne fuyons!...

BOBADILLA, avec rage. Qu'il se révolte, les Rois le feront pendre!... Je donnerais volontiers ma vie pour qu'on le pendit!...

CHRISTOPHE COLOMB, même jeu. Soldats! me rendez-vous ce témoignage que mes droits sont sacrés, qu'ils sont à jamais inviolables, à jamais inaliénables?...

CRIS FRÉNÉTIQUES. Oui! oui!... nous mourrons jusqu'au dernier pour les défendre!... Vive le vice-roi perpétuel des Indes!...

CHRISTOPHE COLOMB, même jeu. Merci, amis! merci!... (Se tournant vers Bobadilla, d'une voix vibrante.) Vous êtes témoin, monsieur, que tout le monde nie la valeur de ces lettres! vous êtes témoin que, pour mes compagnons comme pour moi, mes titres sont insaisissables, que nul n'a le droit d'y porter la main, vous en êtes témoin!... Eh bien, vous direz aux rois de Castille et d'Aragon ce que vous avez vu! vous le leur direz!...

ROLDAN, avec effroi, à Bobadilla. Partons, commandeur, partons!... voyez, vos soldats eux-mêmes...

BOBADILLA, avec rage. Jamais! jamais!...

DOÑA MARIA, entr'ouvrant la porte de l'église. Oh! il se perd! Seigneur Jésus! il se perd!... Oh! Diégo!...

CHRISTOPHE COLOMB, continuant. Vous leur direz que si je me suis dépouillé, c'est de plein gré, et non de force! c'est pour être plus grand et plus fier qu'eux! c'est pour garder intacte ma gloire quand ils foulent aux pieds la leur!...

(Il descend de cheval et va vers Bobadilla.)

Voici mon épée.

(Cris, tumulte, hurrahs, trépignements. Les soldats de Bobadilla partagent l'émotion générale. Ils semblent près de se joindre à ceux de Colomb.)

CRIS FRÉNÉTIQUES. Non! non!... ne partez pas, amiral!... ne partez pas!... Non, non!...

CHRISTOPHE COLOMB, à ses soldats. Amis! amis!... le témoignage

que vous m'avez donné suffit à mon orgueil!... Amis, faites comme votre chef, obéissez! (A Miguel Diaz.) Don Miguel, retourne à la forteresse, il faut la rendre avec sa garnison, comme tu l'as reçue!... (A don Rodrigo Perez.) Allez, Rodrigo, suivez Miguel Diaz!... (Aux colons et aux Indiens) Vous autres, rentrez dans vos maisons, mes enfants!... votre amiral vous dit adieu!... adieu!... (A Christoval, qui pleure.) Christoval! viens que je t'embrasse, mon vieux camarade!... Tu iras au Xaragua prévenir Barthélemy, mon frère! tu iras aujourd'hui même.

(Tout le monde sanglote. Personne ne se retire. On voit, qu'au moindre mot, au moindre geste, la foule se précipiterait avec fureur sur Bobadilla et Roldan. Christophe Colomb se tourne vers les colons et les soldats.)

Au nom du ciel, retirez-vous! retirez-vous! (Joignant les mains.) Je veux rester fidèle à mes serments, je veux obéir jusqu'au bout!...

(Les soldats de Miguel Diaz, les colons, les Indiens se retirent en déguisant mal leur colère et leur douleur. Ils s'en vont lentement et en retournant la tête. Ce départ dure plusieurs instants. Les soldats de Bobadilla regardent Colomb et son fils avec attendrissement et respect. Quand ses compagnons sont tous partis, à l'exception de son fils, Colomb va vers Bobadilla.)

Monsieur, je suis à vos ordres!...

DONA MARIA, entr'ouvrant la porte de l'église, joint les mains. Ah! du moins on ne les tuera pas!... et au retour la Reine...

SCÈNE IV.

CHRISTOPHE COLOMB, DIÉGO COLOMB, DON FRANCISCO DE BOBADILLA, DON ALVAR DE CORVERA, DON ALONZO DE VALLEJO, DON FRANCISCO ROLDAN, OFFICIERS, SOLDATS, MATELOTS DE LA SUITE DE BOBADILLA.

BOBADILLA, en fureur, au moment où Colomb va à lui. Et maintenant les fers... (se retournant vers les gens de sa suite.) Apportez les fers... (A Vallejo.) Vallejo!...

CHRISTOPHE COLOMB, avec stupéfaction, se redressant fièrement. Les fers! les fers pour moi!...

BOBADILLA, en fureur. Et pour qui donc!... pour qui crois-tu que je les demande!... Ah! ah! ah! ah!... Ah! il y a longtemps que je rêve de te les mettre aux pieds ces chaînes, Génois! coquin! brigand!... voleur!... je l'ai longtemps attendue cette heure de la vengeance, mais elle est venue enfin, elle est venue!... Tu m'appartiens! à présent, tu es à moi, tu es ma chose! je puis faire de toi ce que je veux!... Quintanilla ne viendra pas, comme à Cordoue!... tu ne traites plus les hidalgos de valets!... Non, non, c'est moi, moi, Bobadilla, moi qui te lie d'une chaîne infâme comme on lie les assassins, comme on lie les forçats, comme on lie les esclaves!... (Se tournant vers ses soldats.) Voyons, les fers, les fers!... (À mi-voix.) Oh! ma vengeance! ma vengeance!...

(Se tournant de nouveau vers ses soldats, qui restent immobiles.)

Les fers, Vallejo! sang de Dieu!...

CHRISTOPHE COLOMB, aux soldats, avec hauteur. Ne bougez pas!... (À Diego Colomb.) Diégo, rappelle les soldats, rappelle les colons, rappelle les Indiens, rappelle tout le monde!...

DON ALVAR et ROLDAN, à Bobadilla, bas. Vous nous perdez, commandeur!... On va nous massacrer tous! c'est de la folie!...

BOBADILLA, avec fureur, sans rien entendre, à ses soldats. Les fers à cet homme!... Obéissez!... (Personne ne bouge.) Obéissez! vous dis-je!... (Même silence.) Ah! vous n'osez pas! eh bien, c'est moi qui les lui mettrai!...

(Il va prendre les chaînes, à quelques pas de là, des mains d'un soldat qui les portait et revient. À don Alvar.)

Don Alvar, aidez-moi!... (Don Alvar reste immobile.) Vous refusez aussi! (Appelant encore don Alvar, puis Roldan.) Alvar! Roldan!... (Don Alvar et Roldan ne bougent pas) Ah! imbéciles! imbéciles!...

(Il laisse retomber les chaînes à terre. Doña Maria, sortant de l'église, court arrêter, dans le sentier à droite, Diégo Colomb, qui va à grands pas vers la forteresse.)

DOÑA MARIA, se mettant en travers du sentier. Diégo! Diégo! mon Diégo!... on veut ta mort et celle de l'amiral!... on veut te pousser à la révolte pour te faire mourir!...

DIÉGO COLOMB, stupéfait. Vous, Maria! ici!... vous, ici!...

DOÑA MARIA, suppliante. Oh! tais-toi! tais-toi!... Le me reproche rien!... il fallait te sauver!... Je me suis donnée pour te sauver! On voulait te tuer!... Oh! oh!...

(Elle se voile la face avec les mains.)

DIÉGO COLOMB, avec désespoir. Ah! je devine! je devine! Vous êtes la femme de don Alvar!... Oh! je deviens fou!... on me tuera, dis-tu! eh bien, qu'on me tue!... je veux qu'on me tue! .. (Il crie comme un furieux en se dirigeant vers le fort.) Diaz! Diaz! Miguel Diaz! à moi! à moi!...

DOÑA MARIA, la face voilée avec les mains. La Reine reconnaîtra son erreur! Ne vous révoltez pas!... (Voyant fuir Diégo.) Oh! mon Dieu! il ne m'écoute pas!... Ils sont perdus! (Chancelant.) Diégo! Diégo!... (Apercevant les soldats de Colomb, Diégo à leur tête, elle tombe évanouie. Don Miguel Diaz et don Rodrigo Perez accourent suivis de la garnison, des colons espagnols et des Indiens. Diégo est avec eux.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, DON RODRIGO PEREZ, DON MIGUËL DIAZ,
SOLDATS DE LA GARNISON, COLONS ESPAGNOLS, INDIENS.

ESPAGNOLS et INDIENS, accourant. Nous voici, amiral!... voici vos enfants et vos soldats!...

CHRISTOPHE COLOMB, d'une voix frémissante. Revenez! revenez tous!...

CRIS FRÉNÉTIQUES. Oui!... oui!... Mort à Bobadilla!... Mort à Roldan!...

CHRISTOPHE COLOMB. Revenez!... j'ai rendu mon épée, vous l'avez vu!... j'ai obéi quand j'avais le droit de résister... je croyais que cela suffisait, que c'était assez de honte comme cela, assez d'humiliation, assez de lâcheté, je me trompais!... (Montrant les chaînes qui sont à terre à ses pieds.) Voilà ce qu'on me destine!... (Frémissement de révolte dans l'auditoire.) Oui, des chaînes, des chaînes au vieux Colomb, qui a trouvé le nouveau monde!... (Nouveau frémissement.) Vous frémissez, ô mes compagnons!... Rassurez-vous! je n'en

serai pas souillé ! Il n'est personne, personne ici pour les river à mes pieds ! et l'impudeur de ton crime retombe tout entière sur toi, Bobadilla !... Don Alvar, Roldan lui-même, ne la veulent point partager cette ignominie !... et je ne les porterai pas ces fers ! je ne les porterai pas !...

CRIS FRÉNÉTIQUES. Mort !... mort à Bobadilla !... Mort à Bobadilla !...

BOBADILLA, avec rage. Oh ! sang du Christ !... Oh ! oh ! oh ! oh !...

ROLDAN et DON ALVAR, bas à Bobadilla. Excellence ! fuyons !...

BOBADILLA, avec fureur. Jamais !...

CHRISTOPHE COLOMB. Voyons, que quelqu'un s'approche s'il l'ose ! que quelqu'un vienne l'enchaîner l'amiral des Indes !...

(Personne ne bouge. Se tournant vers Bobadilla.)

Tu vois, personne ne vient ! personne n'osera venir !...

(Un soldat de la troupe de Miguel Diaz sort des rangs et s'avance vers Colomb. Stupeur générale.)

LE SOLDAT, ramassant les fers. Tu te trompes ! moi j'oserai !... Donnez les fers !...

(Il ramasse les chaînes et s'apprête à en lier Colomb.)

CHRISTOPHE COLOMB, stupéfait. Toi, Espinosa !... toi ! un de mes soldats !...

LE SOLDAT, regardant fixement Colomb. Regarde-moi bien !... sous le soldat Espinosa ne retrouves-tu personne ?...

CHRISTOPHE COLOMB, après l'avoir attentivement regardé un instant, pousse un cri. Pinzon ! Martin-Alonzo Pinzon !... (Regardant tour à tour Bobadilla et Pinzon.) Voleurs de gloire ! envieux de grandeur ! premiers et derniers ennemis du génie !... Ah ! honte à vous !... à jamais !... à jamais !...

(Il se couvre le visage avec les mains et se laisse enchaîner sans résistance par Bobadilla et Pinzon. L'indignation est sur tous les fronts. De part et d'autre la colère est près de dégénérer en fureur. Diégo Colomb se tourne vers les soldats de Miguel Diaz)

DIÉGO COLOMB, d'une voix brève. Miguel Diaz ! aux armes !... délivrons mon père !... Mourons, s'il le faut, mourons tous !...

TOUS. Oui, mort ! mort à Bobadilla ! mort à Pinzon !...

(Ils font un pas en avant conduits par Diégo Colomb et Miguel Diaz.)

Doña Maria, éveillée par le bruit, lève la tête, voit ce qui se passe et se traîne à genoux jusqu'à Diégo.)

DOÑA MARIA, aux genoux de Diégo Colomb. O mon Diégo! pour moi! va à la Reine!... je t'aime!... toujours!...

(Christophe Colomb, voyant ses soldats qui vont le délivrer, lève vers eux ses bras chargés de chaînes. Il essaye de parler; la voix s'arrête dans sa gorge. Alors, il les supplie par gestes de se retirer, et joint les mains en les tournant vers son fils pour lui demander de cesser toute résistance. Diégo Colomb laisse tomber son épée, regarde doña Maria et se livre au commandeur Bobadilla. On l'enchaîne comme son père. Pinzon les dirige l'un et l'autre vers les vaisseaux.)

BOBADILLA, à Vallejo, avec une colère dédaigneuse. Vallejo! mène-moi cela en Espagne!...

SEIZIEME TABLEAU.

LA RÉCOMPENSE.

Au monastère de la Rabida, près de Palos. Même décor qu'au prologue.
Au lever du rideau, le frère Ruy Navaskuès, portier du couvent, dort assis sur un banc à droite. Le frère Manuel Galiano sort du monastère, accompagné d'un voyageur, et va réveiller le frère Ruy.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÈRE RUY NAVASKUÈS, FRÈRE MANUEL GALIANO,
UN VOYAGEUR.

MANUEL, éveillant le frère Ruy. Eh bien, frère Ruy ! frère Ruy !... vous dormez ?

RUY, se frottant les yeux. Qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce qu'il y a?...
Qui, je sommeillais un peu... Par cette chaleur, et à mon âge...

MANUEL. C'est un voyageur qui nous quitte. Il voulait vous dire le bonsoir.

RUY, gracieusement. Ah ! bonsoir, bonsoir, seigneur !... bien le bonsoir !... Avez-vous vu le prieur ?

LE VOYAGEUR. Non, seigneur frère. J'ai craint de le déranger. En passant devant le parloir, je l'ai aperçu qui causait avec le médecin Hernandez. Ils feuilletaient ensemble un grand livre plein de plantes desséchées. Comme ils semblaient très-affairés, je...

RUY. Ah! oui, oui. Des herbes du nouveau monde... Ils ne font plus qu'étudier cela, maintenant... Eh bien, bonsoir, seigneur, bonsoir. Vous allez à Medina del Campo, je crois,

LE VOYAGEUR. Oui, seigneur frère.

RUY. Puissiez vous trouver la Reine en meilleure santé qu'elle n'était il y a huit jours?...

MANUEL. Cui. La semaine passée un voyageur qui venait de Medina nous a dit qu'elle était bien mal.

LE VOYAGEUR. Oh! depuis la mort de l'Infant, vous savez...

RUY, poussant un soupir béat. Enfin... que la volonté du ciel... (Congédiant le voyageur du geste.) Eh bien, bonsoir, seigneur ami... Allez avec Dieu!...

LE VOYAGEUR, s'en allant. Bonsoir, seigneurs frères!...

(Il descend par le sentier.)

SCÈNE II.

FRÈRE RUY NAVASKUÈS, FRÈRE MANUEL GALIANO.

RUY. Combien donc y a-t-il encore de voyageurs au couvent?

MANUEL. Trois, frère Ruy. Pourquoi?

RUY. On voyage beaucoup plus qu'autrefois aujourd'hui... beaucoup plus!... Ainsi, avant la prise de Grenade, quand les Maures tenaient la campagne, si nous hébergions dix voyageurs par semaine, c'était tout... quelquefois il en passait douze... mais jamais plus... tandis que à présent, rien qu'en une journée...

MANUEL. En effet, vous étiez à la Rabida avant la prise de Grenade, vous?

RUY. Oh! et longtemps avant!... C'est moi qui ai reçu là, à cette même place, le grand amiral et vice-roi des Indes, le sei-

gneur Christophe Colomb... voilà vingt ans de cela, en 1480!... Il allait à Cordoue parler à la Reine qui, par parenthèse, se portait mieux qu'à présent... Ah! par Notre-Dame!... vous n'auriez pas dit un homme plus fameux qu'un autre... Le voyageur de tout à l'heure, à peu de chose près... peut-être même moins distingué...

MANUEL. Vraiment?...

ROY. Mon Dieu, oui!... ce qui n'empêchait pas qu'il ne fût un grand savant!...

(Apercevant un nouveau voyageur qui se montre en haut du sentier.)

Tenez, encore quelqu'un... c'est une véritable procession, à présent que les routes sont sûres.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, UN VOYAGEUR.

LE VOYAGEUR, saluant. Seigneurs frères, Dieu vous tienne en grâce.

MANUEL. Salut, seigneur cavalier! Vous désirez entrer au monastère, vous reposer?...

LE VOYAGEUR. Oui, seigneur frère, je suis très-fatigué et...

MANUEL. Bien, bien, suivez-moi!... Nous avons toujours table et gîte pour les honnêtes gens... Veuillez passer... Et d'où venez-vous?...

LE VOYAGEUR. De Séville, seigneur frère.

ROY. Ah!... Et comment va la Reine?

LE VOYAGEUR. La Reine est à Medina del Campo.

ROY. Je sais bien. Mais disait-on à Séville qu'elle fût en voie de guérison?...

LE VOYAGEUR. Je n'en ai pas ouï parler, seigneur frère...

MANUEL, faisant entrer le voyageur dans le couvent. Allons, entrez, cavalier. (se tournant vers le frère Ruy.) Ne vous endormez pas, frère Ruy, il peut venir encore du monde...

RUY, baissant de nouveau la tête comme pour se rendormir. Non, non ! soyez tranquille...

MANUEL. Ah ! c'est que lorsque vous ne bavardez pas, vous...
(Il entre dans le monastère avec le voyageur. Le frère Ruy, assis sur le banc, s'endort de nouveau. Au bout d'un instant, arrivent Colomb, Diégo Colomb, don Alonzo de Vallejo, capitaine, et Andrès Martin, maître de la caravelle, *la Gorda*. Colomb est chargé de chaînes.)

SCENE IV.

LE FRÈRE RUY NAVASKUÈS, endormi, CHRISTOPHE COLOMB, DIÉGO COLOMB, DON ALONZO DE VALLEJO, ANDRÈS MARTIN.

VALLEJO, arrivé au bout du sentier, montrant le monastère à Colomb. Seigneur vice-roi, nous voici arrivés. Je retourne à ma caravelle pour filer aussitôt sur Cadix. Vous êtes libre, les instructions que j'ai reçues me disant de vous débarquer où il vous plairait, et cela sans conditions.

CHRISTOPHE COLOMB. Adieu, Vallejo ! adieu... Je n'oublierai pas que tu as été pour moi humain et bon. (A Andrès Martin.) Je ne vous oublierai pas non plus, maître Andrès...

(Il leur serre la main à tous deux.)

VALLEJO. Nous n'avons fait que notre devoir, monseigneur !... Et croyez-le, la Reine, elle aussi fera le sien !... quand elle saura...

CHRISTOPHE COLOMB. Merci du souhait, Vallejo !... Oui, tu m'as rendu un peu d'espoir ; la Reine pouvait me condamner, elle le devait après le témoignage d'Aguado ! elle ne l'a pas fait ! c'est le Roi... le Roi, seul, qui a signé ma déchéance !...

(Il tend les mains à Vallejo et à Andrès Martin. Diégo Colomb fait de même.)

ANDRÈS. Seigneur, avant de vous quitter, une dernière grâce... Laissez-nous vous ôter ces fers !... N'est-ce point assez d'avoir voulu, malgré nos prières, les garder jusqu'ici...

CHRISTOPHE COLOMB. Non ! non ! jamais !... Je veux aller ainsi à la cour !... je veux que mes juges voient bien que plus grand qu'eux, je n'étais pas justiciable d'eux, je veux qu'ils voient bien qu'en me touchant la honte se change en gloire !... Adieu !...

(Vallejo et Andrés Martin s'éloignent.)

CHRISTOPHE COLOMB. La Reine !... la Reine !... oui, elle a été mon unique appui ici-bas... elle seule m'a deviné, soutenu, aimé, défendu !... elle seule !... les autres m'ont prêté leur affection, elle m'a donné la sienne ; Quintanilla, Santangel, Deza, Mendoza, tout cela m'a oublié, tout cela m'a perdu de vue, m'a cru coupable, m'a condamné peut-être... Leur amitié est tombée avec mon pouvoir !... Perez lui-même, me reconnaîtra-t-il ?... voudra-t-il me donner asile seulement !...

(Se tournant vers son fils, qui s'est également arrêté, tout rêveur)

Le croirais-tu, Diégo, j'ai peur, je recule, je n'ose frapper à cette porte !... si on allait ne pas nous ouvrir !... (Allant vers le banc.) Asseyons-nous, tiens, asseyons-nous un instant. (Il regarde le banc.) Te souviens-tu de ce banc ?... Tous les deux, assis côte à côte comme aujourd'hui... nous sommes arrivés le soir ; la nuit tombait !... (Rêvant.) Vingt ans !... tu en avais huit, Diégo ! je te portais sur mes épaules... nous mourions de faim, de fatigue, de fièvre !... mais j'étais ivre d'espérance, le souffle de Dieu m'avait touché ; je frémissais d'ardeur sous mes rêves, les désirs sans bornes m'éperonnaient au cœur !... Et aujourd'hui, aujourd'hui !... (Une pause.) Ah ! ne parlons pas d'aujourd'hui !...

(Il promène son regard autour de lui et l'arrête sur la fontaine.)

La fontaine... te rappelles-tu ?... je suis allé là te chercher un verre d'eau !... (Se levant précipitamment.) Ah ! levons-nous, levons-nous ! Entrons !...

(Il se dirige vers la porte. Le frère Ruy s'éveille au bruit qu'ils font et pousse des cris en voyant les chaînes dont Colomb est chargé.)

RUY, criant. Qui est là !... qui va là !... Oh ! Notre-Dame !... ce sont des galériens en fuite !... (Appelant.) Felipo, Henrique, Luiz, José, père Juan, au secours ! au secours !...

SCÈNE V.

LES MÊMES, FRÈRE JUAN PEREZ DE MARCHENA, DON GARCIA HERNANDEZ, MOINES.

JUAN PEREZ, accourant aux cris de Ruy. Que se passe-t-il ? Qu'avez-vous, frère Ruy?... (Regardant Christophe Colomb et Diégo Colomb avec méfiance.) Seigneurs, en quoi pouvons-nous vous être utiles?... Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Vous n'êtes pas des voyageurs. Nous ne recevons ici que des voyageurs et non des prisonniers évadés.

CHRISTOPHE COLOMB, avec douleur, à son fils. Que te disais-je ! Diégo que te disais-je !...

(Montrant Perez et Hernandez qui se tiennent avec défiance sur le seuil de la porte.)

Perez lui-même, Hernandez !...

PEREZ, reconnaissant Colomb et lui ouvrant les bras. Perez ! Hernandez ! Colomb ! Ah ! mon fils !... mon frère !... vous ici !... chargé de fers ! Oh !...

(Garcia Hernandez tend également les bras à Colomb. Il est tellement ému qu'il ne peut parler.)

CHRISTOPHE COLOMB. Ah ! merci ! merci !... à vous dont le premier mouvement a été de m'ouvrir les bras et non de me croire criminel !...

DIÉGO COLOMB, avec élan. Et la Reine fera de même, mon père !

RUY, levant les mains au ciel. Frère, c'est Christophe Colomb !...

HERNANDEZ. Mais comment se fait-il !... Oh ! expliquez-nous !...

CHRISTOPHE COLOMB. Que voulez-vous que je vous dise, Garcia ? Je me suis attaqué à l'ignorance, à la vanité, à la sottise, et je les ai vaincues !... Elles se vengent à présent !... (Levant les yeux au ciel.) Que voulez-vous que je vous dise ?...

PEREZ. O Seigneur ! Seigneur ! le plus noble de vos enfants !...

HERNANDEZ. O science ! science !... le plus vaillant de tes disciples !...

PEREZ. Mais la Reine ne sait pas cela !... il est impossible qu'elle le sache!... Nous irons la trouver. Vous nous suivrez, Garcia, nous partirons tous.

HERNANDEZ. Oui! oui! partons!... A Medina del Campo!...

(Au même moment un voyageur apparaît au bord du sentier et entre en scène.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, UN VOYAGEUR, arrivant.

LE VOYAGEUR. Vous voulez aller à Medina del Campo, seigneurs?...

PEREZ, avec empressement. Oui, seigneur. Pourquoi?

LE VOYAGEUR. Voir la Reine?

CHRISTOPHE COLOMB, avec une sorte d'effroi. Oui!... pourquoi!...

LE VOYAGEUR. J'arrive de Médina. La Reine est morte.

CHRISTOPHE COLOMB, terrifié. Morte! morte!... doña Isabelle es morte!... Oh! oh! oh!... Fini! fini! c'est fini!... Tout est fini pour moi!...

La toile tombe.

PERSONNAGES DE L'ÉPILOGUE

CRISTOPHE COLOMB.

DIÉGO COLOMB.

DON FERDINAND, roi d'Aragon.

DOÑA MARIA DE TOLÈDE.

LE DUC D'ALBE.

FRÈRE JUAN PERÈS DE MARCHENA, de l'ordre de saint François
prieur du monastère de la Rabida.

CHRISTOVAL SANTILLAN.

MAÎTRE PEDRO CARDENAS.

DAME JOSÈPHE.

Gentilshommes de la cour d'Aragon.

VALLADOLID. — 1506.

ÉPILOGUE

DIX-SEPTIÈME TABLEAU.

L'AUBERGE DE VALLADOLID.

Dans un faubourg de Valladolid. — La salle basse d'une auberge. Murs nus, délabrés. — Au fond, à gauche, un lit; à droite, une fenêtre donnant sur une route. On voit de temps à autre des voyageurs passer. Au premier plan à gauche et à droite des portes.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAÎTRE PEDRO CARDENAS, aubergiste, DAME JOSEPHE.

MAÎTRE PEDRO, appelant. Dame Josèphe!... dame Josèphe!...

DAME JOSÈPHE, du dehors. Me voilà, maître Pedro, j'arrive. (Entrant.)
Que me voulez-vous?

MAÎTRE PEDRO, lui montrant du doigt la route. Ce que je veux, par saint

Pierre!... vous me le demandez! avec cette route pleine de monde, et le jour qui baisse!...

DAME JOSÈPHE, regardant passer les voyageurs. C'est vrai. Dans un quart d'heure nous n'aurons pas assez de lits pour tous les passants qui voudront s'arrêter ici... Quand donc l'Infante et l'Archiduc arrivent-ils à Coruña?

MAÎTRE PEDRO. Je n'en sais rien. Allons, faites vite!... (Il va à la fenêtre et lève la tête en l'air.) Juste ciel! un peu de pluie qui tombe!... c'est une vraie bénédiction pour mon auberge! (Se retournant vers dame Joséphe.) Faites descendre le vieux, tout de suite; nous utiliserons même son grenier.

DAME JOSEPHE. Vous voulez le mettre ici, dans la salle basse?...

MAÎTRE PEDRO. Pardieu!... Ce n'est pas assez bon pour lui?... Quand on ne paie pas, dame Joséphe, on n'a qu'un droit, celui de dire toujours merci!...

DAME JOSÈPHE. J'y vais. (Jetant un dernier coup-d'œil sur la route.) C'est égal, la nouvelle reine de Castille aura du monde à son couronnement.

MAÎTRE PEDRO. Ohi. Le vieux roi lui-même va l'attendre à Coruña... Allons, filez!...

(Dame Joséphe sort.)

SCÈNE II.

MAÎTRE PEDRO, seul.

(Il regarde la pluie qui commence à tomber.)

La jolie pluie!... C'est ça qui fait pousser les pistoles!... Allons voir à la cuisine si...

(Il sort. Quelques secondes après, Christophe Colomb arrive, s'appuyant sur le bras de dame Joséphe et sur celui de Diégo Colomb. Il est pâle et défait. Diégo, aussitôt entré dans la salle, va chercher un grand fauteuil en mauvais état qu'il aperçoit dans un coin. Pendant ce temps-là, Christophe Colomb parle à dame Joséphe.)

SCÈNE III.

CHRISTOPHE COLOMB, DIÉGO COLOMB, DAME JOSEPHE.

CHRISTOPHE COLOMB, d'une voix résignée. Là, merci, dame Joséphe...
Alors je coucherai ici cette nuit ?

DAME JOSEPHE, sèchement. Oui. Cela ne vous convient pas ?

(Elle sort.)

CHRISTOPHE COLOMB. Si, si. Je vous faisais une question, seulement. (Appelant Diégo.) Diégo !

DIÉGO COLOMB, accourant. Mon père.

CHRISTOPHE COLOMB. Veux-tu me traîner auprès de la fenêtre ? Il me semble que la vue de ces passants m'égaiera. J'ai froid. Tu n'as pas froid, toi, Diégo ?

DIÉGO COLOMB, poussant le fauteuil. Non, mon père, je n'ai pas froid ; je vous remercie.

CHRISTOPHE COLOMB. C'est bizarre, je me sens glacé. Bien. Je me trouve mieux là. Où est le père Juan ?

DIÉGO COLOMB. Je ne sais pas ; il est sans doute en prières. Je pense qu'il va venir.

CHRISTOPHE COLOMB. Pourquoi ne pas me dire la vérité, mon enfant ? Crois-tu donc que je ne l'ai pas comprise malgré les soins que vous prenez à me la déguiser ? Le vieux Pérez est allé mendier le repas du soir, n'est-ce pas ?

DIÉGO COLOMB, baissant la tête. Mon père !...

CHRISTOPHE COLOMB. Pauvre Juan !... voilà pourtant une semaine qu'il fait cela tous les jours !... Une semaine !... Depuis que nous sommes à Valladolid... C'est malheureux que je sois tombé malade avant d'avoir pu atteindre Coruña... J'aurais vu la fille d'Isabelle, elle m'aurait reçu, elle !... Enfin, si nous n'avons pas de pain, nous avons du moins un asile. Cet aubergiste est un être humain de ne nous point chasser, Diégo.

DIÉGO COLOMB. Il aurait pu vous laisser dans votre première chambre. Celle-ci est humide et froide, et à votre âge...

CHRISTOPHE COLOMB. Que veux-tu ! puisqu'il attend du monde pour la nuit... Ils paieront, ces gens-là, et nous... nous ne payons pas... Ce sont des gentilshommes qui vont rejoindre doña Juana et l'archiduc, sans doute?..

DIÉGO. Je le présume, mon père...

CHRISTOPHE COLOMB. Ils sont heureux. J'aurais bien voulu la voir, doña Juana. Ah ! puisse-t-elle ressembler à sa mère !... Puisse-t-elle avoir la grande âme d'Isabelle ! Diégo !... Crois-tu qu'elle accueillera bien Barthélemy ?

DIÉGO COLOMB. Je l'espère. C'est son devoir.

CHRISTOPHE COLOMB. Enfin, c'est pour toi, ce que je demande là... car pour moi ! à l'heure qu'il est !... Et le Roi a-t-il répondu à ta lettre ?...

DIÉGO COLOMB. Non, mon père.

CHRISTOPHE COLOMB. Que Dieu ait pour le Roi plus de justice que le Roi n'en a eu pour moi !...

(Entre Pérez. La pluie tombe violemment au-dehors.)

SCÈNE IV.

LES MÊMÉS, PÉREZ.

CHRISTOPHE COLOMB. C'est vous, père Juan. L'orage vous ramène ?

PÉREZ. Oui, amiral. Etes-vous mieux ?

CHRISTOPHE COLOMB. Non. Je m'éteins. Je sens d'heure en heure mes forces s'en aller. Et vous, mon vieil ami, vos jambes vous ont-elles permis de rapporter les nombreuses aumônes dont on vous a chargé ?

PÉREZ. Des aumônes !... mais, je... ne... comprends pas... amiral.

CHRISTOPHE COLOMB. Pourquoi me taire plus longtemps votre charité sans bornes, Pérez ?... Ami, je ne rougis pas de ma misère, et je suis fier de votre dévouement... Voulez-vous me tendre votre main, que je la presse dans les miennes. (Lui pressant la

main.) Hélas ! c'est tout ce que je puis vous donner, à présent ! un serrement de main !...

PÉREZ. Oh ! mon ami ! . Colomb ! Colomb !... j'irai trouver le Roi. Il m'entendra !...

CHRISTOPHE COLOMB. Eh ! n'y sommes-nous pas allés !... sa politesse cauteleuse à mon égard, la bienveillance hypocrite dont il m'a accablé quand je l'ai vu, ne vous ont-elles pas tout dit !... Vous savez bien qu'il ne répond pas même à mes lettres !... Laissons le Roi, Pérez. Je n'ai plus besoin de rien à présent, que de mon fils et de vous. (Pérez et Diégo se regardent avec tristesse.) Eh bien, pourquoi ne mangez-vous pas, Juan, pourquoi ne manges-tu pas, Diégo, puisque les aumônes ont été bonnes ?

DIÉGO COLOMB. Mon père, je n'ai pas faim.

CHRISTOPHE COLOMB. Si, si, je le veux. Faut-il que je partage avec vous pour vous encourager ? Donne-moi un morceau de pain, Diégo. (Pérez lui donne un morceau de pain.) Merci, Pérez ; vous m'avez donné le premier morceau de pain que j'ai mangé sur la terre d'Espagne et vous me donnerez probablement le dernier. Il s'est passé bien des choses entre ces deux aumônes !... Oh ! la vie ! la vie ! qu'est-ce donc, mon Dieu !... (On entend du bruit dans la salle voisine.) Ah ! voici, sans doute, les gentilshommes qu'on attendait...

PÉREZ. Quel est ce vacarme ! Il me semble qu'on pourrait faire moins de bruit !

DIÉGO COLOMB. Certainement ! et je vais prévenir ces gens-là !...

CHRISTOPHE COLOMB. Et pourquoi, mon fils ? Laisse, laisse...

DIÉGO COLOMB. Mon père, je ne souffrirai pas que...

CHRISTOPHE COLOMB. Non, je t'en supplie. Je ne veux contrarier personne à cause de moi. Diégo, reste ici ! Reste ici, te dis-je !

PÉREZ. Mais, amiral, vous êtes malade, vous souffrez. Ces rires-là sont indécents près de la chambre d'un malade.

(On entend des rires bruyants.)

CHRISTOPHE COLOMB. Je voudrais mourir en paix, voyez-vous, et il me serait pénible qu'on me chassât d'ici pour cause d'importunité.

DIÉGO COLOMB. Ah ! mon père ! si quelqu'un osait !... jour de Dieu !...

CHRISTOPHE COLOMB. Paix ! mon fils ! paix !... Il ne sied pas à des gens qui mendient sur les grands chemins d'être si fiers.

(Nouveaux rires.)

DIÉGO COLOMB. Mais entendez-vous ces rires !... Vous ne pouvez passer ainsi la nuit. Il vous faut dormir. Encore une fois, laissez-moi sortir.

CHRISTOPHE COLOMB. Sors, si tu veux qu'on nous jette à la rue. Mais je suis brisé, vois-tu, et je ne voudrais pas de disputes...

DIÉGO COLOMB. O mon père ! mon père !...

(Bruits de voix, de verres. Chants. On frappe aux murs.)

Tenez, entendez-vous ! (Il ouvre la porte.) Aurez-vous bientôt fini, mécréants ! Il y a ici un vieillard malade !... Vous devriez avoir un peu d'humanité.

(Il pousse la porte.)

SOLDATS, essayant d'entrer. Mécréants ! il a dit mécréants !... Holà hé, mon jeune muguet. Sachez que nous sommes au Roi !... (Poussant fortement la porte.) Attends ! attends !...

CHRISTOPHE COLOMB. O mon Dieu ! mon Dieu !... pas même une chambre, une misérable chambre d'auberge où mourir en paix !

MAÎTRE PÉDRO, entrant, à Diégo Colomb. Seigneur, cela est indécent. On ne se conduit pas de la sorte quand on est hébergé par charité...

DIÉGO COLOMB. Qui est indécent, monsieur, sinon vous ! Sortez d'ici, ou je vous jette dehors ! Comment n'avez-vous pas pitié de ce vieillard !...

CHRISTOPHE COLOMB. Diégo ! mon fils Diégo ! tais-toi !

(Une voix appelle du dehors.)

UNE VOIX. Maître Pédro ! maître Pédro !...

PEDRO. Qu'y a-t-il, dame Joséphe ! qu'y a-t-il !...

LA VOIX. Il y a que l'orage vous amène une nouvelle troupe de gentilshommes qui s'en vont à Coruña, et demandent à se mettre à l'abri. Venez, mais venez donc !...

PEDRO. On y va, on y va !... (A Colomb.) Vous entendez, le vieux. Il va falloir déguerpir encore. Pour cette nuit on vous logera où on pourra. Et bénissez Dieu de ce que je ne suis pas un méchant homme.

PEREZ. Monsieur, vous devriez avoir un peu de compassion!... Vous voyez bien que ce seigneur est à bout de forces!...

DIÉGO COLOMB. Laissez, père Juan; je vous affirme sur ma vie que le Roi lui-même ne nous ferait pas sortir de cette chambre!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, DES GENTILSHOMMES.

UN GENTILHOMME AGÉ, entrant. Qui parle du Roi, ici, et pour lui désobéir, encore!...

DIÉGO COLOMB, s'approchant et s'inclinant; il reconnaît le Roi. Le Roi!...

LE ROI. Oui, le Roi. Vous ne vous attendiez pas à ce qu'il fût si près, n'est-il pas vrai? Allons, hors d'ici, vous et les vôtres!... hors d'ici! et de suite!...

DIÉGO COLOMB. Sire! vous ne me reconnaissez pas?

LE ROI. Vous reconnaître, mon jeune ami! Pour vous reconnaître, il faudrait vous avoir déjà vu, et je ne sache pas avoir eu jamais cet honneur.

PEREZ. Ni moi, Sire? Votre Altesse ne me reconnaît pas?

LE ROI. Ça! que me veulent tous ces gens-là! Holà! hé! messieurs!...

(Il appelle ses gentilshommes qui entrent en foule dans la chambre. Pendant cette scène, Colomb s'est lentement levé de son siège comme un spectre. Il porte avec lenteur la main à son front et se découvre. Puis il se tourne vers le Roi.)

CHRISTOPHE COLOMB. Et moi, Sire... Votre Altesse m'a-t-elle aussi oublié?...

LE ROI. Voyons! suis-je dans une maison de fous, par saint Jacques!... (A Colomb, qui reste debout.) Est-ce que vous êtes fou, bonhomme?

CHRISTOPHE COLOMB. Non, sire. Je suis Christophe Colomb.

LE ROI, changeant de ton, cauteusement. Ah! par les saints anges, don Christophe!... si je m'attendais à vous voir!... Il n'est pas éton-

nant que je ne vous aie pas remis d'abord. Et que faites-vous dans cette auberge, à Valladolid?

CHRISTOPHE COLOMB. J'allais au-devant de la nouvelle reine, sachant que Votre Altesse irait-aussi. La maladie m'a surpris ici, et j'y suis resté, Sire...

LE ROI. Fort bien ! Fort bien ! Et qu'aviez-vous à solliciter de nous, don Christophe ? En quoi pouvions-nous vous être agréable ?

CHRISTOPHE COLOMB. Je n'avais rien à solliciter, monseigneur, j'avais à réclamer.

LE ROI. A réclamer quoi ?...

CHRISTOPHE COLOMB. L'exécution du contrat passé avec l'Espagne, Sire !...

LE ROI, dédaigneusement. Ah ! oui... je sais. Mais les dossiers de cette affaire sont au conseil des acquits. C'est au conseil des acquits à régler les obligations testamentaires des rois de Castille... Vous y avez envoyé votre demande. Si vous avez des droits réels, c'est ce dont le conseil décidera.

CHRISTOPHE COLOMB. Si j'ai des droits, Sire !... Qu'est-ce donc qu'une signature royale ?... Vous avez reconnu, contraint par l'évidence, que j'avais été calomnié, persécuté, injustement condamné, indignement traité, et vous ne croyez rien me devoir !.. Si j'ai des droits !... à défaut d'autres, j'aurais toujours eu celui de ne pas mourir de faim dans une chambre d'auberge, recueilli par charité, seul, abandonné, rongé de misères et de douleurs !...

LE ROI, à un de ses officiers. Don José, vous ferez donner un secours au sieur Colomb, sur notre trésor privé.

CHRISTOPHE COLOMB. Un secours !... Je vous remercie, Sire ! Ma vie, maintenant, ne vaut pas qu'on la soutienne ! Ce que je revendique, c'est l'exécution du traité de Grenade en ce qui concerne mon fils ; c'est la solde de mes officiers qui, comme moi, n'ont pas de pain !... Voilà ce qu'au lit de mort je réclame. Et il faudra bien que justice se fasse, monseigneur !..

LE ROI. Assez, bonhomme, assez !... Vous oubliez qui je suis et qui vous êtes. Sans l'Espagne, souvenez-vous-en, vous seriez toujours le fils d'un cardeur de laines. Vous perdez cela de vue...
(A ses officiers.) Venez, messieurs, sortons.

CHRISTOPHE COLOMB, se mettant devant la porte. Sire, vous m'entendrez ! J'oublie qui je suis, non pas, je me souviens. J'oublie qui vous êtes, non pas, je le sais !... Si quelqu'un offense ici la Majesté Royale, foule aux pieds la pourpre, brise la couronne, c'est vous ; car vous m'insultez, car vous croyez le faire, et de nous deux, sachez-le, le Roi, c'est moi. Ah ! vous pouvez hausser les épaules, monseigneur, vous pouvez rire, messieurs, je suis le roi de par Dieu, et le seul roi !... Passez vos frontières, faites une simple promenade hors vos États, et vous devenez un homme perdu dans la foule ; votre front se découronne, votre main laisse choir le sceptre, le trône se dérobe sous vous ; mais moi, où que j'aie, ma tête dépasse les autres têtes, et là où vous n'êtes rien, je suis tout. Votre puissance, à vous, relève de la tombe, elle est justiciable d'elle, elle lui cède, elle s'annihile au souffle du fossoyeur ; la mienne regarde en face le cercueil et le défie. A l'heure où votre diadème d'or, votre manteau royal, votre épée, à l'heure où tout cela qui vous fait ce que vous êtes pourrira dans la terre, mon génie à moi, qui me fait ce que je suis, réfractaire à la mort, planera lumineux au-dessus du monde et guidera les peuples aux conquêtes de l'avenir. Si votre nom brille dans les âges, ce sera au rayonnement du nom d'Isabelle et du mien. Nous serons deux soleils resplendissants sur votre règne et le tenant hors de la nuit. Vous ne traverserez l'oubli qu'en vous accrochant à deux mains à nos gloires. Si vous l'ignorez, Sire, je vous l'apprends !... Je vous reprochais, tout à l'heure, de n'avoir pas tenu vos promesses, d'avoir violé votre foi, trahi votre honneur, votre dignité, de m'avoir chargé de fers, de me laisser mourir de faim, c'était pour vous que je le faisais, non pour moi. Vous pouvez, vous, vous élever ou vous abaisser suivant que vous me donnerez respect ou mépris ; mais je ne puis, moi, recevoir de vous ni gloire ni honte. Vos récompenses ni vos châtiements n'arrivent pas aux hauteurs où je vis. Le génie est comme l'amour, il est lui-même sa récompense. Sa pourpre, faite de ses éclairs, efface l'éclat des autres pourpres, et roi suprême il laisse aux autres rois ce dont il ne veut pas pour lui, comme un maître sa défroque aux laquais. Ainsi vous ai-je donné un monde !

LE ROI. Assez! assez!... (A ses officiers.) Messieurs! messieurs!...

(Les officiers mettent l'épée à la main et veulent se saisir de Colomb.)

CHRISTOPHE COLOMB, les foudroyant du regard. Ne me touchez pas!...
(Il leur montre la porte.) Sortez... j'ai dit.

(Le Roi et les gardes se retirent.)

DIÉGO COLOMB, baisant les mains de son père. Mon père!... ô mon père!...

PEREZ. Amiral!... mon ami!... Colomb!...

CHRISTOPHE COLOMB, s'affaissant. Tais-toi!... Taisez-vous!... Diégo, père Juan, où êtes-vous, où êtes-vous!...

(Il promène devant lui les mains en fermant les yeux.)

DIÉGO. Ici, mon père!... Père, je suis ici.

CHRISTOPHE COLOMB. Bien, bien. Là, reste-là. Je suis épuisé; ces quelques mots m'ont épuisé. Qu'on me mette sur le lit. Non, j'aime mieux rester là. Perez, approchez-vous. Approchez, père Juan! Ah!...

(Il ferme les yeux.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CHRISTOVAL SANTILLAN.

CHRISTOVAL, entrant, joyeux. Pardon, seigneurs. L'amiral des Indes, s'il vous plaît.

DIÉGO, se détournant à demi. Chut! chut! du silence!...

CHRISTOPHE COLOMB, d'une voix faible. C'est toi, Christoval... Je t'attendais...

CHRISTOVAL, joyeux. Vrai! monseigneur!... Ah! par saint François! vous m'avez reconnu tout de suite, vous!... (Il serre la main à Diégo et à Perez.) Oui, c'est moi..... J'arrive des Indes, et à peu près seul, encore. J'ai quitté Saint-Domingue le jour même où arrivait don Nicolas de Ovando, le successeur de Bobadilla.

CHRISTOPHE COLOMB, d'une voix faible. Mais Bobadilla! don Alvar!... où sont-ils?

CHRISTOVAL. Comment, amiral! vous ignorez! La flotte qui nous ramenait a péri avec cinq cents hommes, dont Bobadilla, Pinzon, don Alvar et Roldan... Seul, le petit navire où j'étais, l'*Aiguille*, le plus mauvais, le plus usé, le plus petit de tous, a échappé au naufrage... un vrai miracle, quoi!...

CHRISTOPHE COLOMB, d'une voix faible. Et doña Maria, Christoval!...

CHRISTOVAL. Ah! vous pensez bien que du moment où je me suis sauvé, c'est que je l'ai sauvée avec moi! Me ramener tout seul, ou ne pas me ramener du tout, autant valait! .. Je me suis jeté à la mer, j'ai repêché la señora, qui se noyait bel et bien, et nous avons fait route ensemble jusqu'à Valladolid. A l'heure qu'il est, elle est auprès du seigneur duc d'Albe, qui, étant son oncle, devient, par la mort du commandeur, son tuteur naturel.

CHRISTOPHE COLOMB, douloureusement. Diégo! Diégo! j'ai eu tort de dire au Roi ce que je lui ai dit!... Le duc d'Albe est le cousin de don Ferdinand, son ami le plus dévoué, presque son frère! Mon fils, doña Maria est à jamais perdue pour toi!...

DIÉGO COLOMB, se cachant le visage avec les mains. Mon père, vous avez bien fait!... je ne mériterais pas d'être votre fils si je ne m'associais à vos paroles.

(Il tend une main au père Juan en continuant de tenir l'autre sur ses yeux. Le père Juan la presse avec émotion.)

Oh! Perez! Perez!...

(Colomb rouvre les yeux et, voyant la douleur de son fils, pâlit et s'affaisse. Tous les regards sont tournés vers lui, anxieux et désolés.)

CHRISTOVAL, profondément ému. Mais... amiral... qu'avez-vous donc?

CHRISTOPHE COLOMB. Mon ami, je crois que je n'attendais... que... de t'avoir revu... pour... mourir...

(Au même moment, un bruit de pas, mais très-faible, se fait entendre du côté de la porte de gauche. Un gentilhomme entrebâille la porte, et se glisse doucement dans la chambre. Colomb rouvre les yeux et essaye de se soulever, mais retombe aussitôt contre le dossier du fauteuil.)

CHRISTOPHE COLOMB, douloureusement. Qui va là? Que me veut-on?...

LE PÈRE JUAN PEREZ, se retournant à demi. C'est un seigneur de la suite du roi. (Se retournant tout à fait.) Ciel! le duc d'Albe!...

CHRISTOPHE COLOMB, les yeux fermés; d'une voix sourde et voilée. Le duc d'Albe! Ah! c'est le Roi qui l'envoie m'insulter encore pour ton amour audacieux, mon fils!... Ferdinand connaît tous les raffinements de la vengeance... L'occasion s'offrait à lui heureuse, et il la saisit... (Rouvrant les yeux. Vivement.) Que désirez-vous, seigneur duc?...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LE DUC D'ALBE.

LE DUC D'ALBE, avec gravité. Seigneur, j'étais là quand vous parliez au Roi ..

CHRISTOPHE COLOMB. Abrégez, monsieur, allez au fait tout de suite; je n'ai que peu d'instant à vous donner... vous devez le voir.

(Toute l'assistance regarde avec un sentiment de tristesse farouche, presque de haine, le duc d'Albe, qui reste impassible.)

LE DUC D'ALBE, avec gravité. J'étais là quand vous parliez au Roi... et moi, don Pèdre de Tolède, duc souverain d'Albe, grand de Castille, ricombre d'Aragon, vice-roi de Sicile, premier gentilhomme d'Espagne après le Roi, cousin germain de don Ferdinand le Catholique, j'ai l'honneur de vous demander d'accepter, au nom de votre fils, la main de doña Maria de Tolède, fille de don Luiz de Tolède, grand commandeur de Léon, mon frère.

DIÉGO COLOMB, se précipitant sur la main du duc d'Albe. Ah! seigneur!... seigneur!...

CHRISTOPHE COLOMB, se levant debout. Duc! la maison d'Albe s'élève aujourd'hui au sommet de la gloire humaine... Jamais plus grand acte ne se fit... jamais plus grand principe ne se proclama, et l'avenir, stupéfait, ne croira que contraint par l'histoire qu'il s'est trouvé en ce temps un homme qui ait devancé de la sorte,

non-seulement son siècle, mais encore bien des siècles parmi ceux qui nous survivront!

(Il retombe épuisé. Le duc d'Albe lui prend les mains et se tourne ensuite vers la porte par où il est entré.)

LE DUC D'ALBE. Doña Maria, venez!...

(Doña Maria entre précipitamment et vient se jeter aux pieds de Christophe Colomb. Diégo s'agenouille à côté d'elle en sanglottant. Le père Juan et Christoval se voilent la face et pleurent. Le duc d'Albe étend les mains de Colomb au-dessus de doña Maria et de Diégo.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, DOÑA MARIA.

CHRISTOPHE COLOMB. Enfants, je vous bénis... j'ai lutté toute ma vie pour tirer de l'ombre l'œuvre de Dieu. Isabelle m'a aidé à percer les ténèbres de l'Océan et à trouver le nouveau monde. (Montrant le duc d'Albe.) Cet homme à l'âme plus grande encore peut-être m'a aidé à percer les ténèbres sociales et à affirmer l'idée nouvelle. Votre union est plus qu'un fait, c'est un symbole... Je vois en elle la base des sociétés futures... la grandeur de l'homme mesurée à la valeur de l'esprit et non à la série des aïeux... Adieu... adieu... je meurs l'âme inondée de bonheur... Mon heure dernière me réservait la plus immense et la plus pure des joies... Adieu...

(Il meurt.)

La toile tombe et se relève aussitôt après.

APOTHÉOSE.

Groupes de femmes figurant les diverses nations américaines. Au milieu la statue en marbre blanc de Christophe Colomb. A ses pieds, une femme, représentant l'Amérique, tient déroulée une immense carte du nouveau continent. D'autres femmes représentent le commerce, la navigation, l'industrie, la vapeur, l'électricité, etc., etc., etc.

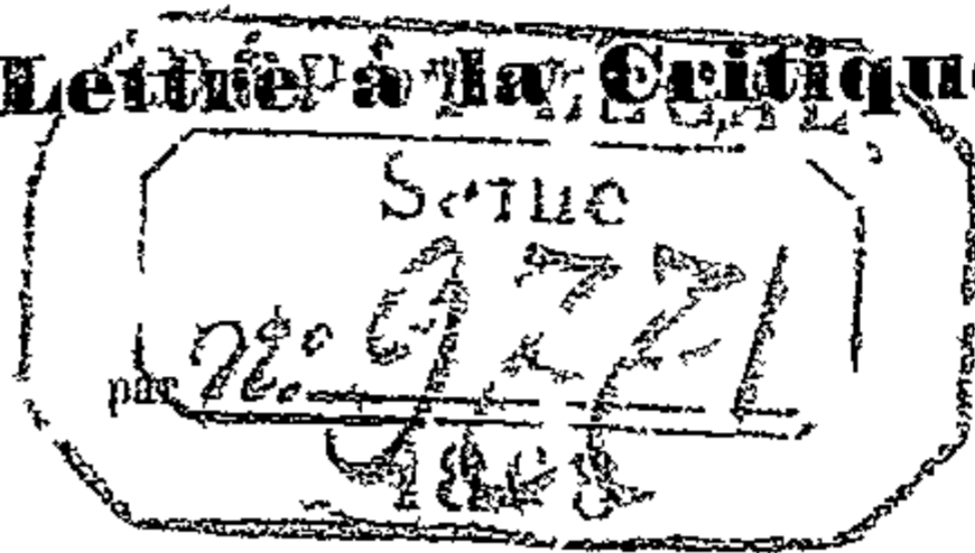


FIN.

CHRISTOPHE COLOMB

DRAME EN SEPT ACTES

Précédé d'une Lettre à la Critique



GUSTAVE PRADELLE



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, Editeur

47, Passage Choiseul, 7

M. DCCC. LXIX

47.10718

his

PARIS — TYP. WALDER, RUE BONAPARTE, 44.

LETTRE A LA CRITIQUE



Le drame qui suit, imprimé voilà bientôt deux ans, a été, contrairement à l'usage, mis sous presse avant d'avoir été adressé à aucun directeur de théâtre. Je voulais, en effet, demander d'abord à la Critique de le lire et de le juger. Plus tard, pour des motifs sans intérêt et d'ailleurs trop longs à dire, je renonçai momentanément à mon projet. Aujourd'hui j'y reviens, et il est nécessaire, ce me semble, que j'explique pourquoi l'idée à laquelle je m'arrête définitivement m'était venue à l'esprit.

La Critique dramatique, telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui, fut, il y a de cela deux ou trois ans, vivement discutée. Il y avait, disait-on, pour les grands journaux, mieux à faire que de consacrer par semaine aux questions de Théâtre un long article revenant périodiquement et à jour fixe. Un compte rendu sommaire des pièces, le lendemain des premières représentations, suffirait amplement. En un mot, la Critique du lundi était inutile, sans raison d'être, et il fallait, sur-le-champ, la supprimer.

A cette attaque nettement formulée on riposta. Le débat, pourtant, s'il fit du bruit, resta, autant qu'il me souviennne, circonscrit entre deux journaux ou à peu près. De part et d'autre on donna pour et contre d'excellentes raisons. C'est pourquoi il n'y eut, à vrai dire, ni vainqueurs-ni vaincus, et la Critique, en vertu de la vitesse acquise autant au moins que par droit démontré, continua, comme par le passé, sa fonction.

Tôt ou tard on examinera pièce à pièce le mécanisme qui fait, dans notre civilisation, marcher le Théâtre, et la question sera, à coup sûr, reprise. Comment la résoudra-t-on, je l'ignore, mais en attendant la solution définitive, je voudrais donner ici celle que je vois.

La Critique du lundi a été instituée pour maintenir le Théâtre dans l'Art. Or, aujourd'hui, le Théâtre est bas tombé. Il y a donc eu chez la Critique impuissance à en arrêter la chute, impuissance absolue.

Sur ces prémisses, qui sont celles des négateurs de la Critique, nous faisons nos réserves, nous dirons pourquoi plus loin. Mais en les acceptant pleinement, la conclusion que nous en tirerions serait diamétralement opposée à celle qu'ils en tirent. Ils voudraient, eux, partant de là, supprimer la Critique, lui ôter tout pouvoir; nous voudrions, nous, pour ces mêmes raisons qui sont les leurs, la consolider et l'agrandir.

De prime abord, je le sais, des deux conclusions, la paradoxale, c'est la nôtre. Elle est pourtant logique, nécessaire, et nous espérons le prouver, si l'on veut bien nous suivre.

C'est l'Opinion qui fait à l'Art le succès. Les pièces de théâtre ne devraient donc être jouées jamais que de connivence avec l'Opinion. Ce serait à l'Opinion à les recevoir, et les directeurs devraient, en bonne justice, se borner à les mettre en scène.

Or, c'est autrement, on le sait, que les choses se passent. Les directeurs remplissent à la fois les deux rôles : ils reçoivent les pièces et ils les jouent. De là, dans leurs fonctions, bien des choses, et des plus capitales, laissées au hasard. Leur intelligence, pour la plupart très-exercée et très-complète, leur est en effet un guide et même un guide excellent. Mais ce guide, à peine suffisant en ces époques sereines où, pour une durée parfois assez longue, l'Art s'engage dans une large voie, devient, aux temps comme le nôtre, peu de chose. L'Opinion est, à l'heure qu'il est, très-mobile. Elle a parfois des caprices, de l'amour jamais. Qu'un directeur tente un jour le succès par le même procédé qui lui a été bon la veille, il se ruine. C'est, à chaque nouvelle pièce, une expérience qu'il hasarde, et une expérience dont sa fortune tout entière dépend.

Pour les auteurs, leur situation, si elle est un peu différente, n'est certes point meilleure, il s'en faut. Ils ne peuvent, eux non plus, préjuger l'avenir, et c'est leur réputation, comme les directeurs leur fortune, qu'à tous coups ils risquent. Et je parle ici des favorisés, de ceux

qu'on joue. Car il n'est pas que les débutants qu'on refuse. Le théâtre de Cluny est là pour le dire. Quant à ceux-ci, dans le système actuel des choses, on ne les lit même pas, et on fait bien. Un directeur ne reçoit jamais la pièce d'un inconnu, il ne le peut pas, il ne le doit pas, sous peine d'être accusé justement d'inintelligence complète. Les risques qu'il court avec un nom illustré ou aimé sont déjà bien assez grands sans que de gaieté de cœur il aille y ajouter ceux qu'entraîne toujours après lui un nom obscur. L'écrivain sans réputation n'a le droit d'être préféré à l'écrivain célèbre que s'il a plus de talent et même beaucoup plus. S'il est seulement d'égale valeur, il ne saurait passer qu'après lui, car, à parité complète, il ne peut prétendre au même succès. Or, le plus ou moins de valeur, quand le génie n'est pas d'un côté et le talent de l'autre, est chose difficile à doser. Les directeurs, à cette besogne délicate, perdraient sans conteste plus de temps qu'ils ne feraient de bénéfices. Aussi n'ont-ils qu'un parti à prendre, celui qu'ils prennent, y renoncer. Ceci est certain. Le bataillon des écrivains dramatiques, est donc aujourd'hui dans l'impossibilité absolue de se recruter. Ce n'est pourtant qu'en se recrutant qu'il peut vivre, et l'Art avec lui.

Ainsi, d'une part, les auteurs joués et les directeurs n'ont pour les guider nulle règle. D'autre part, les portes de tous les théâtres sont pour les nouveaux venus, quels qu'ils soient, closes absolument et à jamais.

Il y a donc désarroi, et, au total, le Théâtre, si les choses ne changent, court à sa perte.

Il faut, pour qu'il vive, organiser d'autre façon le mécanisme. Il faut, à l'appareil, ajouter un rouage qui permette à tous, directeurs et auteurs, de savoir à chaque instant ce que veut l'Opinion. Il faut aussi que les nouveaux venus, s'il s'en trouve qui aient du talent, puissent, à une heure donnée, se montrer.

Mais, dira-t-on, le moyen de savoir d'avance ce que veut l'Opinion? Le moyen est bien simple. Il suffirait que l'opinion littéraire eût ses députés comme l'opinion sociale a les siens. De même que ceux-ci reçoivent les lois, ceux-là recevraient les pièces. Après vote par eux, jamais avant, les pièces, toujours comme les lois, deviendraient exécutoires.

Or les députés de l'opinion littéraire existent, ils sont acceptés, organisés en tribunal, ils siègent, ils émettent leur avis, ils parlent, ils votent même. Mais on ne les appelle, on ne les consulte que lorsque la pièce est reçue,

montée, jouée, qu'en un mot le fait est accompli, et que, quel qu'il soit, bon ou mauvais, il faut le subir. Est-ce leur faute, s'ils ne rendent que peu de services, s'ils n'en rendent pas du tout?

En somme, ce n'est point même un rouage, comme je le disais tout à l'heure, qui manque à l'appareil. Le rouage existe, mais la force à lui due est, en majeure partie, absorbée par un autre. Cela au détriment de chacun. Chacun, en effet, en cette organisation mauvaise, est lésé, et, entre tous, ceux-là qui ont en trop presque tout le pouvoir que la Critique a en moins. J'entends les directeurs. Aussi, souvent aujourd'hui, voit-on le pouvoir, comme une arme trop chargée, leur éclater aux mains et les tuer.

Pour ce qui est du moyen de mettre l'idée en pratique, il s'offre de lui-même. Les auteurs feraient imprimer leurs manuscrits qu'ils enverraient d'abord à la Critique et, plus tard seulement, aux directeurs. Chaque lundi, la Critique consacrerait aux pièces ainsi présentées la moitié du feuilleton, et aux pièces jouées, l'autre moitié. Si une pièce réunissait la majorité des voix, le théâtre dans le cadre duquel elle rentierait aurait tout intérêt à la monter; car, en outre de l'approbation à peu près assurée du public, elle aurait pour elle, au jour de la représentation, les éloges très-recherchés de la presse.

Entre les objections à faire au projet, une des plus sérieuses peut-être porterait sur l'impression relativement coûteuse des manuscrits. Mais l'impression d'un manuscrit n'est pas plus dispendieuse à un écrivain qu'à un statuaire l'acquisition d'un bloc de marbre. Il est d'ailleurs mille fois plus facile à un inconnu, quelle que soit sa pauvreté, d'arriver à faire imprimer sa pièce que d'arriver à la faire lire d'un directeur.

Sur la question des erreurs à craindre, la Critique, qui est un jury, offrirait plus de garanties qu'un directeur, seul juge en premier et dernier ressort.

J'ajouterai que l'idée d'ailleurs n'est point neuve, que depuis nombre d'années déjà elle est pratiquée et pratiquée avec bonheur. Lorsqu'un auteur publie un roman, qu'il le soumet au jugement de la Critique, et qu'il transforme, si ce jugement est favorable, son roman en drame, il fait ce que je demande, ou du moins peu s'en faut. D'habitude, au surplus, il s'en trouve bien. La plupart des grands succès du Théâtre contemporain: *la Dame aux Camélias*, *Diane de Lys*, *Benvenuto Cellini*, *les Beaux Messieurs de Bois-Doré*, *le Marquis de Villemer*, *François le Champi*, sont

arrivés de cette façon à la scène. Le théâtre de Musset tout entier, la plus grande partie des *Proverbes et Comédies* d'Octave Feuillet, notamment *Dalila*, — une grande pièce, — ont passé par le chemin que je propose.

Les deux systèmes sont donc, voilà déjà quelque temps, en présence. Il n'y a rien à trouver, presque rien à innover, l'expérience a eu lieu, elle est concluante; tout ce qu'il reste à faire, c'est d'organiser en loi ce qui jusqu'ici ne s'est fait que quelquefois et d'instinct.

Telle est l'idée dans son ensemble : la critique avant la représentation, non après. De la sorte, pour les auteurs et les directeurs, le succès sera, non pas l'accident, comme il l'est aujourd'hui, mais la règle; en outre, les débutants, le jour où ils y auront droit, sortiront fatalement de l'ombre.

Est-ce à dire pourtant qu'en tous points et sur l'heure l'idée soit adoptable? Je ne le crois pas. Une réforme doit être, sous peine d'avorter, non pas fragmentaire, mais générale, et peut-être faut-il, jusqu'au jour, prochain j'espère, où l'on abordera de front l'étude du Théâtre et de toutes ses attaches, laisser à l'état de projet une grande partie de l'idée.

La Critique, en effet, si elle était aujourd'hui plus puissante, aurait peut-être pour des pièces réputées peu littéraires des sévérités trop grandes. Elle leur appliquerait les articles d'un code très-respectable à coup sûr, mais désormais incomplet. Il ne faut rien proscrire, rien, absolument rien, car tout est utile, tout est indispensable. Il se fait à l'heure présente un travail sourd en toutes choses qui établira sûrement ce principe. On trouvera à chaque fait sa raison d'être. Les esthétiques comme les philosophies verront que loin de se contredire elles se complètent. Semblables à ces amants qui croient se haïr et sont sur le point de s'apercevoir qu'ils ont pris l'amour pour la haine, c'est pour s'étreindre qu'elles se poursuivent et non pour se tuer. On comprendra que dans l'Art toute manifestation, de la plus haute à la plus basse, est fatale comme une loi physique. Une plante n'a point d'utile et de beau que sa corolle. Entre la graine et la fleur il y a la tige, indispensable conducteur de la sève; et qui, loin de nier la fleur, l'engendre et la porte. Dédaigner quoi que ce soit est inintelligent. On ne nie que ce qu'on ne voit pas. Aussi les esprits qui, au jour actuel, s'affligent sur ce qu'on est convenu de nommer l'abaissement de l'Art, tout en obéissant à un noble sentiment, se trompent. L'Art est un organisme en

évolution continue, indéfinie; la vie en lui est tantôt cachée, tantôt patente, mais elle ne s'arrête jamais. C'est pourquoi, comme nous le disions en commençant, nous n'acceptons pas qu'il soit aujourd'hui bas tombé. Sa séve ne se traduit plus en floraison puissante, c'est qu'elle s'est remise en marche et va vite, mais soyez calme et croyez : elle arrive. Une conception est proche qui, dans les œuvres de pensée, fera la même révolution que fit autrefois dans la peinture la perspective. Avant la perspective, il a dû y avoir parmi les peintres deux camps. Les uns niaient qu'on dût peindre dans un tableau les accessoires, et ils avaient raison, car il ne fallait pas les mettre au premier plan et on ne savait pas les mettre aux plans suivants. Les autres affirmaient qu'on les devait peindre, et ils avaient raison, car les accessoires existaient au même titre que l'objet principal. La science vint qui contenta tout le monde; ainsi, prochainement, n'en doutons pas, une synthèse se fera qui prouvera non point l'égalité entre toutes choses, mais la nécessité de toutes choses, et qui, mettant chaque genre en son plan, apprendra qu'il ne faut plus nier, mais classer.

Pour ne parler ici que du Théâtre, par exemple, une des formes les plus décriées, la féerie, — non pas la féerie shakspearienne, celle-là est, je l'espère, sans ennemis, — mais la féerie d'aujourd'hui, la féerie du Boulevard, a rendu à l'Art des services immenses. Elle lui a fait des consommateurs nouveaux. Toute une couche de la population, qui ne connaissait pas le chemin du Théâtre, l'a appris par elle. Ce public s'est amusé là; ce qu'on lui donnait était de sa force; il y avait entre la pièce et lui harmonie. Un spectacle plus élevé eût été pour lui ennuyeux, il y aurait bâillé, il n'y serait pas même allé. Ce qu'il lui fallait, c'étaient, comme aux enfants, des images, mais, comme les enfants, quand il aura grandi, il demandera plus : il voudra des contes, des histoires, des comédies, des drames. Aux époques de transformation et de crise, des couches nouvelles de peuple montent des bas-fonds sociaux à la surface. Ces couches, il faut les ennoblir, les purifier. Pour cela, il est un moyen, un seul. C'est que l'Art descende jusqu'à elles en attendant le jour où il les pourra hausser jusqu'à lui. Nous le disions tout à l'heure, la foule est enfant, et ses instituteurs, les poètes, ne peuvent arriver à lui faire faire ce qu'ils veulent qu'à la condition de commencer par faire ce qu'elle veut.

Les excentricités bouffonnes, à la mode sur les petites

scènes, ont été elles aussi excellentes. Qu'on se souvienne de la farce italienne, et de d'Assoucy et de Tabarin. C'était de l'imbécillité, disaient les gens de goût. Molière vint qui, de cette imbécillité, fit son théâtre. Il n'est tel que le génie pour découvrir des perles où nul n'en soupçonne. Vienne un Molière, et il retirera du théâtre contemporain mille joyaux qu'il sertira en une forme immortelle.

Jusqu'au jour donc où, dans l'Art, l'utilité de tous les genres, et dans tous les genres, de toutes les formes, sera admise par chacun, il faut attendre. Les directeurs, — sans songer à l'Art, il est vrai, mais pour le résultat qu'importe! — les directeurs reçoivent, et c'est tant mieux, des pièces qu'aujourd'hui encore refuserait la Critique. La réforme demandée serait donc en plusieurs points trop hâtive.

Mais il est une partie de l'idée qui, je le crois, est dès à présent praticable. C'est celle qui a trait aux débutants. Comme ils ne peuvent aspirer à être lus des directeurs, la Critique, quelque sévère qu'elle se montre à leur égard, n'empêchera pas la réception de leurs pièces, puisque par la voie ordinaire leurs pièces ne sauraient se faire jour. C'est du reste à eux de tenter l'essai, et non pas aux écrivains qui ont donné de leur talent des preuves irrécusables.

Quoi qu'il en soit, tel est le motif pour lequel le drame que ces lignes précèdent a été imprimé, ainsi que je l'ai dit au début, avant qu'aucun directeur ait été sollicité de le lire.

Je voudrais m'arrêter ici et ne point parler de ma pièce, mais elle contient plusieurs choses que l'on serait en droit de me reprocher, si je n'expliquais pourquoi elles s'y trouvent. Et d'abord, c'est une tentative de drame populaire. De plus, elle a été écrite tout entière en vue de la scène et nullement pour rester livre. Non pas, évidemment, que j'aie jamais songé à la voir jouer telle quelle, — chaque représentation prendrait trois jours, — mais tous les tableaux, voilà ce que je veux dire, ont été écrits comme s'ils devaient être joués. On y trouvera donc bon nombre de scories excusables dans un volume qui n'est, après tout, qu'un scénario développé, mais dont un livre ne saurait vouloir. De plus, elle a été faite en 1866, imprimée en 1867, et c'est en 1869, ou à peu près, qu'elle paraît. Elle daterait d'hier qu'elle serait, je crois, moins imparfaite. Enfin, c'est une vaste fresque que j'ai voulu faire, non une miniature, et la fresque, il me le semble du moins, tolère dans les détails plutôt un peu de négligence que trop d'effort.

Pour ce qui est de l'histoire, elle a été, en ce drame, suivie pas à pas. Pinzon, il est vrai, n'alla pas à Barcelone dire à Isabelle que Colomb était un fourbe, et qu'il avait, lui, découvert l'Amérique, mais il le lui écrivit du Ferrol, croyant que, dans la tempête du retour, Colomb s'était noyé. Il n'est dit nulle part non plus que le soldat obscur Espinosa fût Pinzon. Mais, d'un côté, Pinzon, après le retour de Colomb, s'enfuit pour toujours d'Espagne, et, d'un autre côté, aucun historien n'a pu s'expliquer la haine dont Espinosa fit preuve envers son maître. On pouvait donc peut-être hasarder la supposition que j'ai faite. Enfin, ce n'est pas tout à fait à la mort de son père que Diego Colomb épousa doña Maria de Tolède, nièce du duc d'Albe, mais ce fut très-peu après. Il était, du reste, à ce moment-là, dans la plus profonde misère, et ce fut par le duc d'Albe que le mariage se fit.

Quant au développement insolite du drame, je ne le regrette pas. Le sujet, en effet, le comportait, et mon intention étant de demander d'abord à la Critique une lecture, j'ai cru devoir ne pas le tronquer. Il est tels tableaux, comme le 2^e et le 3^e du premier acte, qui m'étaient imposés par la forme dont j'avais fait choix et qu'à la représentation il faudrait probablement supprimer. Rien, du reste, ne serait plus aisé, je le crois, que de réduire aux proportions voulues pour la scène les dix-sept tableaux dont se compose la pièce. Au surplus, quelque importance que j'ajoute à voir déclarer mon drame acceptable, l'essentiel à mes yeux n'est pas là. S'il est bon, ce sera tant mieux; mais le jugeât-on une ébauche informe, si, derrière cette ébauche, on lit pour l'avenir des promesses, j'en serai très-heureux et très-fier.

Gustave PRADELLE.

Paris, le 3 novembre 1868.

